

CENT ANS
AUX
PYRÉNÉES

Tirage à trois cents exemplaires.

HENRI BERALDI

CENT ANS
AUX
PYRÉNÉES

— * * * * —

La Pléiade.
Le Versant Espagnol.
Lequeutre. — Wallon. — Schrader.
Gourdon. — Saint-Saud.



NANSOUTY.

PARIS
1901.

1860-1902

(SUITE)

Septuor. España ! Morceau culminant, (découverte d'un fragment de la Terre, rien de moins). Les virtuoses, incomparables ; la Pléiade pyrénéiste : Russell, Lequeutre, Wallon, Schrader, Gourdon, Saint-Saud, Prudent (celui-ci donnant la mesure). L'accompagnement, transcendant : les Passet, Pujó, Courrège, etc., la pléiade des grands guides. Le mouvement, passionné. Les thèmes, (difficiles à suivre dans leur chevauchement), extraordinaires de nouveauté, invraisemblables de saveur exotique. Qui eût prévu Bisouri, Arualas, Algas, Bouquèça, Cantaleras, Peña Telera, Acostatiza, Llena del Boso, ou Castillo de Achert ? Qui eût dit un pyrénéisme tout de cirques, barrancos, gargantas et cañons : Cotutiero et Escuaïn, Barrosa et Yp ? Qui eût supposé Sabouredo, San-Cristobal, Subenulls, Coma-Pedrosa ? Qui se fût attendu à Pala de la Horca de Lanne-Mayor ? Et à Comolo-Forno ? à Comolos-Pales, Altes, Bienes ? Et à Pinars de Tahull, et à Dorronco del Douro..... ?

(A terminer).

LA PLÉIADE

I.

LE CLUB ALPIN.

Neuf dixièmes de siècle vont s'être écoulés depuis l'ascension du Mont-Blanc par Saussure, depuis la révélation des Pyrénées et l'attaque de la Maladetta par Ramond. Trois quarts de siècle depuis la brèche de Tuquerouye et le Mont-Perdu.

La conquête des grands sommets européens s'achève. Grands, c'est-à-dire non seulement hauts, mais imposants, prééminents, chefs de groupe — les monts dominateurs, disait-on jadis — ceux qui frappent puissamment et toujours l'imagination de l'universalité des hommes.

Et jamais les explorateurs de montagnes n'ont été plus ardents, mieux outillés ! Jamais les dompteurs de pics plus ambitieux et plus entraînés !

Eh bien ! que la difficulté tiennelieu de primauté. Qu'à la montagne-masse succède le pic-obélisque, à l'ascension la grimpe. Le Mont-Blanc n'est plus rien, ni même le Cervin : il faut être « aiguille du Dru » et « mur de Meije ».

Forcenés d'escalades, après à emporter le morceau dans la curée suprême des pics, ils sont là, les gens de hache et de corde, prêts à tout.

Mais voici que le sentiment et l'amour de la nature dans les hautes régions se popularisent. Par masses, les chemins de fer déversent à la montagne les citadins fatigués, les « cérébraux », plus confiants maintenant dans l'oxygène fortifiant des hauteurs que dans l'air énervant de la mer, qui viennent, en quelques jours de courses intensives, réparer l'année écoulée et préparer l'année nouvelle dans « l'alpinisme », qualifié désormais « le plus beau des sports ».

Après 1870, une poussée vers le plein air, l'exercice, la « régénération physique », se produit en France, où le nec plus ultra des concessions universitaires faites aux corps de la jeunesse et à la récréation était jusqu'ici la lugubre promenade de prisonniers, en rond dans les préaux des lycées. La montagne apparaît dès lors comme un appareil de gymnastique supérieur. C'est la vulgarisation ; antipoétique, mais fatale, inéluctable.

Un besoin se fait sentir de coordonner, fortifier, diriger, centraliser toutes ces tendances, de pousser à la montagne, et bientôt à toutes les curiosités naturelles, aux excursions, aux courses, de faciliter les ascensions et le moyen de les raconter, de généraliser pour l'alpinisme ce que le pyrénéisme possédait déjà avec la Société Ramond.

Dès 1870, l'idée d'un club alpin français s'impose. Adolphe Joanne en parle avec un ingénieur en chef des mines : de Billy. Un homme d'organisation se joint à eux : Abel Lemer cier. Le 2 avril 1874, le CLUB ALPIN FRANÇAIS (en abrégé, le C. A. F.) est constitué.

Non sur le modèle fermé de l'Alpine Club anglais, où l'on ne pénètre que sur performances faites.

Mais sur le modèle continental et ouvert. Point besoin d'être montagnard. Entre qui veut, moyennant obole. Et Joanne définit ainsi les conditions d'admission : *n'avoir pas assassiné et pouvoir donner vingt francs par an*. Plan logique, qui associe aux combattants ceux qui apportent le nerf de la guerre, et combine deux éléments, ascension, cotisation : la cotisation devant fournir les moyens de faciliter et de raconter l'ascension.

Les pratiquants, les vétérans, font un peu la grimace devant l'invasion d'une foule de « bleus » qui de la vie n'ont aperçu un pic, et qu'ils accusent de s'affilier en vue d'obtenir le tarif de demi-place pour aller aux bains de mer. Et le Club Alpin lui-même répartit (officieusement) ses membres en alpinistes de pics (hommes de sommets), alpinistes de cols (de demi-sommets), et alpinistes de banquets....

(Oh les banquets ! Oh les vins d'honneur ! Oh les voitures réquisitionnées pour promener les congressistes et leurs « dames » ! Oh souvenir des noces du samedi !)

Il n'importe, le Club Alpin demeure une puissante machine d'attaque et d'occupation. En corrélation avec ce qu'est alors pour l'armée l'endivisionnement permanent, il se forme, par une organisation à la fois centralisée et locale, en groupes tactiques toujours prêts, à la fois autonomes et dépendants : divisions d'Auvergne, des Vosges, du Jura, du Morvan, de Provence, du Midi — armée des Alpes : ici est la troupe d'élite, la Garde, campée avec les meilleurs *climbers* anglais et américains devant le massif du Dauphiné, citadelle superbe ! — armée des Pyrénées, avec corps des Pyrénées Centrales (quartier général à Toulouse), corps du Sud-Ouest (quartier général à Bordeaux, 1876), qui poussera une division à Pau,

une à Bayonne; brigade du Canigou (quartier général à Perpignan); auxiliaires indépendants à Bagnères, Tarbes.

Et à Paris, le grand Etat-Major, la Direction Centrale.

Préparation méthodique de l'invasion. Quelle montagne pourrait résister ?

La présidence est donnée à Edouard de Billy.

Nom saisissant à retrouver pour les pyrénéistes !

Rappelez-vous la catastrophe du 11 août 1824 à la Maladetta, et les deux jeunes élèves-ingénieurs qui virent le guide Barrau disparaître dans le bergschrund fatal : Blavier et de Billy.

L'élève-ingénieur de Billy de 1824, c'est cinquante ans après l'ingénieur en chef de Billy, président du Club Alpin français. Et, fait tragique, marqué maintenant pour son tour de catastrophe. Le lendemain de son élection, le 3 avril 1874, lui qui jadis échappa à la crevasse, il est tué dans une tranchée (à Périgny, près Dijon) par une collision de trains.

Ernest Cézanne, député des Hautes-Alpes, le remplace et lance la proclamation initiale — restée célèbre — grave, solennelle : reflet caractéristique des préoccupations du moment, et en même temps écho certain — et bien curieux — de Ramond :

« Tous les hommes éclairés qui se préoccupent de l'avenir de la France reconnaîtront que nos jeunes gens négligent trop les exercices du corps : il faut les y attirer par toutes les routes. Or, quel attrait plus puissant que la montagne, avec son air vif qui réconforte et l'admirable variété de ses grands et sévères tableaux. L'influence salutaire de la montagne s'exerce à la fois sur le corps et sur l'esprit, elle est en même temps hygiénique et morale ; la prudence et la

force, l'énergie et la constance y reçoivent leur prix. Elle a des impressions fortes et saines.

« Du pied au sommet des Alpes, en quelques heures de marche, le botaniste, le physicien, le géologue, se transporte de l'Italie à la Laponie. C'est dans les montagnes que le géographe va chercher et la source des fleuves et la limite des empires ; que l'historien retrouve les restes de ces races antiques qui ont vu se briser à leurs pieds le flot des invasions... »

« Mais sans même s'attacher à ces nobles études, quel est celui qui peut fermer son âme à une puissante et religieuse émotion, lorsque parvenu dans l'azur serein, au sommet de quelque pic vertigineux, d'où il promène son regard sur un horizon sans limites, il entend sous ses pieds la tempête qui gronde et roule de vallée en vallée. Quel est celui qui, contemplant ainsi les solennelles beautés de la nature, n'a entrevu l'éblouissante vision de l'infini et ne s'est senti, si l'on peut dire, plus près de Dieu...? »

Au total, triomphe des idées et de l'apostolat de Russell.

Tout à l'heure, un fait de politique générale va éclairer les plus ignorants ou anti-montagnards ; expliquer, justifier, ennoblir l'« alpinisme », l'art de pratiquer la haute montagne dans ce qu'il a de plus méthodique et ardu. Une nécessité de défense nationale commande de prévoir la guerre dans les Alpes, et d'y préparer des troupes spéciales qui, nécessairement, forment des soldats incomparables. Cette élite conquiert tous les suffrages, et la masse des Français, à qui il est après tout permis de ne pas s'enflammer pour les alpinistes, se prend à adorer les « alpins ».

Mais les Pyrénées restent en dehors de ce mouvement militaire.

II.

L'ANNUAIRE.

Et la littérature de montagne fait explosion. Par coups espacés et formidables, comme la grosse artillerie moderne.

Chaque année un *Annuaire du Club Alpin français* : quelque huit cents pages. Pour les vingt-cinq dernières années du siècle : vingt mille pages. Et encore un *Bulletin* mensuel de menus faits ; un « presque rien » mais qui au bout du quart de siècle se trouve être de cinq mille pages. Et encore les *Bulletins* des Sections de province du Club Alpin, Sud-Ouest et autres..... Ci, trente mille pages à dépouiller.

Effrayant ! Développement redoutable du périodique !

Document colossal et capital.

Document qui n'est pas l'histoire, mais une série de mémoires d'où il faut extraire l'histoire.

Document varié, mêlé, que l'on ne peut juger d'un jugement unique ; tout s'y trouve, récits de grand écrivain, visions de peintre ou de poète, observations de physicien, spéculations de géologue, brefs itinéraires du marcheur, rapport de l'homme de main, du grimpeur vainqueur qui vient de « tomber » un pic, longue relation et « stérile abondance » du convaincu qui pontifie l'ascension et se regarde monter.

Les signataires de ces mémoires, en somme, très peu nombreux. Ils sont dans le Club Alpin le véritable Club Alpin, l'essence, l'église militante et triomphante. Aux Pyrénées, tout juste une Pléiade pour commencer : sept, puis dix ou quinze, et finalement les signataires d'articles de quelque importance ne dépasseront pas vingt.

Mais pour si peu nombreux qu'ils soient, fournissant nettement les trois variétés de montagnards (l'on pourrait dire les trois armes, qui ne s'entendent d'ailleurs point entre elles) : les poètes, les savants, et les grimpeurs pour grimper, que les savants et les poètes commencent à appeler les « acrobates ».

L'Annuaire est surtout alpin, et devra être jugé par celui qui écrira *Cent ans aux Alpes*.

Une remarque seulement sur les grands courants de cet océan de littérature montagnarde.

Dans l'ensemble, littérature très française. Stendhal avait dit : *s'il y avait près de Paris une montagne, la littérature française eût été plus pittoresque*. D'abord, prenons la littérature française comme elle a été : elle est bien. Mais s'agit-il de dire que, en communion constante avec la montagne, le Français fût devenu plus « sensible », et se fût créé une langue plus picturale et plastique ? Eh bien non. Voilà que, par un miracle imprévu, le *si* de Stendhal devient une réalité : Paris est maintenant au pied des Alpes et des Pyrénées, à une portée de locomotive du Mont-Blanc et du Mont-Perdu. Le Français va couramment à la montagne : or, ce n'est pas la montagne qui met le Français « au ton », mais bien le Français la montagne. Il n'y devient ni homme du Nord, ni Anglais, ni Allemand, ni Suisse, ni flegmatique, ni silencieusement contemplatif, mais il y apporte son tempérament national (voyez les chasseurs alpins !), l'attaque, l'entrain (croissant avec les difficultés), la faculté de toiser le mauvais pas d'un bon mot, le désir passionné de se distinguer pour l'honneur, et, au fond, un sentiment très vif, quoi qu'on dise, des beautés supérieures de la nature, mais exprimé à la manière française (qui en vaut bien une autre) : clairement, vivement, gaiement. Que si par hasard

un maladroit s'avise désormais de se laisser aller à une phrase, un mot de déclamation, cela hurle !

De sorte que — aux Pyrénées surtout — la fin du **xix^e** siècle offre une opposition saisissante avec son début. Il y avait eu, sous l'Empire et la Restauration, une insupportable (mais bien amusante) queue de l'école de Rousseau : des montagnards qui ne montaient pas, sensibles, vagues, déclamatoires et pusillanimes. Par réaction complète, les montagnards de la fin du siècle, qui montent jusqu'à l'excès, seront contenus, nets, positifs et impavides.

Tout le monde désormais sait écrire sur la montagne, parce que tout le monde monte. De là, dans l'ensemble de la littérature de montagne, un fourmillement de détails exacts, un caractère saisissant — admirable — de vérité photographique, et de vie.

Certes, les hommes de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, les « modernes » comme ils se sont appelés, n'ont pas inventé la relation « moderne » d'ascension. Et par moderne, il faut entendre : *écrite en une langue simple, naturelle, non susceptible de devenir brièvement vieille, et qui pis est, vieillotte.*

Voisenon, dès 1761, racontant sa saison à Cauterets, est d'un ultra-modernisme que ne dépassera aucune « chronique des eaux » de la fin du dix-neuvième siècle (il est autrement moderne que Gustave Droz, cent ans après, en 1868, dans ses inutiles et vides articles de la *Vie Parisienne* sur Cauterets et Luchon !). Bertin est « moderne », Saint-Amans a découvert Barèges et Héas du même ton « moderne » d'exactitude simple dont, cent ans après, on découvrira les sierras espagnoles. Il n'y a rien de plus « moderne » et de plus « Club Alpin » dès 1802 que Ramond lui-même dans le *Voyage au sommet du Mont-Perdu*, Cordier dans la relation de sa tentative à la Mala-

detta, et d'Angosse au pic d'Ossau. Plus tard, Dralet, Dufour sont « modernes » ; Parrot atteint en matière de grandes cimes un degré de précision sèche qui n'a pas été dépassé, non plus que la simplicité militaire chez Corabœuf et Peytier ; Thiers, Samazeuilh, Nisard, Cuvillier-Fleury, Léonce de Lavergne écrivent clair (Victor-Hugo, hélas ! déclame), Adolphe Moreau est français jusqu'aux moëlles, et aussi le prince de la Moskowa qui enlève le Vignemale avec enjouement. Même la conquête du Néthou ne provoque chez Franqueville aucune incartade de style contraire au génie de la race.

Mais ce qu'il y a de particulier dans la seconde moitié du siècle, ce qui donne aux « montagnards » modernes une physionomie à part, c'est la pratique approfondie de l'ascension, une technique extraordinaire, et le fait d'avoir fouillé la haute montagne systématiquement, de l'avoir non pas vaincue, mais *matée*. Ils l'ont fait toucher des deux épaules. Non seulement les sommités illustres, mais même tout morceau de pure difficulté. Ils n'ont rien laissé. Ces hommes-ci ont su la montagne à fond, ce qui est la seule manière de savoir.

On dit *qu'en art il n'y a que l'exécution qui compte*. L'exécution de l'ascension, chez les « modernes », est splendide.

Abusive. Elle va amener une littérature de sport, de muscle, d'escalade (le mot *grimper* ne suffit plus, il est plat ; désormais, c'est *escalader, escalade* : taratantara), de « rétablissement sur les coudes », où l'impassibilité confine à la pose, où l'on a la recherche et la coquetterie du casse-cou. A l'école du « mont sourcilleux », du « précipice », de Dusaulx, d'Azaïs et de Ramond lui-même, va succéder l'école du « couloir scabreux » et du « bergschrund ». C'est autre chose, mais très sec. Surtout très spécial, la montagne

réduite aux pointes de pics. Ceux qui les « font » se racontent leurs prouesses entre eux, se comprennent entre eux, s'étonnent entre eux, ils « s'entrépatent ». Aucun souci d'intéresser les profanes, (là est pourtant l'art !). Et ces « Annales des Pics », qui naturellement sont à intérêt décroissant puisque l'ordre de la conquête des sommets est des plus importants aux moindres, deviennent monocordes. La monotonie sera le défaut des récits d'ascensions tout secs : pour les non initiés rien ne ressemble à une crête comme une autre crête, à une cheminée comme une cheminée, à un bergschrund comme un bergschrund, et à une plaque de neige comme une plaque de neige.

Toutefois, il y a dans l'ensemble de la littérature de montagne de grands partis, et des différences tranchées, physiques.

Tout ce qui se rapporte aux « monts de premier ordre », Mont-Blanc ou Mont-Perdu, Mont-Rose ou Monts-Maudits, l'Oberland, les colosses, demeure, malgré la vulgarisation, toujours et inépuisablement passionnant.

L'ensemble de ce qui concerne les Alpes du Dauphiné est âpre, noir, constamment tendu sur la difficulté.

Mais chez les pyrénéistes — et voilà pourquoi le mot *pyrénéiste*, *pyrénéisme* est nécessaire — toujours un fond d'amour et d'enthousiasme ; quelque chose d'aimable, de lumineux, de chaud, d'heureux de vivre, et d'ardent à la découverte.

Car remarquons le bien : les Alpes sont, cartographiquement parlant, admirablement connues et n'offrent rien à l'imprévu que quelques pics indomptés : aussi l'alpinisme est tout d'escalade. Les Pyrénées, elles, offrent par endroits, en pleine Europe, la puissante tentation du mystère : aussi le pyrénéisme va-t-il être surtout d'exploration.

III.

MORCEAU D'OUVERTURE.

Le premier *Annuaire*, celui de 1874, paraît en 1875.

En tête, un bref article sur les monts d'Auvergne, par Georges Sand.

Mais ceci n'est que pour la forme, pour une signature à effet. Le véritable article de tête est intitulé *Les Pyrénées* et signé *Comte Henry Russell*.

Dans un de ces pénétrants exordes dont il a le secret, l'auteur de la *Philosophie de l'Exercice* se rappelle les ascensions pyrénéennes auxquelles il consacra avec tant de passion « ses plus bouillantes années ». Il se sent glisser vers la tentation « morbide » qu'ont certains militaires (lisez : alpinistes) de raconter chaque épisode de leurs campagnes et de se mettre en scène à tout propos : « l'occasion est si belle ! ». Croyez qu'il n'y va point succomber : tout aussitôt il s'efface, dit-il, devant les Pyrénées, pour résumer pratiquement les impressions produites sur lui par vingt étés de courses dans cette belle chaîne, dont tous les pics sont associés aux plus pures émotions de sa vie, *comme s'ils avaient eux-mêmes le don de voir, de sentir et d'aimer*. Ayant plus étudié l'aspect des Pyrénées, leur poésie et leur physionomie, leurs charmes et leurs périls que la géologie des pics, leur flore et leurs fossiles, c'est aux enthousiastes et aux aventureux qu'il s'adresse pour leur donner quelques notions générales sur l'allure des courses et ascensions aux Pyrénées ; moins pour y dompter les pics par un coup de collier dans une course à toute vitesse, ainsi qu'il le faisait jadis, que « de passer plusieurs jours, sans privations, ni fatigue, dans ces régions étranges et libres où l'on se porte toujours si bien, où l'on aime

mieux le bleu du ciel et la blancheur des neiges que le plus beau visage et toutes les joies mondaines, à des milliers de mètres au-dessus des vallées et des villes, en se rendant complètement indépendant des auberges et des hommes ».

Les notions pratiques données, le comte Russell s'adresse aux touristes, — c'est-à-dire aux montagnards sérieux, observateurs et vigoureux (le mot *touriste*, en alpinisme, a une signification spéciale ; il se dit de montagnards vrais, mais qui ne font pas la « première » ou l'une de toutes « premières » d'une course; les touristes viennent après les *ascensionnistes* à priorité, et précèdent la « cohue ») aimant la solitude et la fatigue et dédaignant les routes battues — ; et non à ces jeunes « échappés de Paris » qui en descendant tout essouffés d'un pic où montent les vaches les plus sentimentales, s'en vantent pendant huit jours comme s'ils avaient découvert le pôle arctique. *La race des vrais touristes est encore à créer dans les Pyrénées* (ce ne sera pas long !) où les ascensions les plus simples passent très souvent pour des prodiges, ce qui fait hausser les épaules aux athlètes qui viennent des Alpes. Ce qu'on appelle « danger » aux différentes tables d'hôte des Pyrénées n'en est pas un. Ici discussion sur la qualité des guides, et leur préférence pour le rocher : il n'y a que les chasseurs d'isards qui aillent partout sans trembler. *Les meilleurs guides des Pyrénées sont les Passet, de Gavarnie.* Mais ne pas mépriser les dangers des Pyrénées, ils sont réels.

Pour finir, un *brûlant appel aux jeunes Français qui ne savent trop que faire de leur santé, de leurs loisirs et de leur bourse...* (Ah ! montagnard trop zélé, ils viendront bien assez, ne les excitez pas. Avez-vous hâte que les Pyrénées, où « le charme du mystère plane encore », soient comme les Alpes : *presque aussi connues que les Champs-Élysées*, et c'est vous-même qui le dites, *dépoétisées par une foule importune ?*)

Mais l'appel était superbe : « Venez : voyez ces forêts vierges, ces fiers sapins blanchis par le brouillard ou la rosée, et frissonnant sous la brise de l'aurore.., personne n'y passe ! Plus haut encore, ces horizons houleux de neige, les plus resplendissants du monde, et au-dessus de tout cela, le bleu et l'infini, où tous les soirs flottent de grands nuages courroucés mais tranquilles, pleins de gloire et de feu. Ecoutez ces ruisseaux pleins d'étincelles, de bruit et de jeunesse, qui semblent donner une voix, une vie à la montagne, en l'inondant de mélodie pendant le jour, pour se glacer la nuit et s'endormir dans un silence qui fait frémir... Jeunes gens, c'est malgré soi qu'on est poète à ces hauteurs ».

Henry Russell a la candeur de se croire poète *malgré lui*, au moment où cette admirable « ouverture », et le fait d'être choisi pour inaugurer l'*Annuaire*, font cesser l'indécis de sa personnalité jusqu'ici mal définie ou mal comprise ; désormais il n'y aura plus d'original, de marcheur forcené, de *Russell-Killowmètre*, mais le comte Russell, écrivain-montagnard illustre, et, à quarante ans, prenant dans le pyrénéisme position de chef incontesté, et de maître.

Immédiatement derrière lui, dans l'*Annuaire*, le triumvirat Lequeutre-Wallon-Schrader.

Lequeutre, dans un récit composé (*Sept jours d'excursions pédestres autour de Gavarnie*), groupe et présente les « dernières nouveautés », les acquisitions récentes : Munia, Tuquerouye et pic du Marboré, vallée d'Arrasas, pic et cirque de Tendénère, pic d'Enfer, — et le Vignemale. Très important morceau de vulgarisation.

Wallon présente son Balaïtous, qu'il a monopolisé, dans une monographie poussée à fond, avec carte (*le Balaïtous ou Mur-muré*). Toutes les routes possibles sont décrites : des Eaux-Chaudes, d'Arrens, de Cauterets ; par Arrémoulit ou

l'Arribit et l'arête Ouest, par le glacier de Las Néous et la cheminée, par la brèche Latour, par le passage Casse-Latour. Voilà un pic complètement réglé. Pour les « ascensionnistes ». Mais pas pour les « touristes ».

Schrader n'a qu'à reproduire son étude publiée en 1874, et fait apparaître dans l'*Annuaire* le massif du Mont-Perdu.

Ainsi les Pyrénées jouent, dès le début, tout le meilleur de leur jeu; elles battent atout et atout, comme pour terrifier l'adversaire.

L'adversaire, les Alpes.

Vain effort. La montagne de trois mille ne saurait tenir contre la montagne de quatre mille. (Sans aller plus loin, voyez dès le début de l'*Annuaire* les froides impressions d'un membre du Club Alpin suisse, Studer, sur les Pyrénées et la Maladetta. Il n'est occupé que de comparaisons avec les Alpes, à l'avantage de ces dernières bien entendu : Gavarnie et la Razliffüh, le Marboré et le Wildstrubel, le pic du Midi et « notre » Sidelhorn; il parle Rinderhorn à propos de Cambieil et Wildhorn à propos du Mont-Perdu; la Maladetta est une « copie réduite de notre Blumlisalp », etc. Puis il se déboutonne et lâche tout à la fois : le Balmhorn, le Doldenhorn, l'Eiger, la Jungfrau, les Schreckhörner, les Wetterhörner. Si parfaitement hors de propos que la rédaction de l'*Annuaire* est obligée de le rappeler à l'ordre, dans une note, et de faire remarquer que l'effet produit sur ce membre du Club Alpin suisse par les Pyrénées comparées au Mont-Blanc, est l'effet que produit le Mont-Blanc à un membre de l'Alpine Club qui revient de l'Himalaya.)

Qu'elles étaient bien, chez elles et « dans leurs meubles », les Pyrénées, avec le *Bulletin Ramond* ! Et les voilà maintenant qui viennent dans un « Grand Hôtel du Club Alpin » occuper les chambres (les sections) n^{os} 16, 17, 24,

30, 48 et 51. Et le pyrénéisme perd son individualité et son nom, pour s'absorber dans le grand tout et devenir un fragment — inférieur — de l'alpinisme. *L'alpinisme* ! nom agaçant aux Pyrénées !

Le fait d'être, dans l'*Annuaire du Club Alpin* en promiscuité avec les Alpes marque pour les Pyrénées le commencement de l'âge critique.

Mais leurs derniers grands jours seront éclatants.

IV

LE PARTAGE DES PYRÉNÉES. — LE CAPITAINE PRUDENT.

Elles tiendront quelques années, par l'originalité puissante du versant espagnol.

Rien ne nous empêche, d'ailleurs, de faire cesser un voisinage inutile.

Dégageons les Pyrénées des Alpes. Qui nous force à introduire dans une bibliothèque pyrénéenne dix-huit mille pages d'une matière étrangère ?...

Prenons une collection complète de l'*Annuaire*, et par un traitement fort peu bibliophile mais très pyrénéiste, cassons-le, pour en extraire exclusivement ce qui a trait aux Pyrénées. Voici deux mille pages, que nous ferons relier en quatre volumes de cinq cents pages.

De ces quatre volumes prenons d'abord les deux premiers. Les Pyrénées espagnoles sont là, et y sont seules.

Le versant espagnol est passionnément convoité. Il s'agit, pour des explorateurs liés entre eux d'une sincère amitié, de se le répartir.

Pour Russell pas de difficulté, sa part est indiquée. Les sommets vierges, de trois mille ou presque (qui commencent

à se faire bien rares). Russell n'est d'ailleurs pas un concurrent; il est comme le seigneur des Pyrénées, planant au-dessus des rivalités humaines, poète, et pas cartographe du tout.

Packe est toujours présent, mais à la cantonade, il a cessé de publier. On ne l'entend plus.

Lequeutre a sa spécialité: explorateur en général, et chargé de travaux par la maison Hachette. Il va travailler à refondre et mettre au courant *les Pyrénées* de Joanne, qu'il amènera en fin de compte, par ses propres courses et par l'analyse de celle des autres, à un admirable état. La part est belle. Lequeutre, d'ailleurs, n'inspire d'ombrage à personne, sympathique et doux, avec son air de demi-pauvre et de demi-mourant, cachant un fond très noble et élevé. Et lui aussi, pas cartographe.

Restent le doyen Wallon et le jeune Schrader, tous deux attachés maintenant à la carte du versant espagnol. Malgré leur amitié et leur coreligion, on frémit à l'idée d'un conflit, d'une concomitance dans les opérations.

Ils se montrent prévoyants et sages, et s'arrêtent à un solennel parti: se partager les Pyrénées.

Pour séparation ils se fixent le rio Ara. A Schrader, l'Orient; à Wallon, l'Occident. Les deux explorateurs partiront en se tournant le dos: le premier du Mont-Perdu vers les Monts-Maudits et la Méditerranée; le second, à travers des régions inconnues, vers l'Océan.

Ainsi les frottements se trouveront supprimés, ou réduits au minimum, et si l'on peut dire, à l'indispensable.

Ce partage de l'Aragon, ce nouveau traité des Pyrénées ne manque pas d'allure.

Un point délicat encore. Près de leur ligne de contact, les deux observateurs, dans leurs opérations géodésiques, sont appelés à prendre des visées sur les mêmes pics. On refrémit: s'ils allaient avoir — et ils auront forcément — des différences

d'évaluations sur ces sommets, ne fussent-elles que d'un mètre, comment décider ?

Ici va intervenir une personnalité très particulière.

Il est convenu que tous les calculs seront soumis à l'arbitrage suprême d'une autorité indiscutée en matière de géodésie : le capitaine du génie (puis commandant et lieutenant-colonel) Prudent, attaché au Dépôt des Fortifications à Paris.

Le capitaine Prudent a vivement conseillé le partage des Pyrénées. Entre ces deux puissances pyrénéistes, Wallon et Schrader, il est l'état-tampon. Calculateur merveilleux, il arrive « à cette situation exceptionnelle » que sans quitter Paris, mais *ayant toujours*, comme il le dit, *les Pyrénées au bout du crayon* (et sous les yeux les tours d'horizon des explorateurs), il finit par les connaître mieux que quiconque et devient un élément essentiel de la Pleïade pyrénéiste.

LA PLÉIADE .

(SUITE).

V

1875. — RUSSELL : LE BISOURI.

La campagne de 1875 s'ouvre curieusement, pour un temps où les découvertes de *barrancos* vont être aussi recherchées que les primeurs de pics. En pleine France, sur la limite du Béarn et du pays Basque, l'ingénieur Bayssellance, en tournée vers Tardets et Larrau, se trouve en présence de la triple crevasse d'Holçarté, formée par les deux gaves qui embrassent la montagne et la forêt de ce nom et par leur confluent. « Qu'on se représente la gorge des Eaux-Chaudes se prolongeant dans trois sens différents jusqu'à deux ou trois kilomètres de distance ». (*Bulletin Ramond.*) Reliant les deux bords, un pont de corde, vertigineux. Plus rassurant est d'aller chercher la fin de la crevasse, et de faire un détour de six kilomètres pour revenir à soixante-quinze mètres de son point de départ....

En juin Russell réalise une conquête âprement désirée : le Bisouri. Une manière de colosse, isolé, massif, à larges assises ; très grand effet : des airs de trois mille mètres.

Russell l'estimait « de hauteur inconnue et difficile à deviner, aucune pointe voisine n'ayant été mesurée ». Erreur : le Bisouri lui-même avait été mesuré par les officiers géodésiens. Pour une bonne raison : il est encore une des clefs de l'orographie aragonaise, le point culminant du quadrilatère compris entre le rio Aragon et la frontière de la Navarre ; seulement ils ne savaient pas son nom et l'appelaient *pic à l'Ouest du lac d'Estaïnce*.

Russell part en guerre sous une chaleur tropicale, ayant pour écuyer un berger d'Urdos nommé Narcisse Gil. Deux nuits de veillée des armes « sous la coupole du ciel » au lac d'Estaëns, ce lac qui par une de ces singulières conventions fréquentes sur la frontière pyrénéenne est alternativement français et espagnol : en 1875 il est français. Puis « le grand jour de l'ascension étant levé », il monte — ici chaleur d'Afrique — le long d'une falaise qui par une échancrure laisse voir « la flèche aiguë de l'Anayette dont le soleil levant argente les précipices », pénètre dans le cirque majestueux de Bernère (d'Olibon, de l'Ibon, ou du Lac), « hippodrome aussi vert que Longchamps ou le parc Monceaux, uni comme la glace, borné au Sud par des murailles neigeuses » (Notez que nous ne sommes pas ici en pays difficile ou inconnu : c'est un rendez-vous de chasse ; le préfet d'Auribeau et ses invités y ont passé des semaines sous la tente, « avec le confort de Pau ou de Paris ». Mais c'est la première fois depuis Chausenque, 1810, et à la rigueur depuis Arbanère, que revient dans la littérature pyrénéiste cette région du Cosia et de Bernère.) Au fond du cirque, la gorge tourne subitement à l'Ouest, le Bisouri paraît du haut en bas dans sa splendide stérilité. En six heures du lac d'Estaëns, il est pris.

Hélas ! *Il faut l'avouer*, soupire en rougissant son vainqueur, *ce pic est bien facile et il n'y a pas de gloire à y monter. Il est seulement très loin et très haut dans un*

pays perdu et très étrange. Mais la vue y est immense ; et devinez ce que fait Russell ? entraîné par l'exemple de Wallon et pour rendre service à ce confrère, il se laisse aller à relever à la boussole un « tour d'horizon ».

Pour varier, descente au lac d'Estaëns par la brèche appelée la Pourtasse de Bernère (chemin de la seconde ascension, en 1877, par Lourde-Rocheblave : récit dans l'*Annuaire* ; celui de Russell est dans le *Bulletin Ramond*) et revient en France, après « mille détours », par les bains de Panticosa, où il est pris pour un carliste et arrêté...

Telle fut mon ascension au fameux Bisouri, dit-il un peu humilié. Et il ne savait pas, alors, que Peytier avait taxé le colosse à 2669 mètres, moins que le Monné de Cauterets et le Sauvegarde de Luchon. Mais le Bisouri est bien placé et vaut, comme eût pu dire Chevreul, par le contraste simultané des hauteurs.

VI.

LE POSETS PAR L'OUEST.

Il faut se rattraper de ce faux pic de trois mille sur un vrai. *Mais que reste-t-il à faire encore en matière de très grands pics ?* demande Russell à son ami Packe. Et Packe, après longue réflexion : *Je ne vois guère que ceci : le Posets a été monté par le Nord, l'Est, le Sud : le prendre par l'Ouest.* — Aussitôt fait.

De là un des plus grandioses récits du pyrénéisme. Nulle part n'est plus puissamment exprimée la forte saveur de la vie de courses dans un pays ultra-sauvage mais balsamique et sous un ciel clément, avec le refuge possible en France et le réconfort sous la main.

Russell part de Luchon le 27 juillet, avec Firmin Barrau portant une charge « colossale » de vivres. Emotion : l'âme émancipée par l'air élastique et bleu ; perspective de l'inconnu.

D'abord, deux jours qui sont comme une introduction à la vie montagnarde : val d'Esquierry, col du Couret ; le soir approche, « le glacier du Vignemale semble un manteau de pourpre » (en réalité il ne paraît de là que comme une petite tache, mais le raisonnement le restitue à sa vraie dimension), coucher à la cabane de Lourtiga. Le 28, beau lever du soleil, trop chaud, mauvais signe. Passage de la Porte-d'Enfer. Orage formidable et soudain, un de ces orages qui en montagne se forment sur place. « Dans le ciel le plus bleu, dans une gorge, on voit naître trois ou quatre petits nuages. Ils ont quelquefois l'air de vous poursuivre comme s'ils voulaient *flirter* ! Les traîtres ! ne vous y fiez jamais ! D'abord ces nuages fondent plusieurs fois et disparaissent. Ensuite ils s'agglomèrent, couvrent le ciel et se plombent. Le thermomètre descend de dix-huit ou vingt degrés en autant de minutes, il vente, il tonne, il grêle, tout rugit. En cinq minutes des ruisseaux nous coulaient dans le dos... » Ces colères ne durent pas : de l'autre côté de la Porte-d'Enfer, il faisait du soleil. « Les nuages, brisés, déconcertés, allaient un peu partout, sans ordre. C'était une débandade, une vraie déroute, comme tout ce qui succède à une révolution quelconque. Bientôt ils redevinrent petits et blancs. Un instant égarés sur la terre pour y mettre le désordre, ils remontèrent au ciel aussitôt qu'ils le purent ». Séchés au soleil, on descend coucher à la cabane du lac Caillaouas, d'où s'aperçoit un fragment du pic des Hermitans « admirable même en venant des Alpes ». « *Tout fier qu'il soit il a pourtant été vaincu* » se dit Russell, lui-même fier comme un pic. Un berger apporte les deux gigots d'un mouton « qui vient de se suicider du haut d'un précipice ». Ceci assure

deux jours de voyage de plus. Nuit très noire « malgré les vers luisants » : aurore du 29 radieuse et sans nuage, la brume sur la plaine, bon signe. Alors, dans ce magnifique amphithéâtre de Caillaouas, sous les murailles noires qui le ferment au Nord, et à l'aspect du pic aigu de la Belle-Sayette (lisez : pic de Hourgade ; près de trois mille mètres, trois cents de plus que le Bisouri), l'ivresse prend Russell, l'ivresse de la montagne et de l'air pur. *A la vue de cela je me sens devenir sauvage. La plaine me fait horreur.*

Et la grande opération commence, brève à dire, longue à faire. Monter au port de Clarabide, gracieux de nom, ingrat de fait (la hauteur du Bisouri). Entrée en Espagne — et dans le vif du sujet. Le Posets est droit en face au Sud, « glacial et blanc comme le génie des neiges ; il a des airs d'un autre monde ». Mais il ne s'agit pas de le prendre par le Nord, route connue. Il faut, décrivant un quart de cercle autour de lui, fouiller les gorges de pénétration inconnues (*profondeurs peu explorées*, comme notait Tonnellé) qui peuvent aboutir au sommet par l'Ouest. Donc, tourner à droite, passer le col de Gistain, puis au lieu de redescendre vers Plan, se jeter à gauche pour contourner de niveau les contreforts du Posets. Entrée dans une première gorge ; la nuit vient. Une grotte s'offre, qui semble hospitalière. Russell et Barrau s'y installent. La grotte se met à goutter sur eux implacablement. Bloqués par les ténèbres il faut subir le supplice de la goutte d'eau. Fâcheuse insomnie : la bête noire de Russell, qui n'est en forme que quand il a sa pleine ration de sommeil.

Le lendemain on constate que cette gorge ne mène à rien ; elle est d'ailleurs fendue par un ravin impossible où mugit un torrent « jaune, malade, bilieux ». Il faut descendre beaucoup pour le traverser. « Sur nos têtes encore humides tombe le premier rayon du jour naissant. Ces ravins qui déchirent le Nord-Ouest du Posets sont les plus grands, les plus

étranges des Pyrénées ». Suite de la marche de contour, à la hauteur de dix-huit cents mètres. Forêt du genre « maudit », à sapins magnifiques, dont beaucoup morts et foudroyés. Puis la nature se réveille : jeunes sapins, rhododendrons en fleurs, eaux claires et bleuâtres. Sans s'en douter, Russell et Barrau ont tourné le pic plus qu'ils ne croient ; ils pénètrent dans une seconde vallée : coup de théâtre, le Posets — qu'ils cherchent encore devant eux vers le Sud — apparaît droit à l'Est, à une telle altitude qu'on aurait dit l'Himalaya (poudré à blanc, sans voisin pour le remettre à l'échelle, le Posets est invraisemblable). *Le voilà, ce grand spectre !*

Dans cette vallée (de Lardana ? ou d'El Clot, du nom d'une cabane qui s'y trouve) dont le bas est ravissant, et qui est orientée Est-Ouest, longue ascension. *Nous nous ressentons d'une nuit presque sans sommeil.* Tâtonnements, erreur trop à droite, rectification. Bref, voici Russell à trois mille mètres au pied d'une arête qui mène droit à la cime. Alors, volupté intense de la hauteur, surtout de la hauteur relative, de la domination. « Il n'est pas tard, le temps est assez sûr : aussi je flâne et je médite sur cette arête bombée comme le dos d'un chameau, irritante et sans fin, mais presque toujours facile ». A droite, le glacier Nord-Ouest, éblouissant, avec une île « aussi sauvage que le cap Horn » (une énorme *table* de rocher). « Silence partout, lumière partout... Nous sommes ici à plus de trois mille mètres... Déjà la vue devient illimitée, incommensurable... Les bruits inquiets du monde, la civilisation, ses besoins, son tapage, sont loin, bien loin de nous... Nous régnons dans les airs ».

Après cinq heures d'ascension, cime. Pour la vue, Russell *la savait par cœur depuis longtemps*. Il descendit aussitôt. Le temps changeait. L'Ouest était menaçant, le soleil et les nuages avaient l'air en colère, des lueurs étranges, des sons barbares se jouaient dans les crevasses béantes. *Nous*

descendâmes très vite, comme on le fait toujours quand on a réussi. Coucher à la cabane (en ruines) d'El Clot. Rien n'est terminé et l'exploration va se continuer en poussant vers l'Ouest.

Le lendemain (31 juillet) j'entrai dans un pays entièrement différent, qui ressemblait aux parcs heureux et verts de l'Angleterre. Suite du contour, à deux mille mètres, croupes alternant avec des ravins. Puis pelouses superbes, une « insolente colonie de mulets gambadant et nous accompagnant une demi-heure. Étaient-ils fous, ou simplement sauvages? » Et pas un être humain. « Depuis deux jours nous n'avons vu personne, et aujourd'hui se passera de même. Silence universel... le *vastum silentium* des anciens ». (Solitude exquise!) Puis tout change subitement : le monde du granit commence « plein de mystère, de fleurs, de sources et de sapins : c'est une nature *malibiernique* ».

Troisième vallée. Eh mais ! Quel est, au fond, ce pic de trois mille, barrant l'horizon au midi ? C'est le *pic d'Eristé*, qui prolonge au Sud le Posets, et en est séparé (plus exactement : est séparé d'un premier prolongement du Posets appelé le *pic de las Espadas*) par le haut *col d'Eristé* derrière lequel on tomberait à Eristé et Vénasque. Il faut le conquérir.

A une heure de la brèche d'Eristé, on trouve une cabane, pour la nuit. Mais il n'est que cinq heures. Laisant dormir Firmin, Russell s'en va errer à l'aventure vers le pic d'Eristé.

Je n'oublierai jamais cette soirée-là, quoique j'en ai vu de belles dans tous les coins du globe. En un instant, il foula le granit, formant vers l'Ouest une sorte de désert aérien, ondulant comme la grande houle de l'Atlantique. « Il me prit des envies de courir, tant j'étais libre et lesté ». La

nature s'endormait. Devant lui, une cascade turbulente formant déversoir, et un petit monticule qu'il pressent cacher quelque chose d'étrange... « Devinez mon bonheur quand tout à coup, au beau milieu de ces déserts, je me trouvai, par une splendide soirée d'été, sur la rive Nord d'un lac si pur et si tranquille que près du bord je n'en voyais plus l'eau, mais seulement les abîmes et le fond ! Quel calme et quel silence ! On aurait entendu le vol d'un papillon... Et j'étais seul... On admire plus alors, parce qu'on devient songeur... Ce lac, qui forme un carré long, comment l'appellera-t-on ? Que de couleurs, que de contrastes autour de lui ! Sur ses bords, des pelouses et des fleurs, où le granit roulait ses vagues sauvages. Au loin des pics désordonnés. Au Sud, partout la neige... Sur l'eau quatre ou cinq îles de pierres et d'herbe ; puis au milieu du lac un *iceberg*, un seul, fils égaré des glaces, perdu sur l'onde où il errait au gré de chaque zéphyr, cherchant à fondre ou s'échouer. Il avait l'air si malheureux !...

« Et dans les nues que de splendeurs ! Au couchant, des colosses de vapeur et de feu où grondait sourdement le tonnerre. Ces masses rouges ou plombées se miraient dans le lac, tandis que le soleil caché derrière leurs tourbillons dont il dorait les bords, jetait sur tout le reste du monde, mais surtout sur la neige, des reflets d'incendie. *En vérité, c'était sublime* ».

Sublime aussi cette apparition, dans la littérature pyrénéiste, du lac Millar !

Au loin, un bruit venait, étrange, du ravin étroit, « presque tubulaire », où la cascade du déversoir chantait comme un harmonica chimique... « Pour moi, je m'attristais, sentant que ce petit voyage allait finir, je fus saisi de désespoir à la pensée de descendre des montagnes et de quitter la vie sauvage. *J'espère pourtant ne pas être misanthrope !* »

Ce voyage éthéré eut la fin brusque et prosaïque. Le 1^{er} août au matin, plus de vivres ! Partant plus de pic d'Eristé. Descente mystifiée, débouché de cette gorge si fleurie, dernier regard « pour contempler avec un sentiment voisin de la stupeur l'étonnante masse du Posets qui se dressait à l'Est d'un seul jet et d'une hauteur effrayante. Site merveilleux, et un des plus grandioses des Pyrénées ». (Tonnellé, passant là en 1858 : *La masse et l'aspect du pic d'Espoussets sont magnifiques de ce côté.*) Coucher à Plan, à la *Casa del Sol*, chez Antonio Rinz. *Tout y est propre, bien servi et abondant. Prix modérés.*

Nous rappelions tout à l'heure Tonnellé, et son passage derrière le Posets avec son guide Michot.

Eh bien le voici encore, l'illustre Michot, le vieux *Mitchott*. Le 2 août, pendant que Russell et Barrau rentrent du Posets en France par le port de Plan, Michot, doublé du guide Cantaloup, passe le port de Vénasque avec deux touristes, M. et M^{me} Lacaze, qu'il conduit au Posets (*Le tour du pic Posets*, par Gaston Lacaze, *Bulletin Ramond*). Oh cette fois, rien de Russell dans la relation d'une tournée assez malheureuse. A Vénasque, les touristes sont mangés par les puces. Un orage leur fait manquer le Posets par Eristé, à une demi-heure du sommet. Le lendemain, temps médiocre; faute du sommet ils font à cheval le tour du pic dans une journée énorme : pont de Cubère, val d'Astos, cabane de Turmes, Paoul, col de Gistain, descente (très pénible pour les chevaux) — avec accalmies dans la tourmente laissant apercevoir le Posets — sur l'hospice de Plan, hermétiquement fermé ! Obligés de continuer. Arrivée en pleine nuit à Plan, à la *Casa del Sol*, *hôtellerie encore plus primitive que celle de Vénasque*, où mangent et dorment *une réunion d'hommes et de femmes offrant les types les plus sales et les plus rébarbatifs*. Michot et Cantaloup firent

une soupe à l'oignon.... Et voilà un récit du modèle courant, comme nous en aurons désormais à l'infini.

VII.

WALLON. — LA CRÊTE DE LAS ALERAS.

Trois semaines après, survient aux Pyrénées le trio, affamé de découvertes.

Le 21 août, Lequeutre est à Gavarnie, attendant son jeune ami Schrader. Pour tuer le temps il fait le 22, avec Célestin, la troisième ascension du Col de la Cascade (la première étant celle des Alluaud et la seconde l'ascension Russell) qu'il raconte (*Annuaire*) avec cette admiration constante mais retenue et cette méticulosité simple et sincère qui sont sa manière de vulgarisateur (le style de Lequeutre est une *roche honnête*), et qui précisent la montagne, lui donnent du corps. Il ne supprime pas les difficultés, lui : en le voyant aux Rochers Blancs se coller contre le roc et ôter ses souliers, à la Brèche Passet se hisser dans la cheminée presque verticale, puis après un arrêt pour boire à la source du Gave — *le tableau est grandiose et terrible.... c'est ici qu'il faut venir si l'on veut apprendre à connaître le cirque de Gavarnie* — traverser horizontalement le glacier, par une variante d'itinéraire, pour en aller prendre la rive gauche — *la pente est très forte, l'angle que nous formons avec le glacier, des plus aigus — le moindre faux pas serait mortel, rien ne nous arrêterait pendant une chute de huit cents mètres, mais la neige porte bien ; d'abord Célestin s'arrête à chaque pas pour surveiller ma marche, bientôt il prend confiance et ne s'occupe plus de moi que pour me signaler des bandes de neiges glacées, faciles à reconnaître*

à leur nuance différente — on s'explique pourquoi, sur cent mille visiteurs de Gavarnie, il n'y en a jusque-là que quatre, guides non compris, qui se soient risqués à la prouesse de monter par le Nord — floriture magistrale — au Col de la Cascade, que l'on peut atteindre pratiquement par le Sud.

Redescendu par la Brèche de Roland à Gavarnie, Lequeutre trouve Schrader arrivant de Bordeaux, bien décidé à ne pas perdre une minute de ses huit jours de congé. Dès le 23, avec Célestin Passet et Pierre Pujo (beau-frère d'Henri Passet), ils font l'ascension assez délicate du Gabiétou, conseillée par Russell ; Lequeutre malade à la montée, obligé de rester étendu trois heures au soleil, et ne prenant de toute la journée qu'un peu de neige avec de l'eau-de-vie : *ce qui prouve*, ajoute-t-il avec une naïve énergie, *que pour faire de longues courses il suffit de vouloir*. Débouchant sur le glacier du Gabiétou, d'une épaisseur de soixante à quatre-vingts mètres par la tranche, ils demeurent « muets de surprise et d'admiration » devant les aiguilles de glace, « babel de tours et d'obélisques penchés » écrit Schrader (*Annuaire*) « pleine d'ombres bleues ou vertes, de cascades, de neiges durcies : tout cela grondant, hurlant, s'écroulant deux fois à notre gauche avec des craquements sauvages, puis tout à coup sans cause apparente se remplissant de murmures énormes, de tonnerres lointains et profonds ». Russell n'avait donné aux aiguilles que quinze mètres ! *Mais*, remarque Lequeutre, *M. Russell a toujours la crainte de rendre les Pyrénées ridicules en exagérant leurs glaciers*. (Remarque fausse : c'est en exagérant leurs difficultés qu'il faut dire ; pour la dimension des glaciers, Russell au contraire défendra *unguibus et rostro*, et toujours, contre Schrader et les géomètres, deux propositions célèbres : 1° que le glacier d'Ossoua trois kilomètres

de long ; 2^o que des Gourgs-Blancs au cirque du Lys et au pic de Boum, en passant par le cirque d'Oo, un montagnard pourrait faire douze kilomètres sans quitter la glace.) Schrader prend une photographie et des croquis : *Comme les Pyrénées sont peu connues ! s'écrie-t-il, et que les champs de glace qui s'y trouvent sont loin de mériter le dédain avec lequel on en a si souvent parlé !* (les Pyrénées sont trop petites pour les grands grimpeurs et trop grandes pour les petits). A quatre heures, par le col du Taillon, ils atteignent le sommet du Gabiétou ; vue superbe, depuis le Pic Long, le Balaïtous, le Vignemale et le pic d'Enfer, jusqu'au Tendénère et à *une longue file de pics à moitié connus : le Castello* (remarquez ce nom), *l'Anayet, et l'énorme Bisouri couché dans les brumes de l'horizon* (il a l'air d'un lion qui menace l'Atlantique, disait Russell ; il doit avoir plus de trois mille mètres, estime Lequeutre), *et cinq ou six rangées de belles cimes douces, harmonieuses, vêtues de lumière et de splendeur.* Ils reviennent en longeant la fausse Brèche, s'arrêtant « stupéfaits » à la vue de ces architectures étranges et du mur rouge du Cotatuero tombant à pic de onze cents mètres dans les forêts assombries d'Arras. *Pourquoi Ramond n'est-il pas venu ici !* Ils rentrent à Gavarnie par la Brèche.

Le lendemain Schrader emploie sa journée à travailler sur le classique Piméné où souffle un vent de rafales.

Il n'a pas d'orographe, Schrader, sur le Piméné ; il a négligé cette année-ci d'en prendre un. Mais s'il avait un fort télescope, il pourrait voir à vingt-deux kilomètres, sur le sommet de la Grande-Fache, un pyrénéiste muni, lui, d'un orographe, et visant avec acharnement : c'est Wallon.

Wallon arrivé dans sa capitale de Cauterets en même temps que Lequeutre à Gavarnie, frémissant de prendre possession de sa part de Pyrénées espagnoles, part moins à

effet peut-être que celle de Schrader, mais plus mystérieuse : c'est l'inconnu.

Voyez, du port du Marcadau, ces longues lignes de faites *parallèles à la chaîne-frontière*, voilà pour intriguer. Bien mieux, des Eaux-Chaudes, faites la course (facile, très belle, trop peu vantée), non pas du Col de Pourtalet — la montagne espagnole s'y présente maladroitement — mais du port de Peyrelue, qui n'est pas une brèche mais un défilé — la vue n'est pas subite, elle se révèle graduellement. Voyez (avec nos yeux d'aujourd'hui) apparaître un immense mur de forteresse : c'est le front du massif de la Collarada, il se développe à droite et à gauche. A droite surgit une formidable « poivrière », qui est l'Anayet. A gauche, au loin, masqués à leur base par les premiers plans de murailles révélant une épaisseur considérable, des profils étranges de pics en forme de tours (cimes de la Partagua) : une vraie Cité de Carcassonne pour Titans. Avancez, toujours à gauche paraît la vallée de la Thena où coule le Gallego, puis un amas en apparence inextricable de cimes (massif du Tendénère) ; enfin à la gauche extrême, l'éperon derrière lequel sont les bains de Panticosa (Algas, Arualas, et le pic d'Enfer montrant toute sa crête)... Voilà le domaine de Wallon, voilà l'énorme houle de cimes à débrouiller. Tout cela est savoureux, excitant... le massif de la Collarada surtout.

Ce massif, à travers le siècle, a une histoire typique. Il est à éclipses. Sans paradoxe, il y a des époques où on le voit, d'autres où on ne le voit pas !

Les officiers de 1787, Junker, Heredia, très experts en pyrénéisme espagnol, pointent dans leur triangulation non seulement la *Collarada*, mais d'autres sommets du massif : *Campanal d'Izas*, *Condiana*, *Serro d'Izas*, *Coulebrilla*, *Solano d'Izas*, *Balzaruela*, *las Arroyetas*, *Tour de Canaou-Roya* ou *Punta de Arrayet alta* (l'Anayet).

Les travaux de la commission se perdent, la Collarada aussi. Quand il la vise, Peytier n'en sait plus le nom : *pic entre Salient et Canfranc* ; mais il la marque de sa signature : la cote de hauteur, 2883.

Voici Chausenque, en 1837, montant au port de Peyrelue. Que voit-il ? rien ! des pâturages, le « vallon de Roumiga » (Hourmigal) qui descend à Salient : *tout est déjà bien loin ici de l'âpreté centrale, on se croirait déjà au milieu des bas chatnons* (les Pyrénées espagnoles, alors, ne sont pas inventées, les grandes et neigeuses sommités pyrénéennes, Néthouen tête, sont encore à prendre et accaparent l'attention : et d'arides murs primés comme altitude par cent pics de la chaîne sont pour paraître médiocres et laids) ; *à peine le rein opposé montre-t-il quelque fierté dans ses crêtes ravinées.*

Mais le lendemain, du haut du pic d'Ossau, après un regard sur « le beau chaînon surgi de Piédrahit vers Panticouse » (pic d'Enfer — Algas), il remarque *un long rempart nu et escarpé en hautes murailles, calcaire, à couches horizontales, cachant l'horizon au Sud, courir parallèlement à la frontière jusqu'aux montagnes d'Aspe et de Bernère après avoir traversé du rio Gallego au rio Aragon. Même il ajoute : on regrette de le voir percé par les vals de Thène et de Canfranc qu'ont ouvert ces torrents, et l'on se hâte de rétablir en idée ce qu'il fut une fois, un ride droit et continu sous la chaîne centrale.* Hommage à la Collarada sans la connaître. Pour Chausenque, c'est *le chaînon de Sainte-Hélène* (c'est-à-dire : qui part de Santa-Elena, dans la vallée de Thena).

En 1858 le premier *Guide Joanne* nomme, d'après Willkomm, la *Peña Colorada* (Pierre Rouge) qui se dressé à la hauteur de 2800 mètres au-dessus du village de Villanueva sous Canfranc, mais le dessinateur Victor Petit, qui en relève exactement le profil sur son panorama du pic de

Ger, en ignore le nom et se tire d'affaire en écrivant dubitativement au-dessus : *San Juan de la Peña à 54 kil. ?* (Plus tard il rectifie, pour mettre... *Peña de Oroël.*)

Au même moment les idées changent : les très grands sommets sont conquis. *Faute de grives...* on en regarde de moindres, et d'un autre œil : l'esthétique se modifie, le laid devient le beau, et l'on prend un goût violent aux formes calcaires, étranges, brûlées, colorées, aux coupes nettes et crénelées, à la montagne en fortification. Dès 1865, Russell commence à guetter « une formidable chaîne peu connue, où se trouve l'échancrure de *Bouquesa* (Bucuesa) qui mène à Canfranc ». Il lui fait un œil de côté pendant dix ans. Après quoi, en 1874, il se décide à prendre le monstre par la corne, monte l'Anayet, et voit devant lui *le long massif de Bouquesa, rideau de précipices calcaires auquel son aridité même donne beaucoup de grandeur...*

Mais depuis longtemps le nom du sommet est éclipsé : les Français l'appellent *le Castello*.

La Collarada est mûre : qui va la cueillir ?

Wallon arrive en 1875, enfiévré du Castello. Il en veut faire la carte (*tirer le plan*, disent les guides).

Curieuse figure, Wallon, que Schrader appelle son « vénérable » ami : à la fois le doyen des pyrénéistes en activité, et de caractère le plus jeune. C'est le d'Artagnan de la bande : brave, gascon, affairé, sérieux, et vibrant. Cet homme qui s'est mis aux mathématiques sur le tard, dans les cahiers de Saint-Cyr de son fils, se rattrape ; il a la frénésie géodésique, une trigonométrie aiguë ; dans le *Bulletin Ramond* (article *la Crête de las Aleras*), il se laissera peut-être aller à quelque rapidité, mais hors de là il ne plaisante pas avec les triangles, ni avec la hauteur barométrique, double, holostérique et anéroïde, il ne passe pas un ruisseau sans lui prendre sa température, et pour

l'Annuaire (article *les Montagnes espagnoles de Panticosa, de Salient et de Canfranc*) il ne voit rien de mieux que « de suivre *heure par heure* son carnet et ses feuilles de croquis, de levés et d'observations barométriques et thermométriques ». Ce zèle ferait sourire, si l'on ne savait que les résultats seront parfaitement remarquables.

En somme ces minitieuses relations orographo-thermo-barométriques se ramènent à un canevas simple.

Parti le 23 août de Cauterets avec des amis et Clément Latour, et commençant à barométrer dès la Raillère (978 mètres; holostérique 686, anéroïde 681, thermomètre à l'ombre 24°, vent S.-O.), Wallon, après avoir couché sous le Marcadau, monte le lendemain à la Grande Fache. « Pendant que mes compagnons jouissent du magnifique spectacle, je dresse immédiatement mon instrument de triangulation ». Ses compagnons redescendent sur Cauterets; lui reste et travaille jusqu'à trois heures, puis toujours thermométrant et barométrant descend coucher aux bains de Panticosa, encombrés d'une belle société fuyant la guerre carliste.

Le lendemain, descendant la gorge d'El Escalar, s'arrêtant pour se rafraîchir au village de Panticosa chez « el sñor medico », il vient prendre dans la vallée du Gallego la route carrossable du col de Pourtalet, et traversant Escarilla, Lanuza, regardant devant lui la Peña Foratata, remonte à Salient s'installer à la *Casa de huespedes de Henrique Bergua-Benito* (en français : *Au Repos des Voyageurs*), fait appeler Santiago, le guide de Russell à l'Anayet, qui ne sait rien sur rien, et le remplace par un épicier, José Hazin, chasseur à ses moments perdus, qui n'a jamais entendu parler du pic Castello, mais d'une conversation avec lequel Wallon identifie enfin que l'introuvable Castello, c'est la Peña Collarada.

Le 26, départ avec Hazin et un *macho* (mulet). Montée droite à l'Ouest, dans une vallée du massif de la Collarada

« qui ressemble à la vallée du Bastan », mais avec la saveur d'un nom espagnol, la combe de *Bajaruela*. Et voici que commencent à sortir ces noms hidalgos, enthousiasmant le méridional Wallon qui les prononce avec feu. En haut, on arrive au col de *Hitas*, entre les sommets de *las Tres Bornas* au Sud, et au Nord, de *la Passousse* (l'Apasuzo). De l'autre côté est le vallon de *Solano*, descendant au val de Canfranc. (L'Anayet est sur la droite, au Nord.) A gauche, une magnifique crête calcaire en fortifications, la *crête de las Aleras* ou de *Cantaleras*, courant vers l'Ouest du magnifique *Pic d'Esquerra* ou *Campanal d'Izas*, et avant de s'abaisser formant la *Pala de Yp*.

Ici l'épicier Hazin se transforme en démon tentateur et promet à Wallon que s'il peut grimper à cette crête, il sera maître de tout le massif, et de la Collarada qui est derrière. Wallon se laisse tenter.

L'ascension est décidée : elle est très dure. Trois heures « d'efforts inouïs » dans des cheminées, avec le risque, par moments, de jouer soi-même le rôle d'éboulis, et de filer en bas. *Jamais je n'ai rien vu de pareil, même au Balaitous*, dit Latour. Enfin une dernière *canale* les met sur la crête, lame de couteau ébréchée, abîmes des deux côtés. « Malheur à qui aurait le vertige ».

Belle primeur ? Wallon est « enchanté ». Tout le système du massif est expliqué ; mais ce qui frappe le plus, c'est la majestueuse Collarada, s'élevant au Sud, de l'autre côté du vallon d'Yp. Wallon pousse au pic d'Esquerra (2703 m.) : ici quatre heures de travail acharné. Coup d'œil sur l'itinéraire qu'on pourrait prendre pour monter à la Collarada par Escarilla. Puis descente avec beaucoup de précaution, et coucher aux cabanes de Solano.

Le lendemain, tentation d'essayer la Peña Collarada par Escarilla ; Hazin l'en dissuade : la vue, soi-disant, serait plus étendue sur la plaine mais moins intéressante sur les

montagnes. Après une journée passée à travailler sur les Tres Bornas, il reprend le chemin de Cauterets, enthousiasmé de son voyage révélateur.

Il ajournait la Collarada. Quelle faute !

Il en commit une autre. Tandis que Schrader, dépourvu d'orographe et apprenant que Wallon en avait un, écrivait : *je pus me consoler, en sachant l'orographe bien employé, de n'avoir pas pu l'employer moi-même* (ceci est du dernier galant), Wallon, trouvant quelques erreurs dans ses relevés, les mettait, l'imprudent ! sur le compte de l'orographe. Il eut sur les doigts : une note de l'*Annuaire*, qui refusait de prendre la responsabilité de son dire..

Ce fut là le maximum des nuages entre amis et copartageants. Moins que rien. Des nubécules.

VIII.

LEQUEUTRE ET SCHRADER : LA VALLÉE DE NISCLE. LA BRÈCHE PASSET-PUJO.

Steeple-chase. Course à la découverte.

Wallon descend, Lequeutre et Schrader montent.

Le 26, à Héas, à l'« hôtel de la Munia » chez le fils de Chapelle, avec Russell venu pour voir Lequeutre ils ont passé une « incomparable » soirée de causerie pyrénéiste. Le lendemain quittant Russell, ils partent avec Henri Passet et son beau-frère Pujo. Et ici deux récits : celui de Lequeutre (*Bulletin Ramond*) contenu et bref, d'un homme qui pilote un ami sur un terrain bien connu. Celui de Schrader (*Nouvelles explorations dans le massif calcaire des Pyrénées, pour l'Annuaire*), développé, complexe, remué, passionné.

Le viseur à l'œil, la plume, le crayon et le pinceau à la

main, Schrader va être un écrivain de montagne complet. Il est mathématicien, il est géodésien, il est géologue, il est géographe, il est topographe, il est cartographe, il est orographe, il aurait dix raisons pour n'être point divertissant. Mais il est lettré, mais il est artiste, mais il est peintre, mais il a la démonstration élégante, mais il sent, et voici sa marque : chez ce positif très « dix-neuvième », un fond d'émotion et de « sensible » dix-huitième, remontant à la surface dans les grandes occasions : émotion mâle de l'homme comme débordé malgré lui, et de grand effet parce qu'il n'en abuse pas. Très montagnard, pas alpiniste ; comme Ramond aucun souci, et même le dédain du pic pour le pic, mais jaloux de la priorité des paysages rares — avec ce correctif sceptique : *en réalité on n'est jamais le premier.*

De ce Héas où jadis Ramond a dit : *on se fraiera de nouvelles routes, on nous laissera bien en arrière*, Lequeutre et Schrader partent vers la ci-devant « montagne de Troumouze » qui a changé de nom : aujourd'hui, devant eux brille la Munia.

Traversant le cirque — Schrader enivré d'aller voir le Sud du Mont-Perdu et les « formes inconnues », ravi, jouissant de tout, du matin, du soleil, de l'ombre, des cascades, des blocs écroulés, des papillons, des chardons roses ou bleus, des aconits (on se croirait en 1797 : Saint-Amans !) — ils prennent l'ascension à droite, par le difficile col de la Munia, et de là le « chemin redoutable » de la crête entre deux abîmes, ruinée, le schiste restant aux doigts — ce n'est pas une *roche honnête*. Au tour de Schrader de dire : *pendant une heure le moindre faux pas serait mortel*. Mais Lequeutre le rassure : *il n'y a jamais rien à craindre dans les endroits franchement dangereux, parce que l'on fait attention*. D'ailleurs les guides vous surveillent !

Schrader est empoigné net par la Munia, pour toujours. Et ce qui lui paraît d'une « sublimité vraiment incomparable » c'est le Cotieilla, se gonflant lentement sur trente lieues carrées, ondulant d'abord, entassant de larges bases noires de forêts, puis montant démesuré et s'étalant nu sur l'espace de vingt montagnes avec des formes d'une majesté surprenante...

Après trois heures de station, descente en Espagne (voici du neuf) à droite de l'éperon que la Munia projette au Sud et qui, formant *Las Louseras*, pic de trois mille (comte Russell, attention !), descendant ensuite au pic *de Lary* (ou de *Barranco-Pregoun*, du Gouffre-Profond), puis au mont de l'*Estibette* (ne pas confondre avec la station géodésique française : estibette, nom commun, petit pâturage), vient tomber à la vallée de Bielsa. Longeant les lacs de la Munia et venant au « plan de Lary » ils passent à la cabane « de Troumacal » une nuit d'orage : Lequeutre, qui ne dort pas, admirant Schrader qui peut dormir consciencieusement sous l'eau des rigoles.

Le lendemain, 28 août, une heure d'admiration devant le cirque et la cascade de Bielsa (*mur immense d'une hauteur écrasante... etc.*). Schrader criant d'enthousiasme : *modérez les épithètes*, dit Lequeutre, *gardez-en pour la vallée d'Arras !* Schrader sceptique : est-il possible de voir plus beau ? Et ils montent au col de Niscle.

Ils ne sont pas les premiers, au col (suivant l'axiome de Schrader), ni les premiers à *regarder* de l'autre côté. Mais ils sont les premiers à *voir*, à se rendre compte, à sentir, et tout est là.

Et alors, à travers leurs textes, on voit qu'ils ont dû se regarder ébahis en se demandant : *Qu'est-ce que c'est que ça ?*

Les quatre pics de Niscle à leur gauche, à droite le mur du Mont-Perdu que suivit Ramond. Au Sud, sous les pieds, un cirque en étages calcaires ; au loin un immense plateau,

mais coupé par une fente profonde à donner le vertige, qui s'éloigne en se courbant vers le second plan où l'on ne peut plus la suivre : « les parois de cette étonnante crevasse descendent à pic sur une base de forêts noires, serrées, d'un aspect infernal », et deux barrancos transversaux les coupent sur la droite. (Le plus proche : barranco de *Fon-Blanca* ; le plus éloigné : de *Pardina*.)

Emerveillement. Rien, dit Lequeutre, ne peut rendre l'impression d'harmonie et de grandeur causée par la vue de ces montagnes et de ces vallées aux lignes simples et puissantes, à la couleur chaude et sobre, sous la splendide lumière.

Henri Passet a l'idée qu'on est en présence de la vallée de Niscle. Il la connaît par l'autre extrémité ; mais il estime que pour l'explorer il faudrait couper le premier barranco, de l'autre côté duquel est un chemin : donc descendre de mille mètres, et remonter d'autant.

Comment s'évader du cirque par leur droite ? Personne pour donner un renseignement. Peut-on franchir la muraille de l'Ouest ? Il doit y avoir un chemin, puisqu'Henri a entendu dire par les Espagnols qu'on peut passer de Torla à Bielsa en un jour. (Arbanère paraît bien être revenu du Mont-Perdu par Gaulis et la partie supérieure du val de Niscle : mais est-on jamais complètement sûr d'Arbanère ?)

Pujo part en reconnaissance, grimpe, disparaît, au bout d'une demi-heure reparaît, fait signe. Les trois autres suivent, croyant arriver à un bon plateau bien commode, et derrière la « brèche Passet-Pujo » (qui va être maintenant célèbre) trouvent 45 à 60 degrés de pente et le vide. Descente prudente, route Ouest, passage sur la rive gauche du barranco (de Fon-Blanca) à la base du Soum de Ramond, puis corniche facile, fond, petit cirque, cascade, repas, appétit féroce, Espagnol à grand fusil incapable de dire le nom du barranco mais indiquant que les pâturages sont là-haut, pas

loin, avec la muraille facile et Gaulis à une heure. Plateau et cabane inférieure de Gaulis. Repos. Campement. Majesté profonde du crépuscule devant le Mont-Perdu s'éteignant peu à peu.

Le lendemain, les deux amis descendirent Arrasas, joyeux, riant, cueillant et dévorant des bouquets de fraises. Schrader hors de lui devant cette merveille et avouant que Lequeutre ne l'avait pas trompé, « ne sachant plus quels termes employer », et à travers sa griserie n'oubliant pas le positif de la géologie.

Ils couchèrent à Boucharo et le 30 rentrèrent à Gavarnie. Schrader incontinent repartit pour Bordeaux.

Singulière façon, chez Lequeutre, de prendre le départ de son ami ! *J'ai soif de solitude : c'est un vrai plaisir, lorsqu'on a excursionné à deux, de se retrouver dans la montagne seul avec son guide : on se sent plus libre, plus fort, on jouit plus de ses sensations, on s'appartient, et la montagne est plus vôtre.* Mais ne cherchez rien entre les lignes : il n'y a ici, chez ce mélancolique, qu'un sincère besoin de recueillement et de retraite.

Il va donc exécuter une « variation brillante », de la composition d'Henri Passet : en un seul jour le Cylindre et le pic du Marboré, et retour par le col de l'Astazou. Sur l'arête qui plonge du Marboré dans le cirque, un mauvais passage (trouvé en juin par Henri avec un touriste très allant, Lacotte-Minard, qui fit entre autres ascensions la seconde de la Fourcanade : il mourut prématurément), « une banquette de rocher à descendre sur le vide : le rocher surplombe un peu, il faut descendre en lui faisant face et en se cramponnant le mieux possible à de petites saillies, sans savoir où mettre le pied. Henri s'asseyait sur le bord de la banquette, n'ayant pour point d'appui qu'un rebord de quatre ou cinq centimètres de saillie ; le sac le tire en arrière et le gêne : il

ne peut trouver où poser le second pied et il reste suspendu le long de la roche. Il est embarrassé pendant quelques secondes qui semblent longues... Enfin en tâtant le rocher avec le bout du pied il trouve une petite anfractuosité, puis une autre et il est en bas de l'escarpement. En un instant je suis à côté de lui à. Et nous voilà dans le style alpiniste pur : la notation des gestes dans les endroits scabreux, comme en musique on marque le doigt  des passages difficiles.

Henri recommande de ne pas recommander cette excursion. Tout compte fait, sauf avec des personnes connues, il préfère ne pas l'entreprendre... (Deux ans plus tard, bon récit de cette descente du Marboré avec Célestin Passet, par L. Olivier, section lyonnaise du C. A. F.)

Il faut admettre que cette littérature montagnarde acrobatique, si vigoureuse et vraie, nouvelle et caractéristique, ne peut convenir qu'aux initiés et doit paraître sévère et rébarbative au grand public, qui aime que la montagne lui soit présentée par e, arrangée, attrayante, anecdot e ou *stylisée*, sur le ton piquant ou sur le ton sublime. Voilà pourquoi, en dehors des guides-cic rone, les gros succès de tirage ont été pour Dusaulx, Thi rs (qu'on va réimprimer encore en 1877), Taine, Jubinal... Ah ! ce Jubinal, combien il a pris de gens ! Mais il est si divertissant à se d mener prestement dans les impossibilités de ses montagnes imaginaires ! Qu'il a eu raison, lorsque plus tard il a fait connaissance avec les Pyrénées (il eut les honneurs d'une plaque, à Gèdre : *le 19 octobre 1852 est arrivée ici pour la première fois une calèche à quatre roues portant M. Achille Jubinal, député du département...*, etc. ; le temps a cassé la plaque et effacé l'inscription), qu'il a eu raison de ne rien modifier à ses contes !

A fortiori, le rude récit alpiniste est-il arme trop lourde

pour être mise dans les mains des enfants. Voilà pourquoi, à l'usage de la jeunesse, paraît ce livre : *Promenades et Escalades dans les Pyrénées*, par Jules Leclerq. Tours, Mame, in-8, illustré. (Courses en 1868-72 : Barèges, Gavarnie, Cauterets, Canigou.) Peu spontané, très arrangé, mosaïqué, mais curieux, parce que l'auteur connaît à la fois ses anciens textes et les plus récents. La *Brèche de Roland* de Mirbel (qui y monta avant d'accompagner Ramond à Tuquerouye), Ramond (le vainqueur du Mont-Perdu) et en même temps Jubinal (qui écrit : « *j'aurais voulu faire la première ascension du Mont-Perdu, le mauvais temps régna, c'est peut être à cela que le Mont-Perdu doit d'être encore aujourd'hui* (en 1832) *aussi vierge des pas de l'homme que lorsqu'il sortit des mains de Dieu* »), Taine, Soutras. Il en est encore à appeler le Marboré « la Frazona », à admirer la vaillance de trois Anglaises qui montent à pied du pont d'Espagne au lac de Gaube, et à croire que Jubinal a vu se noyer les époux Patisson. (Que ne connaît-il un petit roman sur le même sujet : *le Lac de Gaube*, par Mignerou, 1833 !) Il prend à son compte des phrases de Ramond : le « aujourd'hui rien de voilé » ou « les teintes éthérées » ; il s'écrie en entrant dans le cirque de Gavarnie : *en vain j'essaierai de décrire ce que cette apparition a d'inopiné, d'étonnant, de magique....* (Ramond à Tuquerouye), ou en apercevant le Vignemale : *j'aurais été tenté d'humilier, à mon tour, sous l'arrogance de mes souliers, ce front sublime* (*Magasin pittoresque*, de 1851 : la Maladetta) ; etc. A côté de ces réminiscences, la note ultra-moderne : les Aragonais lui rappellent *les Brigands* d'Offenbach. Il connaît l'*Annuaire du Club Alpin* de 1874, Schrader et Lequeutre, et Russell, et Henri Passet.

Son grand morceau est l'ascension du Mont-Perdu « en un jour » : cinq chapitres. Récit amusant, soutenu, toujours un peu *flou* de description et comme évitant de préciser (on dirait de l'Arbanère), composé en paysage historique,

où les accessoires sont toujours placés à propos : l'isard, le papillon nacré, même le bouquetin. En somme, habilement présenté. Mais quelques assertions inquiétantes : Henri Passet qui porte encore les traces des coups de couteau reçus dans sa course à Cotiella (*sic*) avec le comte Russell ; le cirque de Gavarnie qui est une épopée « de granit » ; les « arabesques » dudit cirque ; la Cinca que de la brèche de Roland on voit couler dans la vallée d'Arrasses ; le sommet du Mont-Perdu d'où l'on voit les vallées de la Cinca, de Nérin, de Pinède, d'Arrasses et de Bielsa (*elles sont trop !*), Henri qui propose de Gaulis la descente par l'Astazou, « où un faux pas est toujours fatal » (le faux pas, heureusement, aux Pyrénées n'est jamais fait), et au dernier moment du retour, une descente à fond de train de mille mètres dans la vallée d'Arrasses pour remonter de cinq cents mètres à la Brèche de Roland.....

Peu importe : ici l'essentiel est que le livre soit, pour les débutants, « appétissant ». Il l'est. Donné en prix, combien il a dû ravir d'enfants ! Donc éditions sur éditions, le mot *Escalades* enlevé. Les *Promenades dans les Pyrénées* encore réimprimées en 1892.

Lequeutre, qui a publié cette année même son *Guide de Cauterets*, a maintenant tous les éléments de son *Guide de Barèges, Saint-Sauveur et Gavarnie* qui va paraître. Ces deux petits *Guides* à la couverture rouge (librairie Cazaux à Pau, in-18 de 126 et 288 pages) doivent compter dans les grands jalons du pyrénéisme. Leur succès inépuisable dure encore : au grand bien de l'éditeur. (Curiosité de comparaison, les rapprocher du *Guide du voyageur aux bains de Bagnères, Barèges, Saint-Sauveur et Cauterets*, par J. B. J. (Joudou), Paris, Corbet, vers 1819, in-12 de 324 pages. L'excursion de Gavarnie est faite par Joudou avec Jubinal père.)

Le 1^{er} septembre et jours suivants nous ramènent dans la région de Luchon, avec un joli récit de Trutat (*les Glaciers de la Maladetta*, dans l'*Annuaire*). Voyage fait avec Maurice Gourdon et deux jeunes toulousains, Félix Regnault et Charles Fabre, celui-ci très amateur de photographie ; guides, Barrau, Redonnet dit *Coco*, et Barthélemy Courrège (le vieux Mitchot, fatigué, n'a pu venir ; il fera son dernier Néthou en 1876). Coucher à la Rencluse. Examen des piquets plantés dans le glacier à la *Dent de la Maladetta*. Puis grave nouvelle : la Rencluse est un coupe-gorge, on y a rançonné des touristes le revolver au poing. (Luchon adore ces histoires d'Espagnols : le moins dont on y accuse les tenanciers de gîtes aragonais est d'avoir tué leur frère ou leur père. Oh ! pas méchamment : dans une discussion, d'un coup de fusil...) Alors on renonce au Néthou et l'on va coucher à l'hospice de Vénasque, puis à la cabane d'Astos, monter le Posets où Trutat se fait montrer par Barrau la récente route de Russell dans son ascension par l'Ouest. (Relation de vulgarisation importante dans l'histoire du Posets.)

Autres relations : *Sac au dos, excursions dans les Pyrénées, le pic de Néthou et Les Glaciers des Pyrénées : la Maladetta, le Posets*, par Félix Regnault. Toulouse, Adolphe Regnault, 2 vol. in-12, 1876. Et plus tard : *Cinq jours à pied en Espagne*, de Gourdon. (*Bulletin Ramond*.)

Cette grande année 1875 finit noblement. Le soir du 31 décembre, plusieurs caravanes se trouvent réunies à Gripp : Gourdon d'un côté avec son guide Courrège ; Vaussenat, Pambrun, etc. de l'autre ; enfin un pyrénéiste qui va prendre goût aux ascensions d'hiver : le comte de Monts...

LA PLÉIADE

(SUITE).

IX.

1876. — RUSSELL : L'ARUALAS.
LE NÉTHOU PAR L'ÉPAULE.

... et l'année 1876 s'ouvre fêtée, le champagne en main, dans un déjeuner de dix-neuf personnes offert par le général de Nansouty en son observatoire de Sencours. Le lendemain ascension générale du Pic du Midi. (Curieux récit de Maurice Gourdon : *Annuaire*.)

Passons en juin et transportons-nous sur le « chaînon de Panticouse » (comme disait Chausenque), lequel nous présente à la suite du pic d'Enfer ceux de *Bondeillos*, d'*Arualas* (un dôme, 3061), d'*Algas* (pointu : 3040), de *Cochetaldà*, de *Pouy-Blanca*, de la *Costurna*, et tombe à la vallée de la Thena.

Le 23, Russell, avec Sarrettes et Pablo Belio, chasseur d'isards de Panticosa, prend l'Arualas. Une vraie navigation sur un océan de neige. Les lacs de Bondeillos, pétrifiés. Impossible par le Nord-Ouest et l'Ouest. Très facile en passant par le col d'Arualas (entre le pic et l'Algas) et en prenant Sud-Ouest. A cette date, sur la cime, arête de neige

surplombant sur un abîme, une lame de couteau : « nous n'osâmes pas y rester longtemps, elle aurait pu nous jeter dans l'autre monde ». Sur les grandes neiges, descente dont la rapidité étonne « les Espagnols d'allure digne et fière qui à Panticosa passent la journée à faire cinquante fois, lentement, la même moitié de kilomètre... » Chacun s'étonne de ce qu'il peut ; ce qui étonne Russell — ce bien portant — ce sont les inscriptions : *Inhalacion*, *Pulverisacion*, et aussi la diligence attelée de dix mulets montant aux bains (1600 mètres).

Puis le 7 juillet, avec Firmin Barrau et Cier, après s'être reposé deux nuits chez Cabellud — « n'ayant pas le don de marcher sans dormir » — une superbe variation sur le Néthou. Au lieu de le prendre par la droite, la Rencluse et le *Dôme*, l'essayer par la gauche, les Barrancs et l'*Epaule*. C'est la velléité d'ascension de Dufour, reprise et cette fois poussée à fond. La neige est à perte de vue, le vent douteux, le ciel inquiétant : à 2400 mètres longue hésitation. Puis, sachant la retraite assurée, ayant de la corde et des provisions, à trois heures, en avant ! Le glacier couvert de neige épaisse, peu de canonnades de pierres, il est trop tard ; mais, par contre, danger de se faire emporter par une avalanche. Après deux heures de montée, l'Epaule « un peu difficile », neige à 55 degrés, filant en avalanches sous les pieds : « c'était un grand spectacle ». La grande crevasse commençait à s'ouvrir. Au pont de Mahomet, le vent soufflant furieux, « il fallut se coller aux rochers pour ne pas être enlevés comme de la paille ». (Et Russell naïvement étonné en s'apercevant pour la première fois que sur les montagnes le vent ne souffle pas horizontalement mais court en remontant le long des pentes, qu'il balaie ; à quelques centimètres en retrait de la pente, par le vent le plus violent on ne sent rien.)

Ils gelèrent sur la cime, immobiles dans la neige jusqu'aux

hanches. Il était six heures, il fallait partir. Russell eut le pressentiment de faire ce jour-là son dernier Néthou! *Qui sait si nous nous reverrons jamais?* Saluant avec amour les Pyrénées qui rougissaient d'une mer à l'autre, il s'en alla mélancolique. *On s'attache aux montagnes qu'on a connues dans son enfance, et on les pleure comme des amies, surtout lorsqu'on leur dit adieu le soir, à l'heure mystique où l'âme, à tous les âges, s'épure et s'attendrit, et regrette ou retrouve ses couleurs et ses ailes d'autrefois...*

« Dégringolant » de mille mètres en vingt-cinq minutes, Russell, après cette course qu'il est encore seul aujourd'hui à avoir faite, passa au plan des Aygoualuts une nuit enchantée, regrettant Lequeutre si amoureux de ces scènes nocturnes dans la montagne... L'air était saturé de l'odeur des sapins. « Heureux, charmant pays où l'on peut s'endormir en plein air à plus de deux mille mètres d'élévation ! Le calme de la nature donnait l'idée du Paradis ».

Il alla fumer près de la Garonne, innocent petit ruisseau à franchir d'un bond. « Etait-ce donc lui qui, l'an dernier, à quarante lieues d'ici, dévastait les provinces, arrachait les ponts, noyait les villes, et tuait mille hommes ? *Mais c'est ainsi qu'en grandissant on devient méchant* ».

X.

LA PEÑA COLLARADA. — LE CIRQUE D'YP.

Suite du steeple.

Wallon avait eu tort de lâcher la Collarada. Excité par les dires de Lequeutre qui l'a vue superbe du côté Sud (au Nord la base est cachée à la France par la crête de las Aleras) et par la dernière campagne même de Wallon, Russell l'enlève d'un coup droit.

Journée capitale... et calcinante. Récit unique, d'ascension-torréfaction.

Partant le 13 juillet de Pau à *pied*, par une chaleur torride, couchant aux Eaux-Bonnes, puis à Gabas où il prend un porteur, passant le col des Moines et le Somport, descendant la triste gorge espagnole — « les rochers ont l'air brûlé tant ils sont secs et blancs » — il trouve bon gîte à Canfranc chez Izuel. Sa manière n'est pas de partir à trois heures du matin pour éviter la chaleur. C'est à sept heures seulement que, le lendemain 16, avec un chasseur français, Jean Labarthe, il monte à l'assaut... Mais voici que par l'Ouest, la Collarada ne sera nullement difficile : « *de Villanua on peut monter à cheval jusqu'à une demi-heure du sommet !* »

Russell, lui, attaque directement au-dessus de Canfranc, montant raide, mais à l'ombre, ce qui est précieux car dès sept heures la chaleur est effroyable. A neuf heures les trois hommes sont « face à face avec le soleil ». Une heure et quart d'escalade. Pas une goutte d'eau : la soif les prend. Brèche, passage au Sud-Ouest. Les sapins clairsemés disparaissent, le pays se dénude, l'horizon s'agrandit, et les voilà dans un désert incandescent et silencieux qui monte en une seule pente immense jusqu'à la cime de la Collarada dominant de mille mètres. « Comment décrire une telle stérilité ? la nudité du Cotieilla est nubienne..., la Collarada est pire ».

Pourtant, cinq mille moutons, une cabane, huit chiens, huit bergers, beaux hommes, bronzés comme des Touaregs, vrais stentors, hurlant quand ils répondent, « comme des hommes habitués à la tempête et à l'espace », causeurs, honnêtes et obligeants : ils donnent du lait de chèvre à la glace. Mais eux, que boivent-ils ? « Ils m'expliquent comment ils se procurent de l'eau. Il y a tout près de leur cabane un gouffre où le soleil pénètre à peine et où la neige ne fond

jamais. Ils y découpent des blocs de neige, et les embrochent sur des bâtons qu'ils suspendent entre deux rocs au soleil. La fusion est rapide et chaque goutte d'eau qui tombe est recueillie comme si c'était de l'or, dans un chaudron. Quant aux troupeaux, ils ont à faire deux kilomètres pour aller boire... »

(Scène de l'homme préhistorique : un tableau de Cormon au Muséum !)

Le temps presse, le pic est loin, la brûlante ascension recommence, sur la montagne la plus torride des Pyrénées : la vue s'étend, voici la route d'Huesca, plusieurs rivières qui meurent à l'horizon, à quarante lieues, où la lumière confond la terre avec le ciel. Voici Jaca et Oroël... « Nous dominons d'une manière étonnante. La cime a l'air de fuir : le soleil nous dévore... La terre est endormie dans une vapeur de feu, les rochers brûlent et le ciel fume..., et toujours nous montons... »

Miracle ! une source. Puis de la neige. Une cheminée à monter avec les mains. La cime. Midi !

« C'était *peut-être* la première ascension » (de touriste). Russell fait élever une pyramide de deux mètres. Il s'extasie devant l'immensité : « l'infini est devant nous ». On voit de la Catalogne à l'Atlantique. « Entre nous et Saragosse il n'y a que de l'espace, de la lumière, des plaines brûlées et prodigieuses, ou étincellent de rares rivières, et au loin, à deux cents kilomètres, des collines vaporeuses qui s'effacent dans le vague horizon du Midi. Si nous étions à dix mille mètres, nous ne pourrions rien voir de plus... »

Admirable ! Et ce n'est pas fini.

Russell aurait voulu coucher au sommet pour y voir l'Atlantique, mais il n'a pas son sac. Alors une descente au Nord, dans un ravin neigeux, le met dans le plus mystérieux fond des Pyrénées, le CIRQUE D'YP, où méprisant des

menaces d'orage il passe une heure au bord du lac d'Yp étroit et long, à contempler les fantastiques murailles calcaires de l'Est (*las Aleras*, etc.) et une nouvelle curiosité pyrénéenne, cet étrange cirque fermé en cercle complet, s'ouvrant à peine à l'Ouest par où l'eau du lac s'échappe en bondissant jusqu'à Canfranc... Murailles formidables, de toutes formes, depuis l'aiguille jusqu'au cylindre ; par le plus beau soleil ce cirque inspire de l'épouvante. Dans ces murailles fragiles, d'un noir formidable, quelques cols, et une échancrure par où l'on peut passer « dans la région mal définie de Bouquesa et finalement descendre à Comoer » (Acumuer). Et ce qui est pour « ébahir » : au Sud du lac d'Yp, la montagne est percée à jour d'un tunnel de vingt-cinq mètres de diamètre, derrière lequel on voit filer les nuages... !

« Il me tardait de fuir ces lieux horribles où tout semblait maudit, malgré les feux si doux dont le soleil couchant les veloutait... ; il nous brûlait encore quand longeant la rive Nord du lac d'Yp, nous descendîmes à l'Ouest pour rentrer au plus vite à Canfranc... Ce fut avec délices que je revis les prés, la lumière et les bois, en émergeant par une ardente soirée d'été de ces régions funèbres et foudroyées. A gauche, en haut des précipices bronzés de la Collarada et sur de lisses parois neigeuses, dévorées par les siècles et le vent, erraient encore des nuages fauves et sanglants, reste de l'orage qui avait fui. La brise du soir promenait doucement à l'horizon magique et rouge de la Navarre des nuées mélancoliques qui allaient fondre avec la nuit... J'étais calme et content ».

Content, il y avait lieu ! Le plus mystérieux des cirques ! Russell n'avait pas épuisé le massif de la Collarada, mais il l'avait défloré, suivant sa manière grandiose et rapide, cueillant le sommet, la dernière des clefs orographiques de l'Aragon.

Il se clarifie, le chaos aragonais : par les pointes un « fouillis », comme disait Chausenque, mais par les bases se ramenant à un petit nombre de massifs.

On peut maintenant se former de l'Aragon un *schéma*.

Tracez une longue ligne : la chaîne frontière.

Détachez-en huit perpendiculaires : les rivières de l'Aragon. Déterminez ainsi sept cases. Dans ces cases placez de l'Est à l'Ouest :

Entre Ribagorzana et Essera, *Monts Maudits* ;

Essera et Cinquetta, *Posets* ;

Cinquetta et Cinca, *Suelsa* (sur le même méridien, derrière la Cinca : *Cotieilla*) ;

Cinca et Ara : *Mont-Perdu* ;

Ara et Gallego : *Tendénère, Pic d'Enfer* ;

Gallego et Aragon : *Peña Collarada* ;

Aragon et Veral : *Bisouri*.

Voilà les clefs. Reste à fouiller le détail.

XI

SCHRADER ET LOURDE : LA CRÊTE DE DIAZÈS. LE GRAND CAÑON PYRÉNÉEN.

Suite du steeple.

Schrader est impérieusement retenu à Bordeaux.

Mais le 15 août 1876 tombe un mardi, le 13 est un dimanche : l'occasion est indiquée, pour les hommes occupés, de « faire le pont » en s'adjuant la journée intermédiaire. Trois jours.

Et pour une découverte, il n'en faut qu'un !

Le 12 au soir Schrader est à Gavarnie avec Lourde-Rochelave. Parti pour le Mont-Perdu le 13 à trois heures du matin avec Pujo et Brioul, s'arrêtant pour travailler à la

Brèche, au col des Isards, au col de la Cascade, ils arrivent à l'étang glacé : brume, orage, tonnerre ; rien à faire, une journée perdue sur trois ! Coucher à la cabane supérieure de Gaulis.

Le 14, à trois heures du matin, après ablutions dans l'étang glacé, départ. A onze heures l'orographe, installé depuis trois heures sur le Mont-Perdu, a relevé tout l'horizon du Sud. Avec « une jouissance profonde » Schrader se jette sur la neige pour un moment de repos, se citant les mots de Ramond : *heureux qui pourra embrasser d'un regard tout le système de ces montagnes, comparer les pentes qui plongent sur les plaines espagnoles à celles qui s'appuient sur l'axe granitique, consulter cette physionomie dont le caractère ne réside que dans l'ensemble..., le champ est ouvert aux conjectures.* « Le vœu de Ramond est à peu près rempli », ajoute Schrader, « et cependant j'ai conscience que l'œuvre est à peine ébauchée : cette montagne extraordinaire ne livre pas un de ses secrets sans en faire apercevoir cent autres... »

Ici grande délibération : ira-t-on à Torla par le fond de la vallée d'Ordéça ? Banal. Si on essayait le passage par le sommet de ses murailles rive gauche ? L'inconnu complet, même pour les guides. Lourde appuie fortement pour les murailles. Et l'on part. Course désormais célèbre ; l'itinéraire s'indique en quelques mots : mais chaque mot représente des heures.

Schrader et Lourde de l'étang glacé marchent vers l'Est, pour aller contourner l'extrême fond d'Ordéça sous la crête de la Casotte, évoluer en demi-cercle et revenir sur l'Ouest. Ils montent au sommet du mur d'Ordéça (admirable vue sur le Cotieilla, la Peña Montañesa et les rochers de Niscle), le suivent, passent en corniche sous le pic del Pueyo (à droite un à-pic de sept cents mètres), contournent la brèche d'Arrasas — par où une difficile descente (faite par Henri

Passet et Packe) aboutirait à la Cueva d'Arrasas — et un kilomètre plus loin, poussant à un promontoire, demeurent médusés.

Par un spectacle prodigieux, le plus étrange qui soit en Europe!

Sous les pieds, en travers, profond de neuf cents mètres, le grand cañon pyrénéen, la vallée d'Ordéça. En face, s'y jetant perpendiculaire, tout le cirque du Cotatuero, ses bases couvertes de forêts, sa cascade, plus haut sa terrasse neigeuse, tout en haut la brèche de Roland vue par le Sud! Salarous et l'Escuzana à sa gauche, à sa droite le mont Arrouébo; pour fond le Mont-Perdu.

« La splendeur est telle que les guides s'exclament aussi fort que nous... Nous sommes envahis par le sentiment d'une sublimité qui dépasse de bien loin ce que nous avons attendu... Immense monument de douze kilomètres que nous sommes les premiers à contempler dans son ensemble. »

On sait les architectures étonnantes, simples et colossales, de ces murs en corniches et en créneaux, si intacts, si réguliers, si délicatement stratifiés et comme clivés. Mais la couleur! « C'est à la fois la chair rosée du saumon, la pulpe d'abricot, la peau d'orange, la flamme du soleil couchant ou du fer rouge, tout cela mêlé dans un éclat qui semble illuminer les forêts jusqu'au plus profond du gouffre. Une couche d'un rouge vif... une d'un gris de perle. »

Ordéça découvert d'en haut! instant admirable dans l'histoire pyrénéenne: suite directe à l'étonnement de Ramond, en bas, soixante-quatorze ans auparavant.

Ici l'esprit de Ramond, qui est en Schrader, se met à travailler. Le « champ des conjectures »! Il revoit le temps où ce grand « hors d'œuvre » d'Ordéça n'existait pas (ni celui de Niscle), où le Mont-Perdu descendait d'une seule pente douce ininterrompue à Fanlo; ses grands glaciers se révèlent aussi clairement que s'ils n'avaient pas fondu:

couvrant la Casotte, l'emplacement de la vallée de Niscle, s'amoncelant du Taillon jusque dans la vallée de Fanlo, ou du Gabiétou allant rejoindre par Diazès le grand fleuve glacé parti du Vignemale...

La journée s'avance : quatre heures ; il faut continuer. A présent Schrader est ivre. De la grande ivresse pyrénéenne : ivre d'air, de soleil et de découverte. Descente sur Diazès : une vingtaine d'Espagnols devant la maison principale dansent en chantant et s'accompagnant de coups frappés sur un mortier de bronze. La nuit : après dix-huit heures de marche, coucher dans ce si fameux petit manoir des seigneurs de Torla, devenu l'auberge de la marquise de Vio. Le lendemain, rentrée : au port de Gavarnie, orage épouvantable. Mais Schrader ne peut pas attendre, il faut être à Pierrefitte avant sept heures. Se rappelant le cri de Chapelle : *au combat !* il se lance seul à travers la trombe, descend à toute vitesse à Gavarnie, se sèche à l'hôtel Vergez-Belou, saute en voiture, prend au passage, à Luz, Russell — qui vient de monter le très facile Tendénère (par le Sud, 10 août) pour ne rien voir, que les sublinités morbides d'un orage de première classe — lui conte sa campagne topographique de soixante heures (Russell, toujours étonné par la manière extra-rapide de travailler de Schrader, n'est d'ailleurs pas l'homme des barrancos et de la vallée d'Ordéça) et se jette dans le train, la tête tournant encore de joie, supputant ce qu'on aurait fait en huit jours, et — lui si simple d'ordinaire — combinant cette phrase : « *En me préparant à rentrer énergiquement dans les batailles de la vie, je songeais que les glaciers sont une éducation en même temps qu'une source de joies profondes, et qu'entre les sentiers alpestres, le plus haut, le plus âpre, le moins frayé de tous et le plus difficile à suivre, c'est peut-être encore le sentier du devoir....* »

Ce qui veut dire : il est cruellement vexant d'être forcé d'aller reprendre les affaires à Bordeaux...

De cette course, un bref récit, capital (*le Massif du Mont-Perdu, exploration nouvelle*, vingt pages de l'*Annuaire*), avec une carte, l'*Esquisse du versant méridional du Mont-Perdu*, et des vues. Hélas ! Schrader est l'homme des paysages rares ; mais quand il y a passé, ils ne sont plus rares : il les dessine !

De tous ses dessins le plus fameux est son aquarelle du cañon pyrénéen vu de Diazès. Reproduite plus tard (1884) en chromolithographie dans l'*Annuaire* (avec celle du cañon du Colorado pour pendant), encadrée dans l'hôtel de Gavarnie, elle fera une sensation intense.

XII.

WALLON. — LE PIC DE BRASSATO.

LA COLLARADA PAR L'EST.

Suite du steeple.

Le 12 août, comme Schrader vient à Gavarnie, de Cauterets part Wallon, avec son ami Félix Danton ; guides, Latour et Sarrettes. (*Nouvelle exploration dans les montagnes du haut Aragon*, pour l'*Annuaire*.) Voyage en un temps, et deux mouvements.

Premier, entre Ara et Gallego. Travailler sur la Badetto d'Aratille, descendre dans le Bramatuero, remonter (le quatrième lac porte des icebergs, le cinquième est glacé) au col de ce nom, face à l'Ouest du Vignemale, descendre à des lacs qu'un berger nomme « lacs des Batans » (extrême fond de la vallée du Cerbillona), coucher au pied

du pic de Brassato (Brazato), en faire le 14 la première et facile ascension (panorama splendide), descente par les lacs de Brazato, passer le 15 août au village de Panticosa, y voir danser des *jotas aragonesas*, le 16 monter le Tendénère (panorama splendide) — et tenir désormais la carte de détail de la région.

Avalanche de noms nouveaux, qui bientôt deviendront classiques.

En plan, le système du quadrilatère d'entre Ara, Gallego, frontière et Sierra est une croix gigantesque — dix lieues de haut, quatre de large — le pied à la Sierra.

[Point de croisement : *Tendénère* ; bras Est, sur Boucharo : *pic d'Otal* ; bras Ouest, sur Santa-Elena : *Peña de Hoz* (manquée six jours auparavant par Russell, pour cause d'orage : mais elle n'en a plus que pour cinq jours !) ; bras Nord — douze kilomètres — *col de Tendénère*, *pic de Baldairan*, *pic de Brazato*, et *Dent des Batans*, d'où il tombe au Bramatuero. Le bras Sud, très long, moins accentué, sépare des vallées tombant au rio Ara : *Linas*, *Sobrepuerto* — ou au Gallego : *Yesero*, *Olivan*, *Bassa*.]

Voilà ce que va nous enseigner Wallon.

Deuxième mouvement : aller reprendre la Collarada.

Wallon va encore nous le montrer : si le Tendénère est une croix, Bouquéça-Collarada en plan, est une roue. Ou mieux, entre la frontière et Jaca une immense araignée fossile — six lieues de long, quatre de large — étendant à droite et à gauche ses pattes qui enserrant des vallées et des cirques.

[En avant, un crochet de scorpion : l'*Anayet*. Sur la ligne dorsale : *Bouquesa* (Bucuesa) centre du système. Tombant au Gallego les vallons de *Bajaruela*, *Escarra*, *Sagues*, *Acumuer* ; à l'Aragon ceux de *Solano*, *Yp*, *Villanua*, *Garcipollera*. Des « pattes » du monstre, deux remarquables à

l'Ouest portant, l'une la crête de *las Aleras* et l'autre la *Peña Collarada*, (point culminant) et enserrant le *cirque d'Yp*; une à l'Est, la *Partagua* (avec les pics de la *Peña Telera* et de la *Pala de la Horca de Lanne-Mayor*).]

Le 17 à onze heures, après avoir fait réduire de moitié la note exagérée « du señor medico », départ de Panticosa, pour attaquer la Collarada par l'Est, en spirale. Autant dire la jouer par les quatre bandes. Descente à Sandiniès. Pendant que Latour cherche un guide (Benito Pouy), Wallon note un de ces écussons comme l'on en trouve souvent sur les vieilles maisons des villages si pittoresques du haut Aragon : *Familia antigua de Lope y Lope del Lugar de Sandiniès*. Départ, entrée dans le vallon de Saques, sous Tramacastilla. A gauche s'élancent les murailles de la Partagua, à pic, coupées de cheminées; le pic-bastion de Lanne-Mayor dépassé, *brèche d'Acumuer* (désagréable), coucher à l'origine du vallon d'Acumuer, orage, nuit peu aimable.

Le 18 suite de la marche en spirale : nouveau col, la *Spata de Villanua*; passage de l'autre côté des murailles, sur le versant Ouest par où est arrivé Russell. Montée sur une ramification secondaire : la *Peña de Villanua*. Longeant toujours les murailles, la caravane s'introduit dans la grande ouverture en tunnel, et de l'autre côté se trouve subitement perchée au-dessus du vide, le cirque d'Yp sous les pieds à une profondeur considérable. Déjeuner à la « brèche d'Yp », au pied de la Collarada.

A onze heures et demie, déposant les sacs, on attaque les derniers éboulis et la cheminée. A midi vingt, Wallon débouche triomphant mais en retard d'un mois sur la cime : baromètre 524,5, thermomètre 10°5, altitude 2884 déduite du pic d'Enfer, $t = 0^{\circ}38$, K. 18.530; correction 22 mètres 60 centimètres, panorama « indescriptible ». — Mais le temps n'est pas très pur. La Collarada ne s'est pas mise en frais, elle ne bout pas comme pour Russell...

A une heure trente, après avoir laissé des cartes dans une bouteille, « en compagnie de celle du comte Russell qui nous avait précédés », départ : Wallon certainement triste et ne trouvant pour le retour qu'un mot sec : descente au lac d'Yp (baromètre, thermomètre, altitude 2119), d'où un sentier « bien tracé » conduit à Canfranc. Rentrée par le Somport.

Le 22 août la Peña de Hoz est prise par le jeune de Chantérac accompagné de Célestin. Récit intéressant (*Bulletin Ramond*). Deux aperçus originaux à en dégager. Le premier : « on est saisi et comme enveloppé par le vide, impression rarement aussi complète » ; le second : « on aperçoit la Collarada, récemment gravie par le comte Russell : une foule de montagnes accroupies et sans caractère, semblant dormir sous ce gigantesque bonnet de coton ». (*Sic*).

XIII.

LA TRIANGULATION ESPAGNOLE.

Eh bien ! et les Espagnols ? que font-ils pour la carte de leurs Pyrénées ?

Ils sont en retard, et ne travaillent que par à coups.

Depuis longtemps, deux officiers réputés en géodésie, le colonel Coello et le général Ibañez (depuis, marquis de Mulhacen, du nom du sommet de la Sierra-Nevada) ont admirablement choisi les futures stations d'une triangulation de premier ordre, sur trois rangs : — à la frontière (communes avec la France), — dans l'épaisseur des montagnes espagnoles, — et sur la bordure des Sierras.

De l'Ouest à l'Est par tranches méridiennes : — Orhi, Nuestra Señora de la Peña, Santo-Domingo. — Anie, Oroël, Pusilibro. — (Sous le Vignemale) Cancias, Tosal de Guara.

— (Sous Gavarnie) Sierra-Sevil. — Cotieilla. — Buñero.
 — Maupas, Turbon. — Crabère, Bizberri (ou signal de Montarto), San-Gervas. — Monsech. — Monseny (ou Moncenito de Capdella). — Sotillo ou Sullo (contre la Pique d'Estats). — El Orri, Boumort. — Coscollet. — Port-Nègre (ou Monturull: frontière d'Andorre), Cadi (ou Canall-Baridana), Rasos de Paguerra. — Pic oriental du col Rouge. — Pic du Col de Jou ou Puig d'Alp. — Lioussès. — Canigou.

Quelques tourelles-signaux furent construites. (Russell, dès 1865, en trouvait une sur le Cotieilla.)

La triangulation passa des militaires aux civils, du ministère de la Guerre à celui de Fomento. Des observations furent commencées en 1870-75, interrompues par la guerre carliste, puis partiellement reprises.

L'ingénieur Monnet, en 1873, fit le Maupas (de Luchon par le lac Vert), en 1874 le majestueux et facile Turbon, et de là passa trois jours au sommet du « Bizberri » (Bécibéri) c'est-à-dire du Signal de Montarto.

En 1876, dernière année d'observations, l'ingénieur Uriarte fait le Crabère, et passe treize jours sur le San-Gervas (1839 mètres). L'ingénieur Ruiz Moreno stationne en juillet et août Paguera, Coscollet; en septembre, Monsech; en octobre Buñero.

L'ascension importante, au point de vue de la conquête des pics est ici le Montarto-Signal (Bizberri), 2952 mètres.

XIV.

LEQUEUTRE : LE SIGNAL DE CAMPCARDOS. DÉFILÉ DE L'AUDE.

Le 23 août Lequeutre — qui est aux bains d'Aix où il a appelé Henri Passet — fait, de Porta, le pic de Campcardos, qui est ce que les gens du pays appellent indifféremment

« une montagne » ou « une plaine », c'est-à-dire un pâturage en pente, jusqu'au sommet (2914). Pour pimenter cette facile ascension il prend par l'annexe de Peyrefourque (2700), escalade superflue, mais très rude et vertigineuse, tout à fait mauvaise; « recommandée aux grimpeurs, elle est amusante ». Au Sud-Ouest, le plus vaste précipice des Pyrénées (ils sont, dans les Pyrénées, plusieurs précipices ainsi qualifiés). De là, chaos superbe, chaleur atroce, et au sommet du Campcardos, vue superbe et nouvelle : notamment sur une chaîne inédite : la *Sierra de Cadi*, payant d'aspect pour plus de trois mille, mais ayant moins; très belle de forme : « elle mériterait d'être visitée ».

[Le récit de Lequeutre (*Annuaire*), est coloré mais long. Toute la littérature de montagne s'allonge.

Et il l'intitule *Campcardos et Peyrefourque, premières ascensions*. Or, lui, si simple et véridique, a trouvé sur Peyrefourque un « homme » de pierre, qu'il empêche son porteur Delmas de disperser, « à chacun son droit ». Et sur le « Signal » de Campcardos il a trouvé la tourelle des officiers français (capitaine Beaudouin ?).

Il veut dire *premières ascensions de touriste*.

L'alpinisme a déchaîné de telles ambitions, une telle frénésie de « premières », que pour les assouvir il a fallu créer des variétés : il y a la première première, puis la première par un autre côté, puis la première « de touriste », et la première « en col », et la première ascension française d'un pic déjà monté par des grimpeurs d'autres nationalités, et la première par une femme, et la première d'hiver; même la « première ascension de l'année » !! Et la première des sous pointes, et la première du « pic sans nom voisin du pic de..... », ceci est la fin !]

Ensuite superbe exploration de Lequeutre, dans un pays

rare. Donc en Espagne ? Non, en France, tout simplement. Une vraie suite à Chausenque. Lac Lanoux, désert de Carlitte brûlé par le soleil, quarante-deux lacs ; pic de Carlitte, merveilleux panorama ; bains de Carcanières, défilé de l'Aude (rencontre de Jeanbernard, venant d'explorer le Laurenti), Axat, Quillan. « *C'est une magnifique excursion, l'une des plus merveilleuses des Pyrénées et de la France entière* ». (*Bulletin Ramond* et en même temps *Bulletin du C. A. F.* Ainsi, non seulement la littérature de montagne s'allonge, mais les récits d'une même expédition commencent à se dédoubler et détrippler pour satisfaire par fragments plusieurs périodiques. On donne un morceau au *Bulletin Ramond*, un morceau à l'*Annuaire*. C'est la manière éparpillée, déplorable.) Cet appel aux touristes en faveur de ce beau morceau des Pyrénées, l'arrondissement de Quillan, sera-t-il entendu ?

XV.

GOURDON : LE MONTARTO D'ARAN.

LES MONTAGNES DE CALDAS.

Indépendamment du Montarto-Signal, il y a un autre pic de Montarto : le Montarto d'Aran ou des Aranais (de si bel effet lorsqu'on revient du Montné à Luchon : il termine la longue et belle perspective des vallées d'Oueil et de Burbe).

Maurice Gourdon, avec son domestique Dominique qui lui sert de porteur, le prend le 15 juillet 1876, en montant tout simplement d'Artias au port de Caldas et de là au pic, par une heure de dure escalade dans une cheminée glacée. Vue superbe, lac de l'Ile, lacs du val de Bohi, etc. (*Annuaire*). Il appelle ensuite l'attention sur le Gallinero.

En fin de campagne, nouvelles excursions de Gourdon : de première importance.

Mais ce n'est pas tout d'avoir des choses à révéler, il faut encore ne pas parler dans un lieu perdu. Or qui s'avisera d'aller fouiller les colonnes d'un journal quotidien de Toulouse, *le Progrès libéral*? C'est pourtant là (16-18 août 1877) qu'est le document essentiel.

En octobre 1876, avec ses amis Laurent et Fabre, les guides Courrège et Barrau, passage à Viella (foire, Fabre danse la jota), à Artias, montée au port de Caldas : étonnement devant cette nouvelle et grandiose nature ; descente aux lacs de las Moungas, de Tramesane, de los Caballeros : à l'Orient les *Sierras de Comolos-Pales*, à l'Occident les gigantesques murailles du *Pal de Rumat*, du *Mal Bésin*, du *Comolo-Forno* (voulez-vous des noms imprévus ? en voici). Nature ultra-sauvage, avec des petits coins soignés comme un jardin anglais. Bains de Caldas.

Avec Fabre, ascension à l'Ouest, sur le *Comolos Torres* (vue superbe de nombreux pics à l'Est : *Comolos Pales*, montagnes d'Espot et de *los Encantados*) ; à l'Ouest, cirque pierreux du Comolo Forno et lac glacé). Escalade des « derniers et très abrupts escarpements du Comolo-Forno » (presque le pic ?) mais brouillard, tout est éclipsé.

Passage à Erilavall : riante verdure. « Au levant, Bohi et Tahul étalent leurs maisonnettes sur les pentes d'un immense cirque de montagnes : plus loin sur les plateaux élevés dorment les lacs de Capdeilla au pied des Sierras de los Encantados et de Monsenito ». Hospice de Viella.

Seconde ascension du Montarto d'Aran.

Apothéose. Après une nuit chez Cabellud (soirée « délicieuse », à causer Pyrénées avec le comte de Chantérac), Russell, prudent cette fois et accompagné de Barrau, avait fait le pic de la Maladetta. (Firmin Barrau et son frère

Pierre : petits-fils de Pierrine Barrau, le guide englouti en 1824.) Descendu au Sud, passant à la flaque qu'il voudra plus tard appeler « lac Cordier », il était venu coucher au bord du lac Gregonio (5 septembre).

Temps clair et sec. Un vent de Patagonie. Aux rayons de la lune, « d'effrayantes et pâles magnificences ». Au-dessous des glaciers éternels, aux couleurs fourbes et menaçantes, au bord du lac dont les brises désolées du couchant faisaient gémir les eaux, sous un ciel azuré mais fiévreux où fuyaient partout des nuages en déroute qui éclipsaient à chaque instant la lune, au-dessus d'un brouillard agité couvrant la plaine — une « chaudière de brume » — des millions de rochers monstrueux, dans toutes les attitudes, espèce de nécropole à perte de vue : un « ossuaire de Titans..... »

En décembre, dans une réunion de la naissante section du Sud-Ouest du C. A. F. (à Bordeaux), Antonin Lacotte-Minard raconte familièrement son expédition de l'année : « Notre intrépide collègue, » dit le compte-rendu, « a gravi le Balaïtous, Cylindre, Mont-Perdu, Munia, Hermittans, les pics fort peu connus de Suelsa et *Fulsa* ; en compagnie de M. de Champsavin, le Posets, Perdighère, le Gallinero pour ainsi dire inconnu. M. Minard a donné quelques détails sur la curieuse vallée d'Ordesa, inexplorée... »

Tel est le maigre document sur la première ascension possible du Fulsa.

LA PLÉIADE

(SUITE).

XVI.

1877. — WALLON : LA PEÑA TELERA

La frénésie du versant espagnol.

Dans la région du Mont-Perdu, il captive. Et dans l'ensemble, il étonne.

C'est le renversement de toutes les idées préconçues.

On se l'était imaginé moins haut que le versant français : erreur ; — moins étendu en surface : il est le double ; — entièrement nu : on y découvre d'immenses forêts ; — plus avancé en destruction (*rongé par le soleil*, tandis que le versant français était *conservé par les glaciers!!!*) : c'est lui qui présente les formes les plus intactes...

Le versant espagnol, surtout : pas simple d'agencement, pas en « arête de poisson », pas en « feuille de fougère ». Mais en désordre — on peut y trouver comme alignements tout ce qu'on veut — et invraisemblable jusqu'à présenter principalement des chaînons *parallèles* à la chaîne frontière !

Le premier qui le remarqua, dans la génération actuelle, c'est — qui le croirait ? — Russell, frappé par cette chaîne

« calcaire et calcinée » orientée Est-Ouest, qui, prolongeant le massif du Marboré, après avoir laissé passer l'Ara à Boucharo, remonte, forme la ligne Otal-Tendénère-Hoz, descend au fort de Santa-Elena pour laisser passer le Gallego, remonte en murailles de la Partagua-Bouquéça-Collarada-Cantaleras, redescend, laisse passer l'Aragon, et remonte au Bisouri... cinquante kilomètres ! Et Russell stupéfait donne une hypothèse géologique à lui, qui en vaut bien d'autres : c'est que « derrière les Pyrénées tout est paradoxal, on n'y comprend plus rien. *Cosas de España*, sans doute ».

Fin du système d'Elie de Beaumont — l'âge des montagnes par leur direction — simple et séduisant au début, mais depuis noyé dans les explications effroyables du « réseau pentagonal », des « plans correspondant aux faces des pyramides ayant pour bases le losange du dodécaèdre rhomboïdal », des « hexatétraèdres des cinq systèmes trirectangulaires », etc.

A présent plus de « soulèvements ». Au contraire : tout aux « affaissements », c'est pour l'instant la dernière vérité, le « dernier cri » géologique. En se refroidissant, l'écorce terrestre s'est contractée, lézardée, « plissée », effondrée, laissant par endroits des embâcles de séracs : les montagnes. Les agents atmosphériques se mettant à travailler là-dessus ont fini par déterminer, de hasard, une ligne de partage des eaux (il faut bien que les eaux finissent par se fixer une direction), qui ne signifie rien quant à la direction primitive des plissements. La « ligne de faite », la « chaîne frontière », perd tout prestige...

L'année 1877 commence funèbrement. Comme naguère Chapelle, Michot, le Michot de Lézat, de Tonnellé et de Liégeard, l'illustre *Mitchott*, qui synthétise un âge du pyrnéisme, meurt d'accident et la montagne n'y est pour rien.

En fendant du bois il s'envoie la hache dans le pied ; la blessure devient mortelle. Il avait soixante-huit ans.

Et c'est en juin que dans l'Oisans, à la descente de la « première » du Plaret, Henri Cordier file sous un pont de neige où il périt...

Juillet. Arrivent les pyrénéistes, frémissants. Il faudrait pouvoir les suivre tous à la fois.

Wallon d'abord. Il lui faut trois choses : un nouvel observatoire-station dans le massif de la Bouquéça, une revanche de sa Collarada déflorée, et une « grande journée ». Voici les trois d'un coup.

Avec Clément Latour et l'espagnol Vicente Faure, de Panticosa, le 12 juillet il vient coucher à Tramacastilla. Le lendemain il est au pied des murailles de la Partagua, sous son point culminant, la Peña Telera, où montent des cheminées inaccessibles, mais non anonymes : *canal des Pasins* et *canal de la Cabicheriza*.

Les noms espagnols recommencent à ronfler ; leur sonorité transporte Wallon. (Vraiment, il y a de quoi, ils sont abracadabrants : Ah ! *la caça dé houespédés dé Henriqué Bergoua-Bénito ! Ah ! familia antigoua dé Lopé y Lopé del Lougar dé Sandiniès ! Ah ! Baharouela de Campanal d'Iças de Bouquéça d'Acoumouer de Cantaléras d'Escarilla de Tramacastilla ! Ah ! la Cabitchériça de la Péгна Téléra de la Partagoua de la Pala de la Horca de Lanne-Mayor ! — Milodious, mille dieux ! comme crieraient nos méridionaux !*) La Pala de la Horca de Lanne-Mayor surtout, Wallon est grisé de ce nom : *la Pala de la Horca de Lanne-Mayor !!* Et de fait, dites un peu, pour voir, avec l'accent gascon, et avec l'esprit rude espagnol, *la Pala de la Horca de Lanne-Mayor* : il semble qu'il vous part un feu d'artifice dans la bouche !

La matinée est délicieuse, Wallon et ses guides scrutent

les murailles de la Partagua (spectacle merveilleux : larges strates rougeâtres, déchirures, bastions, créneaux), et, entre les *canales* impraticables, discernent une cheminée anonyme et possible, qu'ils baptisent aussitôt *canal du Dôme*. Ils s'y risquent, escaladent sur des saillies très étroites, haletants, très fatigués, trouvent un filet d'eau sur un talus de quelques mètres gazonné — le « plateau du repos » — poursuivent sur des saillies vertigineuses, atteignent la « brèche du Dôme », mettent deux heures à contourner difficilement le dit Dôme, prennent du repos et de l'ardeur, s'engagent sur l'arête qui le relie au pic, et, à deux heures quinze, sont installés sur la cime de la Peña Telera. Le panorama est sublime, mais Wallon n'a pas le temps de s'y arrêter : il saute sur ses instruments. Ce sont les guides qui s'émerveillent, transportés d'enthousiasme : fait rare, ils ne se mettent pas à dormir, mais ils questionnent, veulent tout voir... Enfin, après le travail, vient pour Wallon le moment de l'admiration et « de l'extase ». Le panorama, il ne veut pas même essayer de le décrire. Mais le plus étonnant, ce sont sous les pieds, les vallées en gouffres. Il semble que le sol s'est effondré de douze cents mètres pour former ces vertigineuses murailles. « C'est le vide absolu, effrayant, mais sublime ! »

La Peña Telera n'a que 2744 mètres, mais c'est un mur. Elle vient donc à son heure, quand en alpinisme les murs sont « le dernier cri ».

Wallon descend passer sous un rocher au pied du pic, du côté Sud, une nuit grelottante ; le 14 remonte à la crête près de la Pala de la Horca de Lanne-Mayor, et la suit, contournant le pic et arrivant après tant de murailles, de dislocations et de précipices, à une nature plus calme, à l'origine du verdoyant vallon d'Acumuer.

A partir d'ici, longue exploration en serpentine à travers vallées et cols faciles :

Descente au Gallego (col du *Plan de Sabas*, vallée de ce nom ou *del Pinar de Viescas*, fort de *Santa-Helena*, coucher à Viescas).

Du Gallego au rio Ara (vallée de *Gabin*, col de *Cote-Fablo*, vallée de *Linás*, coucher à Torla chez la marquise ; le 16 à Cauterets. Nouveau départ le 27, pour Gavarnie, ascension du Mont-Perdu à la recherche d'un emplacement pour un refuge ; du pic de Pueyo sur la fameuse crête de Diazès, — *le Plateau de Fanlo et la mer de glace du Mont-Perdu*, dans le *Bulletin Ramond* — Fanlo, Sarvisé : sortie des terres de Schrader pour rentrer dans les siennes).

De l'Ara au Gallego (vallée de *Sobrepuerto*, villages d'*Escartin*, d'*Otal*, col d'*Aynieli*, vallée d'*Oliván* ou de *Bergusá*, descente à Viescas).

Du Gallego à l'Aragon (vallée de *Yosa*, col d'*Açun*, couper la vallée d'*Acumuer* ou d'*Aurin* au village même d'*Acumuer*, gros bourg ; en sortir par le col de *Larosa* donnant dans la vallée de *Vescosa* ou de *Garci-pollera*, qui tombe à Casteillo dans celle de Canfranc : remonter à Villanua, Canfranc).

De l'Aragon au Gallego (retraverser le massif de la Collarada par des régions curieuses et inconnues : val d'*Izas*, col et val d'*Escarilla*, descente à Escarilla). Terminer le 31 juillet aux bains de Panticosa, après débrouillage méritoire d'un fort morceau de Pyrénées aragonaises.

Les deux tiers de la carte de Wallon sont mûrs. Des fragments paraissent déjà dans l'*Annuaire*.

XVII.

SCHRADER : LE CIRQUE DE BARROSA.

LA GARGANTA D'ESCUAÏN.

Cette année Schrader a du temps : il commence par une brève « tournée de rectification » dont il ne parle que pour recommander, comme vue, le « presque facile » Taillon, où il monte avec Lourde-Rocheblave. Il s'y trouve avec le jeune Saint-Saud : retenons cette rencontre, qui sera de conséquence.

Reparti de Gavarnie le 26 juillet, il revient le 3 août par Héas : ce qui signifie qu'il commence à évoluer vers l'Est, et qu'il en est à l'examen du Sud de la Munia. Voyage capital : récit de grande allure (*Montagnes de Bielsa*, dans l'*Annuaire*).

Avec Célestin Passet et Victor Chapelle il la monte deux jours de suite, cette Munia à présent si glorieuse. (D'où, plus tard, une très grande aquarelle, le Mont-Perdu vu de la Munia, qui unira au pittoresque le détail minutieux ; on y pourra suivre chaque pas de l'ascension de Ramond, du port de Pinède au col de Niscle et de là au sommet.)

Et derrière la Munia, qu'y a-t-il ?

Il y a le pic de Las Louséras. Schrader manque de peu le sommet, à cause d'un brouillard malencontreux (mais des « premières ascensions » ce qu'il s'en soucie !).

Il y a un éventail de trois branches : à droite, val de *Lary*, déjà connu. Par le haut col de Las Portes, il communique avec la vallée de *Chisagues*, qui descend au village de Parsan. À gauche il y a la vallée de *Barrosa*.

Du col de Las Portes (recommandé par Packe) Schrader s'explique instantanément cette disposition. (Avant, il aurait

juré que ce col menait directement à la vallée de Bielsa... !) De l'Estibette, il dessine le cirque de Bielsa, splendide à prendre. Du col d'Espierbe sur la paroi gauche de la vallée de Pinède, il décrit : « ici la montagne modeste, charmante, veloutée, arrondie, et par de là les vallées pleines de lumière et d'eaux courantes, s'élèvent brusquement les grands amoncellements de cimes d'architecture babylonienne ».

Le voici à Bielsa — dont il rectifie la position topographique — dessinant la jolie fenêtre de la *Casa consistorial* sous l'œil soupçonneux de la population et de la garnison (40 hommes), exhibant un mot de recommandation officielle au gouverneur de Huesca. Un jeune lieutenant s'approche et en fort bon français lui demande d'être admis à l'accompagner le lendemain, dans la recherche d'un cirque hypothétique.

Car de la Munia, Schrader a vu sous lui à l'Ouest une « oule » immense, et il en a conclu avec logique que si on était au fond de cette oule, on serait devant un cirque. Ce cirque, il le cherche, et personne ne pouvant le renseigner, il commence à douter de son existence.

Le lendemain 12, Schrader avec Célestin et le jeune *teniente* prend le chemin qui mène en France par les ports de Barroude ou de Bielsa (là il se trouve dans la véritable *vallée de Bielsa*, celle des anciennes cartes ; mais ce nom de vallée de Bielsa a été depuis, injustement usurpé par la vallée de *Pineta*, de Pinède) ; on traverse Parsan (débouché du vallon de Chisagues) au moment de la fête locale et des danses : les femmes en foulard rouge noué sur le front et flottant derrière, corset bleu ou noir, fichu blanc, jupe noire à grands ramages. Et ce sont les joyeux éclats de rire des jeunes filles à l'aspect des voyageurs ! Quatre joueurs de guitares s'avancent, accompagnant un danseur muni d'un tambour de basque, qui se livre à des gambades insensées

pendant lesquelles l'instrument vibre sur toutes les parties de son corps ; le poète de la troupe improvise une invitation chantée aux jeunes filles ; ne viendrez-vous pas danser avec nous ?... (Ces scènes-là sont partie intégrante des Pyrénées espagnoles, autant que les pics.)

Mais il faut continuer, laisser sur la droite le chemin du port d'Ourdissetou, suivre toujours la Cinca-Barrosa admirablement bleue : « on vante les gaves français, vanter les rios des Pyrénées espagnoles serait mieux. A quoi doivent-ils leur beauté extraordinaire ? Au contraste des pierres brûlées et des ravins desséchés ? à la couleur des rochers ? à l'éclat du ciel ? je l'ignore... Mais leur volume surprend, tandis que la pureté presque incroyable de leurs eaux fait oublier celle des torrents français ». — Remarquer les ruines de l'ancien hospice de Bielsa, laisser le chemin de France, et s'engager à gauche dans la vallée de Barrosa. Le seuil franchi, une large vallée noire de sapins, et au fond, se démasquant enfin, l'un des plus beaux cirques des Pyrénées !

C'est le grand cirque, profondément inconnu, de *Barroça*, en deux gradins, supportant des glaciers et les pics de Troumouse, Munia, Las Louséras : une haute cascade rappelle Gavarnie. La cime de la Munia domine de seize cents mètres ; au versant opposé, sur Troumouse, la chute n'est que de mille ! « *A peine pouvons-nous croire qu'une telle merveille ait échappé à tous les regards alors qu'on parle depuis cent ans du cirque de Troumouse... Je ne saurais à quoi comparer l'hémicycle granitique si admirablement régulier, qui supporte le premier gradin : rien n'y ressemble dans les Pyrénées* »... La belle trouvaille ! l'heureux Schrader ! Bien qu'il soit le père du cirque de Barrosa, il se contient dans l'énoncé de son jugement : Troumouse est plus étendu, Gavarnie plus sévère, Pinède plus massif, Cotatuero plus fantastique et coloré (il ne

connaît pas Yp), Barrosa est peut-être plus harmonieux. Il ajoute seulement : *Allez-y : les merveilles des cirques français ne dépassent point celles des cirques espagnols ; il y a là toute une région prodigieuse d'originalité et de grandeur...*

L'on n'ira point. A la fin du XIX^e siècle, il n'y aura pas dix pyrénéistes qui auront vu le cirque mystérieux de Barrosa.

De Bielsa, Schrader marche enfin à l'objet aimé, aimé d'amour passionné : le Cotieilla. — Quoi ! le « vieux volcan lamentable, caduc et consterné », le « squelette lugubre » de Russell ?

Parfaitement. Différence des aspects et des impressions suivant l'éclairage ! Russell, de l'Est, l'a vu dans la crudité du matin. Schrader, de l'Ouest, dans la magie du soir. Il est complètement pris au mirage de ses reflets, il en parle en termes de feu : « Il faut le voir du Mont-Perdu, de la Munia, de l'Estibette, ou du Piméné au déclin du soleil, pour se faire une idée de l'étrange beauté qui le distingue. A mesure que le soleil s'abaisse, le Cotieilla s'éclaire d'une lueur d'or qui fascine véritablement. Plus le soleil descend, plus la montagne s'illumine, jusqu'au moment où elle se profile sur le ciel comme un entassement d'or mat, coupé d'ombres bleues d'une douceur exquise. *Montez au Piméné par un beau jour, attendez cinq heures de l'après-midi, et quand par dessus la frontière déjà sombre vous verrez le Cotieilla briller de son éclat fauve, si haut et si loin, il vous viendra un désir intense de vous en approcher, comme si cette lumière qui le revêt pouvait se respirer ou se boire* ».

Jamais encore, dans le pyrénéisme, pareille déclaration d'amour à une montagne ! Don José à Carmen !

Le 13, sortant de Bielsa avec Célestin, laissant sur sa gauche le ravin de Montillo qui monte au milieu des forêts vers la brèche séparant le Fulsa du Suelsa, admirant les belles eaux bleues de la Cinca, s'engageant à Salinas dans la vallée de la Cinqueta, il attaque l'ascension par Saravillo.

Aussitôt les mouvements de terrain sont « d'une grandeur singulière » ; tout, ondulations, escarpements, est « immense, simple, d'une ampleur inaccoutumée : une montagne vue au microscope ». Col de Santa-Isabel, derrière lequel sont « les gorges effrayantes de Badaïn » (et en bas, la Fortunada et le défilé de Las Devotas) : ce col est « grand comme toute une montagne ». Voici les murs du Cotiella, complètement arides, sauf quelques points où foisonnent les ajoncs d'un jaune vif... Le temps se gâte, il fait froid, la Peña Montañesa se cache dans les brumes, il faut passer la nuit dans une caverne.

A l'aube tout est noir. Montée sur des roches grises : « les arbres eux-mêmes ont pris un air pierreux dans ce désert ». Après le goulet, brèche, un créneau qui permet d'entrer dans cette immense « citadelle », dans ce faux Etna « pacifiquement crétacé ». Un désert noir s'ouvre, couvert d'un plafond de nuages ; une chaudière de huit kilomètres de tour : au fond quelques moutons sur un maigre tapis vert. Traversée de ce Sahara ; soif ardente..., la neige par taches, on y court, elle consent à peine à fondre sous le soleil qui paraît. A dix heures cime. Patience, attente : le soleil aussi a soif, il boira les nuages. En une demi-heure c'est bu.

Alors, féerie. Ce n'est plus un morceau de la Terre : plein ciel, transparence, éclat ! « Il sort des rayons de soleil de toutes les plaines et de toutes les montagnes . Les rivières qui fuient au loin sont des traînées de feu blanc ». Schrader veut commencer un panorama : au premier coup de crayon il éprouve ce que Tyndall a éprouvé sur le Weisshorn : il

lui semble qu'il va commettre une profanation, et se sentant incapable « de peindre le soleil et d'illuminer les rivières » il renonce, et se contente de relever jusqu'à six heures du soir l'horizon inouï ; les grands monts pyrénéens, entre eux et le Cotieilla un amoncellement de cimes ardemment colorées et couvertes de forêts, au Sud ces plaines étranges de l'Espagne *laidés peut-être de près*, mais sublimes d'en haut pour qui peut en discerner l'ordre général... « *Est-ce donc là ce versant méridional des Pyrénées qu'on a si longtemps décrit comme moins escarpé et moins déclive que le versant Nord ? D'où l'avait-on vu ? ...* »

Ici, une magique péripétie d'éclairage.

Au Sud du Cotieilla, qui tombe à pic sur Campo et Escalone, les montagnes semblent finir brusquement : plus de Pyrénées, la plaine, plus rien. Plus rien parce qu'il est midi et que la lumière du soleil au zénith ne détermine aucun modelé. Mais le soleil s'abaisse, et alors voilà cette étendue qui se ride de longues ombres *parallèles* aux Pyrénées : des escarpements verticaux, des sierras surgissent comme des lames qui se dirigeraient vers la montagne : cinq ou six de ces craquements immenses s'alignent les uns derrière les autres comme des murs sur une longueur de plus de cent kilomètres ! « Rien de plus colossal. Les rivières s'y sont taillé des portes qu'elles franchissent en rapides et en cascades. On voit ainsi distinctement descendre la Cinca, l'Essera, les deux Nogueras, dont la plus lointaine traverse le portail du Monsech, éloigné de soixante-quatorze kilomètres. Puis le dernier ressaut des Sierras laisse apercevoir la lueur blanche des plaines de l'Ebre, qui se confond avec le ciel ».

Paysage lunaire et prestigieux !

Après une seconde nuit dans la caverne, Schrader redescend le 15 août dans Bielsa en fête, pour s'y reposer toute l'après-midi, méditant sur les reflets fascinateurs, sur

la « lueur d'or » du Cotieilla dont il ne peut se rendre compte, aujourd'hui que l'ayant gravi il l'a vu formé de calcaire gris et noirâtre. (Miracles de l'atmosphère espagnole : pourquoi des cimes, des pierrailles poussiéreuses le matin, sont-elles d'améthyste le soir ?)

D'autres feront le portrait de ce géant sauvage, avait dit Russell. C'est fait : récit, dessins, carte. Le récit, admirable !

Et le soir, au bal de Bielsa, à la lumière de quatre lampions, invité par une danseuse au nom de l'alcade, Schrader prend « avec appréhension d'abord, puis avec un véritable plaisir » sa première leçon de chorégraphie espagnole.

Le lendemain Célestin le quitte pour aller rejoindre le comte Russell à Luchon. Avec un ancien déserteur de Héas fixé à Bielsa, l'énergique vieillard Gabardous, Schrader monte à la Punta de Salinas, dernier éperon de la chaîne de Pinède. Peu haut (2412) mais la vue très belle, quoique un peu simple, le Mont-Perdu d'un côté, le Cotieilla de l'autre.

Le 17, de Bielsa, à l'aventure sur la gorge de las Devotas et Tella ; entrée dans la vallée de Tella : à droite, le revers Sud des Parets de Pinède. Schrader voudrait chercher à passer dans le val de Niscle. Gabardous fatigué propose de coucher à « Escuaïn ». Le nom est singulier, d'allure basque. — *Qu'est-ce donc qu'Escuaïn ? — Un village où on ne va jamais, au pied du Marboré* (c'est-à-dire des pics de Niscle : Gabardous, comme les gens de la région, comme le berger consulté par Ramond sous le Mont-Perdu, ne connaît pas la montagne. *Ils ignorent leur propre pays*, notait Tonnellé), *il y a là une garganta extraordinaire*. En avant à tout hasard ! et voici la gigantesque gorge d'Escuaïn, et au-dessus de la garganta, le village où Gabardous, bien qu'il n'y soit pas venu depuis deux ans, est reconnu, fêté ; vin

d'honneur, tout le monde buvant dans un unique verre. Un homme *riche*, don Jacinto, emmène les voyageurs dans sa maison, gîte d'un bon marché invraisemblable, mais rempli d'un « parfum pénétrant » et « d'insectes encore plus pénétrants ». Mais on peut tout braver pour voir l'étonnante *garganta* qui entoure le village vers le Nord. On ne peut lui comparer aucune autre gorge des Pyrénées. Si l'on compte à partir des sommets de Niscle, elle descend de dix-sept cents mètres ; du pic-forteresse de Castillo Mayor, au Sud, de mille mètres ; du village d'Escuaïn ; de cinq cents (?) — cassures à arêtes vives et à parois rouges ; au fond gronde le torrent d'Escuain qui plus bas deviendra celui de Tella. Le Cotiella paraît à l'Est « dans toute sa gloire du soir ».

Le lendemain départ de cette région, superbe de sauvagerie et où personne n'est encore venu. Montée, couper d'écharpe l'origine de la vallée désolée de Puertolas. Brèche. Les pâturages de Niscle, rive gauche. Ascension, pénible, du pic de Sestrale — pierrailles coupées de mille fissures profondes — dominant une vue inattendue et superbe sur les petites Pyrénées espagnoles de Fanlo, et sur les grandes montagnes, du Cotieilla à la Collarada. Nuit au bord des précipices du rio Vellos ; le lendemain, descente au fond du val de Niscle, puis tout le barranco de Pardina par la rive gauche, et au fond, par le *plan de Tripals* et le *barranco de Caldaruela* descente sur Fanlo...

XVIII.

LA CARTE DU MASSIF DU MONT-PERDU.

Voir derrière le mur ; pénétrer le secret du « monde perdu » ! s'écriait Michelet, en 1868.

Dix ans après, Schrader, en possession de tous les

éléments, remplace sa précédente carte, vieille seulement de deux ans, par une *Région du Mont-Perdu*, au cent millième. (Club Alpin.)

Le voilà, le monde perdu, d'entre Ara et Cinca, étrange éventail de cirques et de cañons ; forteresse carrée entre le port de Gavarnic, Sarvisé, Escalone et le port de Bielsa, se protégeant à l'Est par trois forts détachés : la Peña Montañosa, le Coticilla, (citadelle énorme), et le Fulsasuela (los Ibones)... Voilà ce qu'il y a derrière le mur » et sur la carte de Schrader. Spectacle à combler de délices l'âme de Ramond ! et désormais prêt à être vulgarisé.

Grande étape de la découverte des Pyrénées !

Et ce n'est pas tout. A l'Ouest la carte de Schrader se trouve prolongée par les premiers fragments Tendénère-Collarada de la carte de Wallon. A l'Est, elle confine à la « belle » carte de Packe : Posets — Monts-Maudits.

Les vallées pyrénéennes espagnoles sont donc désormais connues sur une longueur de cent vingt kilomètres.

Coordonnant le tout à la même échelle, le capitaine Prudent peut essayer une carte d'ensemble provisoire, d'entre rio Aragon et Ribagorzana.

Coïncidence. C'est en 1877 précisément, que ressuscitent, retrouvés par le capitaine Prudent, les ingénieurs militaires de 1784 : le tableau reconstitué de leurs visées est pour étonner : qu'ils en aient tant su, et que cela ait pu tomber subitement dans le complet néant ; il va fournir aux cartes en préparation un précieux appoint de noms topographiques sûrs.

Alors, faut-il répéter l'axiome de Schrader : *on n'est jamais le premier* ? Non.

La carte des Pyrénées espagnoles est bien l'œuvre originale, exclusive de la grande époque pyrénéiste au cœur de laquelle nous sommes présentement, l'époque de la Pléiade.

Mais ils ne sont encore que cinq, dans cette pléiade. Où sont les autres? Où trouveront-ils à se signaler? les Pyrénées centrales sont à peu près épuisées. Dans la moitié orientale des Pyrénées espagnoles? Mais cette partie est si décriée des grimpeurs : pas de glaciers, pas de difficultés, rien pour « l'amour-propre »...

Il faudra voir.

Reprenons la suite de l'année 1877. Année enragée.

XIX.

LEQUEUTRE : LE COMOLO-FORNO.

LE COL DE CAPDEILLA.

Pendant que Schrader « fait la fête » à Bielsa, Lequeutre revient de *la Punta de la Como la Forno* (sic).

Lequeutre, cette année, a l'instinct d'attaquer la moitié orientale des Pyrénées espagnoles. Il n'a pas l'ambition de « l'explorer » mais simplement de la « traverser »...

En cette matière l'instinct ne suffit pas, il faut la chance : le contrebandier qui indique Tuquerouye, le chemin choisi sur deux comme à la courte paille et qui se trouve mener à la crête de Diazès ; au lieu de l'épicier qui déconseille la Collarada, le vieux Gabardous qui donne le « tuyau » de la gorge d'Escuain. Il y a des moments où « trouver Gabardous » est tout.

Lequeutre, dans ce voyage qui eut dû être sensationnel, fut en déveine majeure.

Déveine de récit, par morcellement. Cette relation si importante dans son ensemble, il la brise à priori en deux tronçons! moitié pour le *Bulletin Ramond*, moitié pour

l'Annuaire (article *De Saint-Béat à Bourg-Madame par le versant méridional*).

Déveine de style. Il procède plus que jamais en myope, mettant tous les détails en égale valeur. Pire même : il fait passer au premier plan des histoires de tapioca, de thé, de sources, et laisse tomber des découvertes capitales. (Ceci ne lui est pas particulier ; on se noie maintenant dans le détail : pas un alpiniste ne fera grâce de la minute précise à laquelle il s'est réveillé, de l'heure où il a mangé une sardine, du lieu où il a pris une gorgée de grog. La littérature de montagne tombe dans le délayage.)

Déveine de santé. Il est mal en train. Quand le 10 août, arrivant de Paris et débarquant à Saint-Béat, il expose à Henri Passet son programme de quatre cents kilomètres à pied, celui-ci remarquant sa mine malade lui fait observer : « c'est bien ambitieux ! »

Mais les voilà partis. Au port de Caldas, stupéfaction à l'aspect de cette mer de montagnes inconnues : à droite, Sierra de Montarto, Comolos Altos ; à gauche, Comolos Pales et pic de Colomès. Et encore Encantados, Dorronco del Douro, Monsenito, Montech, Monsech, l'Andorre, Bou-Mort, Cadi, etc...

Découragement. *Il faudrait avoir au moins trois mois !* soupire Henri.

Descente dans de grandes neiges éblouissantes, les lacs brillants comme l'acier sous un soleil de feu : « une aquarelle de Barye ». Désolé, terrible, grandiose. Bains de Caldas.

Avec un guide local, Jacques Mayou (?), de Tahul, pour attendre un jour pur, visite au val de San-Nicolas, immenses forêts, au lac Llebrera, solitaire.

Le 15 août, attaque du pic le plus élevé de la Sierra de Montarto : c'est le Comolo-Forno. Facile ascension, jusqu'à la pointe inférieure. Et le panorama *admirablement beau* :

Dorronco del Douro, Pinars de Tahul, Comolos-Bienes, etc., Montarto, on domine le Bécibéri ; les Monts-Maudits, grandioses : *c'est d'ici qu'il faut voir le Néthou, c'est bien le roi des Pyrénées*. Et Portaron, et Encantados, et Moncenito....
 « Que ceux qui prétendent que les Pyrénées espagnoles descendent subitement viennent ici ! ».

Mais il y a un autre piton au Comolo-Forno, plus élevé. Il paraît inaccessible. Henri part seul pour l'essayer, son absence dure. Inquiétude. Enfin il revient. Il s'est trouvé arrêté par un obstacle infranchissable.

Un instant suspendu sans pouvoir ni monter ni descendre, pour la première fois de sa vie il a eu le sentiment du vertige. « Diable de pic, je n'en ai jamais vu de si mauvais, un jour il faudra venir l'essayer sur l'autre versant ». ...

[Pointe « extrêmement dangereuse » dira Lequeutre ; « difficile », diront les alpinistes. Et maintenant, lorsqu'en alpinisme on dit : difficile, cela s'entend. Difficile.

Le lendemain de la naissance du Comolo-Forno, le 16 août, fut un jour célèbre en ascensionnisme, où dans le Dauphiné, les fameux Gaspard père et fils conduisirent au mur des murs, au pic excellemment « difficile », un jeune volontaire d'un an de la garnison de Tarascon — mais oui, de Tarascon ! — qui, utilisant un congé pour passer dans l'alpinisme avec la rapidité et l'éclat d'un bolide, vint enlever la Meije, sous le nez stupéfait de tous les grimpeurs et grimpeurs de profession.

Or, la pointe « difficile » du Comolo-Forno, que Lequeutre vient de manquer — déveine d'ascension — et qui en a encore pour cinq ans, sera enlevée par des pyrénéistes qui — guide de Gavarnie compris — « feront » aussi la Meije.]

Il y a pourtant un beau moment dans ce voyage :

Le 16, Lequeutre surpris de la beauté des forêts espa-

gnoles, passe, à l'Est de Caldas le *Col de Tahul* ou de *Capdeilla*. Vue merveilleuse, et inconnue, des Monts-Maudits : le Néthou dominant l'immense crête qui se soutient à plus de trois mille mètres jusqu'au pic Russell, sans faiblir. « Je regrettai de ne pas être ici en compagnie de mes amis Ch. Packe et le comte Russell, qui n'ont jamais vu le Néthou sous un aspect aussi grandiose. » (Cette crête est alors anonyme. Cinq jours après elle ne le sera plus : Russell l'aura baptisée.)

Le col de Capdeilla est une trouvaille de Lequeutre.

Le lendemain, de Capdeilla, ascension du signal espagnol de Monseny (Moncenito : 2883). *Le panorama est merveilleusement beau et varié* : demi-cercle Cotieilla, Turbon, Posets, Monts-Maudits, Montarto, Montcalm, montagnes d'Andorre, (Coma Pedrosa, Puyg de Casamanya) Sierra de Cadi ; « *près de nous et nous dominant un peu, le pic de Saint-Christophe, point culminant de la Sierra de los Encantados. Malheureusement le manque de bonnes cartes ne me permet pas de reconnaître tous les pics et de contrôler les noms que m'indique Mayou* ».

Dans le vague de ces six lignes, un désastre.

Lequeutre avait sous les yeux, sous la main, derrière les lacs de Capdeilla étincelant au soleil (origine du rio Flamisell) la région la plus mystérieuse des Pyrénées : le revers Sud du Montarto — du « champ sans bornes de pics », disait Chausenque en le voyant par le Nord — de cette houle de granit visible des sommets voisins de Luchon et à fortiori du Néthou. C'était le moment de « trouver Gabardous », ou l'inspiration : d'être le Colomb de ce pic qui s'appelait Christophe...

Après deux heures d'admiration, se résignant à partir, Lequeutre traita par le Sud le « champ sans bornes » comme Chausenque l'avait traité par le Nord. Il lui tourna le dos pour continuer à l'Est.

Déveine noire. Il perdait la grande occasion de sa vie de marquer dans la découverte des Pyrénées !...

Mais il voulait la plus haute montagne de l'Andorre : la *Coma-Pedrosa*. Il la manqua.

Par le *col de Triedo*, il passe de Capdeilla à Rialp, de la vallée de Flamisell à celle de la Paillaresa, qu'il remonte jusqu'à Liavorsi. Puis de Tirvia, il vient à Alins sur la Noguera - Ferrera. Il est sous la Coma-Pedrosa et se propose d'y monter droit par l'Ouest, par Tor : c'est le bon chemin, et avec une étonnante unanimité les gens du pays lui en conseillent un autre, et il les écoute, et remontant tout le val Ferrera, il va rentrer en France par le port de Bouet, sous le Montcalm et le pic de Canalbonne, descendre dans l'extrême fond — peu connu — de la vallée d'Auzat, coucher à la cabanée « de la Soucaranne », ressortir par le port de Rat (vue magnifique sur le Montcalm, les montagnes de l'Ariège et de l'Andorre, les Sierra de Cadi et de Bou-Mort), être frappé là, comme sur trente autres points de la frontière, de l'étonnant et brusque contraste des deux versants européen et africain — descendre en Andorre par le val de Tristanya, et coucher à Ordino, à l'Est de la Coma-Pedrosa qu'il vient de tourner en deux jours. L'hôtelier lui propose de le faire conduire au sommet, le lendemain, par Arinsall. *Mais il faudrait six ou sept heures d'Ordino, cela m'écarterait de ma route et je refuse.* Déveine persistante ! Evidemment Lequeutre, dont la maladie assombrit, empoisonne l'existence, est dans une crise.

Comme équivalent de son observatoire manqué, il fit le Puyg de Casamanya, (2738 mètres ; grande vue : demi-cercle Monseny, Encantados, Comolo-Forno, Montarto, Pique d'Estats, Campcardos, Carlitte, tous les pics d'Andorre à commencer par la Coma-Pedrosa).

A dater du 23 août le voyage se poursuit classique, par Puycerda (avec un guide original, un jeune homme qui pendant son service militaire a failli être fusillé quatre fois par un parti ou par un autre, deux fois il avait été mis en chapelle !) et le Canigou.

Dernière déveine, Lequeutre voudrait décrire le fond du gouffre de la Fau près d'Arles sur Tech, et les gorges de San-Anyol et Talaxa en Catalogne, « sur une échelle moindre presque aussi belles que la vallée d'Arrazas et la partie inférieure du Cotatuero » (il n'y manque que le Mont-Perdu). Mais son récit est « trop volumineux ». Au lieu d'y sabrer deux cents lignes de vétilles inutiles pour se faire de la place, il préfère renoncer.

XX.

LE BULLETIN C. A. F. DU SUD-OUEST.

SAINT-SAUD : LE SALTO DE ROLDAN

Wallon, en 1872, montant à Cauterets, s'était trouvé sur une impériale de voiture à côté d'un petit étudiant en droit allant se fortifier pendant les vacances à l'air de la montagne. Le Wallon des impériales, le Wallon « nature » et amusant, n'est pas le Wallon géométrique et comprimé du Club Alpin. Exultant, pétulant, il se mit à expliquer à son voisin muet d'admiration que lui et son fils partaient pour le Balaitous ; et ce qu'était ce Balaitous il le dépeignit avec toute sa verve méridionale. L'étudiant fut « épaté » (*sic*).

Mais Wallon venait de semer en bon terrain. Il avait préparé un nouvel élément de la Pléiade : rien de moins. Son jeune auditeur — baron Aymar d'Arlot de Saint-Saud

— passa du coup de la période passive (où l'on regarde de loin la brèche de Roland, dernier terme de la difficulté) au stade actif. Il se mit aux ascensions. Nous l'avons vu en 1874 monter au Vignemale avec Brulle, descendre par l'itinéraire La Moskowa, et remarquer au Mont-Perdu la carte d'Henri Cordier.

En 1875 il est de ceux qui fondent la section Sud-Ouest du Club Alpin.

Section très active, comprenant des pyrénéistes de premier ordre, qui dès 1876 pense à créer un abri au Mont-Perdu, et dès 1877 a son organe spécial, un *Bulletin* imprimé à Bordeaux, semestriel de cinquante à cent pages. Ci, à la fin du siècle, quatre mille pages à ajouter à la bibliothèque pyrénéenne ! La partie vraiment utile se ramène à beaucoup moins, mais elle est essentielle.

Encore un grand pas franchi. Avec le *Bulletin du Sud-Ouest* nous entrons dans le pyrénéisme de touriste ; la » tournée haute » des Pyrénées par les grands pics se fait couramment : Lacotte-Minard, de Champsavin, Maumus, Lacaze du Thiers, etc. Pic sur pic, par douze grands pics à la fois, comme jadis on faisait « les quinze lacs ». « (Comme ils vont vite ! », dit-on ; « ils n'ont le temps de rien voir. » Mais ils ne vont pas plus vite que les promeneurs qui, faisant la tournée des bains en landau, pratiquent émerveillés une douzaine de demi-sommets. Ils jouent dans le même mouvement, une octave au-dessus.) En y joignant aussi les récentes découvertes, comme les gorges de Rodeillar, et jusqu'à la Sierra de Guara. (Lacotte-Minard.)

Et avec le tourisme, vient une nouvelle forme de littérature de montagne : l'enregistrement des courses. On ne monte rien sans que cela soit imprimé. Non seulement les grands pics, mais les moyens, les petits, les tout petits.

En juillet 1877 Saint-Saud est en plein pyrénéisme *gavarniste*. Il accompagne Schrader dans la « tournée de révision » faite avec Lourde-Rocheblave. Ensemble ils sont au Taillon et dans la vallée d'Arrasas. Sur le sommet du Taillon, Saint-Saud voit Schrader orographier ; subitement il est illuminé de la grâce : quand il redescend ce n'est plus un touriste, mais en puissance un géographe, jeune vélite impatient de se signaler.

Quelques jours après, avec Wallon retour de la Peña Telera, Henri Passet, Pujo et Brioul, il est de l'expédition qui recherche l'emplacement d'un abri que le Club Alpin veut construire sous le Mont-Perdu. Russell cherche par le Sud, les autres par le Nord, et Saint-Saud commence à noter : « *Rude montée. Col de l'Astazou : je comprends l'enthousiasme de Ramond. Tuquerouye : silence polaire. Midi, col du Mont-Perdu. On attend le comte Russell qui n'arrive pas. Wallon, l'homme de la science, installe ses instruments..... Russell arrive avec Célestin.* » Et au retour : « *Le Cotieilla trône en souverain. — Au loin se dresse une brique rouge gigantesque, la Peña Montañesa.. Que de villages s'éclairent des feux du soleil couchant, tandis que les deux fentes béantes de la forêt de Niscle et d'Ordéça sont plongées déjà dans une mystérieuse obscurité!... »*

Dès le mois suivant il ne voyage plus sans baromètre et relève ses routes. Après une expédition avec Brulle au Néouvielle et aux lacs de Couplan, excité par le récit de Lequeutre sur les gorges de Rodeillar, il part le 13 août de Gavarnie avec Pujo, s'aperçoit qu'à partir de Torla on ne sait plus rien sur les Pyrénées, manque les gorges (à cause de l'erreur de Lequeutre qui les indique sous le nom d'un autre barranco : *del Fonde*), pointe sur Huesca par le col de Fenez et Hivirque, et au moment de déboucher sur la plaine, a lui aussi — au jour même où Schrader monte au

Cotieilla, et Lequentre au Comolo-Forno — sa raison d'enthousiasme.

« Tout d'un coup je m'arrête stupéfait : à mes pieds s'ouvre, béante comme un gouffre, une verte et riante vallée creusée dans la Sierra. Nous y descendons et traversons le village de Lusera. Je vois alors droit devant moi au Sud, dans la muraille des montagnes, un *barranco*. C'est par là que les eaux s'écoulent et que nous allons passer. Je pressens des merveilles. » (*Le Barranco de Louseras*, dans le *Bulletin Sud-Ouest*.)

Le *rio Flumen* s'ouvre un passage à travers la craie colorée de la Sierra. « J'en suis le cours et je marche d'admiration en admiration dans ce merveilleux barranco. » Deux murailles rouges découpées en cassures régulières soutenues par des contreforts gigantesques : formes fantastiques. « Du Gustave Doré et du Paul Féval ». Gorge sombre, impraticable. Col au Sud-Ouest. « Vue magnifique sur la plaine de l'Èbre... L'Orient ! »

A l'extrémité de cette gorge, deux immenses rochers isolés, dignes gardiens de l'entrée du barranco, le rocher de San-Miguel et le rocher d'Aman. C'est là le *Salto de Roldan* (saut de Roland). « On les aperçoit depuis la ligne ferrée de Saragosse, montants ruinés d'une porte gigantesque »...

Au village d'Apiès, suite du saisissement, dans un autre genre. Saint-Saud se repose sur une chaise pour éviter les *chinchas*... qui le dévorent nonobstant. (Très rouée, la punaise pyrénéenne : quand, avec du pétrole ou autrement, on rend impossible son attaque par le pied du lit, elle monte au plafond et de là se laisse tomber sur sa victime.)

Au retour, Schrader, à qui il raconte ses « ahurissements » sur le versant espagnol, le met en relation avec le capitaine Prudent, qui le devine, l'encourage, le pousse...

XXI.

RUSSELL : LA CRÊTE DES TEMPÊTES.

Au milieu de cette orgie d'Espagne, une ascension en France ! C'est à n'y pas croire.

Et, chose bizarre, c'est dans la région française qui s'appelle le *massif d'Aragon* (du Dragon, disent les bergers), entre le Marcadau et la Pierre Saint-Martin, région (peu pratiquée) du cirque et des lacs de Cambalès, des pics de Bernat-Barraou, de Cambalès, de la Petite-Fache, col de Montaigu, cascade de Castet-Abarcat, lac de l'Embarrat, etc., « ensemble d'écumes, de mousses et de rochers, de forêts harmonieuses, de pins rouges et de fiers saxifrages où roucoulent mille oiseaux, tandis qu'en haut des pics neigeux pointent partout vers le ciel » (dès qu'on rentre en France on se croit, dans un jardin !). « *Mettez-moi là sans me dire où je suis, et à l'instant je devinerai les Pyrénées et même le Marcadau.* »

Séduit par l'inconnu « dont le champ diminue à vue d'œil » Russell, dans une tournée agrémentée d'orages superbes — le « bombardement de la terre par le ciel » — était allé avec Sarrettes, le 20 juillet, enlever le Cambalès. En le voyant par l'Est, « où il se donne un air assez féroce », Russell, l'*impavidus*, n'hésite pas à dire qu'il fut pris non seulement de découragement, mais de frissons et se sentit pâlir. Par le Nord et la crête qui y monte de la brèche de Cambalès, il fallut grimper avec les mains « en renonçant à se servir des pieds ». Russell éprouva le besoin d'arriver en haut intact. Il alla essayer ailleurs, par l'Ouest et la Pierre Saint-Martin. Alors le pic devint apprivoisé, docile, facile : « par là il est bossu et tout le monde peut y monter ». Il n'a pas tout à fait fait trois mille, hélas ! Mais il était beau sous la

neige, et de grand panorama. L'Espagne dormait dans la lumière ; sous les pieds reposait l'interminable vallon de Cambalès aux douze lacs dont trois encore gelés. Mais le saisissant (et ceci avait été déjà l'impression de Wallon à la brèche de Cambalès) était au premier plan, en face, de l'autre côté de la vallée d'Azun. « Le Balaïtous, comme un vieillard sinistre mais droit encore, sortait verticalement d'un piédestal de précipices en tuyaux d'orgues et de glaciers où il allait bientôt faire nuit. *De nulle part il n'a l'air si terrible.* »

De là, avec mission du Club Alpin, de la Société Ramond, de la vallée de Barèges, suite d'une campagne pour choix de l'emplacement d'un abri de grande hauteur (son rêve !) sous le Mont-Perdu. Nous l'avons vu tout à l'heure avec Célestin, rejoindre sur le col du Mont-Perdu Wallon et Saint-Saud. L'emplacement est arrêté : en Espagne, à l'Ouest du Mont-Perdu, au Sud-Ouest du Cylindre.

(C'est le lendemain de cette ascension que les pyrénéistes se dispersent : Schrader vers Bordeaux, Wallon vers Fanlo pour rentrer ensuite dans ses états et courir entre le rio Ara et le rio Aragon. A présent, il devient aussi ardu de suivre dans leurs courses simultanées les hommes de la Pléiade que de lire une partition à grand orchestre.)

La construction de l'abri du Mont-Perdu commence immédiatement.

Russell, flirtant avec les sommets vierges, semble exclusivement l'homme du caprice, un Don Juan ascensionniste : *en France, six cent quarante, mais en Espagne mille et trois.* Cependant, suivez-le bien, et vous lui trouverez deux liaisons permanentes, en titre, auxquelles il revient toujours : le Mont-Perdu ; surtout les Monts-Maudits, sur

lesquels, dès longtemps, il opère un travail de transformation équivalant à une véritable création.

Avant lui la montagne maudite est uniquement, une pointe, un pic dominant, le Néthou, déjà banal et traînant dans les journaux quand il l'aborde.

Avec lui les Monts-Maudits sont une crête immense, sublime, qui pendant sept kilomètres se maintient au-dessus de trois mille mètres sans faiblir, présente quelques élevures qu'on appelle des pics : de l'Ouest à l'Est, ces morceaux de crête sont Albe, Maladetta occidentale, Maladetta proprement dite (3312 mètres), Pic du Milieu ci-devant Malahitte (Mala Hitta, mauvaise pique), Coroné, Néthou (3404), un anonyme (3350), enfin le pic Russell. Puis tout s'abaisse subitement.

Du port de Vénasque, on ne voit ou on n'entrevoit de cette longue crête que la moitié, Albe-Néthou. Mais l'autre moitié, Néthou-Russell, la plus grandiose et impressionnante, demeure cachée, par le Néthou lui-même.

Russell, dans les Pyrénées qui s'épuisent, cherche avec anxiété du nouveau. Du nouveau de grand premier ordre, s'entend. Du nouveau selon sa manière, laquelle, chose à remarquer, est précisément exclusive de beaucoup de nouveautés !

Enfin, il trouve, dans les Monts-Maudits : le secteur compris entre le val des Salenques et celui d'Erioueil ; c'est-à-dire le Sud du Néthou et la grande crête invisible du port de Vénasque. Aussi bien cette crête le travaille-t-elle depuis treize ans, depuis 1864 où il s'y aventura dans sa conquête du petit Néthou (aujourd'hui pic Russell). Il décide donc d'aller la prendre, non directement — par le Nord elle paraît formidable — mais à revers. Bref, à faire le demi-tour complet des Monts-Maudits par l'Est, pour venir se placer derrière le Néthou au Sud.

Pour se lancer dans ce profond mystère, et suivant une

mode qui tend désormais à s'établir parmi les pyrénéistes gavarnistes, il ne se fie pas aux guides de Luchon, il fait venir un guide de Gavarnie. Il appelle Célestin, qui sitôt rendu libre par Schrader à la descente du Cotieilla, le 15 août, accourt.

Et le 19 août Russell, avec Célestin, prélude comme toujours, par une nuit chez Cabellud au port de Vénasque.

Il avait eu l'inspiration, il eut la chance.

Et sa chance fut le mauvais temps. Le vent soufflant en foudre. Temps qui va être capital dans la géographie pyrénéenne.

Récit tranché, d'allure unique, et selon le tempérament dominant de Russell : la poésie de la désolation. *J'aime l'horrible dans la nature.* Tableau superbe des Pyrénées irritées.

Il passe le col des Salenques, où l'on ne peut se tenir debout tant le vent est fort. « Quelle tristesse voilait toute la nature de l'autre côté ! Le ciel était en larmes, les montagnes étaient noires, les rochers rugissaient, il faisait froid, et il fallait toute la confiance que j'avais en Célestin pour oser continuer avec une pareille nuit en perspective dans un pays inconnu. Je m'attristais »... Il traverse le glacier Sud-Est du Néthou, bleu, céruléen, dont la partie inférieure récemment écroulée forme des ruines d'azur et des grottes de saphir. Et comme il est en veine de baptiser, il appelle cette région le Vallon Bleu... « *Je m'en allai en soupirant, car des années s'écouleront peut-être avant qu'un touriste visite ce vallon relégué dans les nues, et ses splendeurs arctiques n'aient pas d'autres témoins que Dieu et le soleil.... Frissonnant et morose, je repris terre au Sud.* » En moins d'un quart d'heure, Russell et Célestin sont renversés par le vent, Russell deux fois. Que sera-ce tout à l'heure, quand ils auront doublé le promontoire du

pic Russell, espèce de cap Horn dans les airs, et qui les garantit encore ? Derrière, au Sud-Ouest, on entend des mugissements vraiment féroces...

Le pic Russell doublé (doubler son propre pic, volupté rarissime, inouïe !) voici des granits sans limites, mêlés de neige et de petits étangs glacés. « Il fait froid, il est tard ; à mesure que nous envahissons la morne patrie des bouquetins et des isards, l'inconnu se déroule devant nous à travers la tempête. Je suis peu rassuré.. Trouverons-nous un rocher ? Ah, comme un montagnard a besoin des rochers ! Comme il les cherche, comme il les aime... Cependant la tempête relevait mon moral. C'était si beau ! Les nuages pleins de reflets de forge volaient en cercle. Au Sud, le pic de Malibierne (Mauvais Hiver) avait l'air en délire : échevelé, entouré de brumes rouges et cendrées, drapé de neige et sortant des éclairs, il ressemblait à un volcan des pôles. Quant à nous, nous courions, heureux de n'être que deux devant les convulsions et les angoisses de la nature... »

Dès qu'on est trois, ajoute Russell, la poésie s'échappe de l'âme et même des choses. Quant aux caravanes — peut-être utiles — et à la foule il faut les fuir : elles dépoétisent et profanent tout. (Comme affirmation de début dans l'Annuaire du Club Alpin, ceci est piquant !)

Deux heures et demie après le col des Salenques, Russell repasse au point d'où jadis, treize ans avant, il escalada le pic Russell. Le voici au Sud du Néthou, et au Nord d'un col immense et anonyme, donnant dans Malibierne, et auquel une rencontre imprévue va donner un nom : deux bouquetins (les derniers !), spécimens d'une race disparue ! Ils impriment à cette course sauvage une allure préhistorique. Et le col va s'appeler *Col des Bouquetins*.

Ici une région ressemblant « au Ténare ».

« C'est un des sites les plus mornes de l'Europe. Pas un arbuste, pas un sentier, deux lacs sombres et sans nom que

dominant des glaciers, au haut desquels se hérissent des murailles de 3300 mètres couleur de rouille et aussi déchirées par le vent que les falaises de la Normandie. C'est comme l'Averne, et l'âme frissonne en y entrant. »

Encore un col, et complétant le demi-cercle, une heure avant la nuit, voici Russell et Célestin sous le Néthou « que l'orage et le soir couvrent de lueurs sanglantes et hyperboréennes ».

Descendant, « comme Robinson et Vendredi », vers un petit lac noir « où le regard de l'homme n'était peut-être jamais tombé », ils découvrent au crépuscule un bloc immense, en forme d'hippopotame. Sous l'abri ils dînent bien, « avec punch et chartreuse ». Puis Russell va poétiquement s'asseoir dehors « pour contempler à la lueur des étoiles les pâles déserts où nous étions cernés par le mystère et par la nuit... » Après quoi il revient au monstre de granit, et couche dans sa gueule.

Le lendemain, le vent tombé pendant la nuit reprend féroce. Laissant sur la gauche le « lac Néthou » de Packe, Russell marche droit au Nord vers cette muraille mystérieuse qui depuis treize ans hante ses rêves. *Hélas ! elle ne fit pas beaucoup de résistance.* Le seul ennemi sérieux, c'était la rage du vent ; enfin, en deux heures laissant les bâtons ferrés pour avoir les mains libres et s'accrocher aux blocs, se collant au sol, Russell et Célestin arrivent « accroupis et gelés » sur le sommet du fier piton (le pic anonyme) qui domine toute la crête au Sud-Est du Néthou, dont le sépare une immense brèche (entrevue en 1864).

« J'ai pris la liberté d'appeler cette pointe *Pic des Tempêtes* » dit Russell.

La formidable brèche en V « où l'ouragan passe comme un projectile, avec des bruits sauvages et lamentables », devient la *Brèche des Tempêtes*.

Enfin la crête désormais célèbre, rempart le plus élevé

des Pyrénées, exposé aux tempêtes du Sud-Ouest, constamment bombardé, mince, et qui s'écroulera un jour au Nord, tombant à pic sur le glacier des Salenques, reçoit le nom redoutable et superbe de *Crête des Tempêtes*.

Et, en collaboration avec la tempête dans une course décisive, venant d'imprimer à la moitié des Monts-Maudits un cachet indélébile, Russell descend et va « prendre patience » à l'hospice de Vénasque.

Mais, dit-il, « le repos m'agite ». Le 25, le temps étant beau, il s'offre encore une des protubérances de la crête des Monts-Maudits, et va enlever avec Célestin le « pic Occidental de la Maladetta » (dont l'itinéraire semble avoir été décrit par Packe). « Ce fut vite fait. » Entraînés, fortifiés par les brises fougueuses dont leurs poumons vivaient depuis cinq jours, ils montèrent « comme des fous ». Bien que l'ascension fût raide et continue, au Nord les fières cimes luchonnaises s'abaissaient à vue d'œil : « le pic Paderne, à gauche, et la Pique Blanche à droite, défilèrent à nos côtés comme ces navires qui ne font qu'apparaître un instant aux yeux des passagers emportés à toutes voiles par un clipper américain ».

Quelques jours plus tard, la Maladetta occidentale fut encore visitée par un ascensionniste cubain : Joseph Narino, qui peu après alla faire, par le Sud, la seconde ascension du pic de Boum. Trutat et Gourdon ne purent être de l'expédition. Narino en fut pour trente-trois heures de pluie à l'hospice de Vénasque, à râcler des *jotas* sur une guitare, accompagné par un carabinero jouant du triangle avec la baguette de son fusil ; il avait besoin d'une corde, on lui offrit un licou : « c'est presque de la corde de pendu » remarqua le carabinero, homme d'esprit. L'ascension, avec Haurillon (récit excellent, dans l'*Annuaire*) fut rude et de

malechance : au sommet, arriva en même temps que Narino un terrible gêneur, le « brouillard intense ».

(Notons qu'ici le pic de Boum, c'est le pic de Boum, le seul, le vrai, le Boum de Michot, Lézat, Lambron. Et le Boum de Russell, la « pointe orientale de Boum ? » C'est le Mal Barrat. Il y a là une erreur de Russell qui s'est répercutée sur le *Joanne*.

Autre question. Pic de Boum, c'est Pic du Lac. Quel est le lac, quel est le boum du pic de Boum ? Evidemment, le lac Bleu.)

XXII.

LE SOUM DE RAMOND.

Le 10 septembre, Russell allait inaugurer l'abri du Mont-Perdu.

En outre, il avait encore trouvé une inspiration superbe. Après avoir « complété » les Monts-Maudits, compléter le Mont-Perdu, ou plutôt les Trois Sœurs, las Tres Hermanas ! Ramond ayant pris le Mont-Perdu, aller lui Russell, qui avait pris le Cylindre, prendre le Soum de Ramond.

Plan majestueux, dont la fortune capricieuse fit, pour l'exécution, une amusante pantomime, sur ce libretto :

Russell, avec Brioul, arrive à la cabane. Encombrement ! Dix-neuf personnes : Chantérac, Maurice Vincent, l'écossais Durham, Hippolyte Passet, Pujo, Haurine, Cierp (de Luz), l'entrepreneur Theil, etc. Entre autres, deux jeunes alpinistes, Albert Guyard (aujourd'hui député de l'Aube) et Georges Devin (aujourd'hui avocat à la Cour de Cassation) arrivant du Néthou avec Henri et Célestin. Russell, quand il le veut, est séduisant, mais (qui le dirait ?) il est timide : ce jour-là il n'ose pas engager la conversation. Rien de plus aimable que Guyard ; et Devin cache sous un abord réservé

le cœur le plus chaud. Eux non plus n'entament pas la conversation. Et Devin cependant, ascensionniste de pics de quatre mille, genre « Barre des Ecrins », s'il écrit peu, sent la haute montagne de façon intense. Comment les atômes de Devin et de Russell refusent-ils de s'accrocher ? quelle méprise ! Le silence prolongé tourne à l'affectation et à l'hostilité : on se prend en grippe. La nuit, les deux jeunes gens méditent une espièglerie à l'adresse du muet confrère : lui souffler son pic. Sans bruit, pendant que Russell parachève son repos nécessaire, ils détalent vers le Soum de Ramond. Russell se lève, constate, et ulcéré s'élance avec Brioul. *Au moins la trace est toute faite*, songe-t-il pour se consoler, tandis qu'irrévérencieusement les deux jeunes gens scandent leur marche sur *J'ai du bon tabac...* Et Russell arrive pour joindre sa carte à celles « de ces deux Messieurs » qui descendent...

Ainsi fut partagée la « première » du Soum de Ramond, foulé le 11 septembre 1877 par Devin, Guyard, Russell, Henri Passet, Célestin Passet et Brioul.

Impression de Russell : vue magnifique, presque la même que celle du Mont-Perdu ; on plonge de deux mille mètres sur la vallée de Niscle, *dont on voit mieux les bizarreries, les précipices et les merveilles, que si on y était*. (Qu'il se donne là une bonne raison pour n'y pas descendre !)

Impression de Devin : la vraie vue magnifique de la région de Gavarnie, c'est... le Piméné. (Impression du même concernant Russell, vingt ans après : *Il est de premier ordre !*).

Après tant d'ascensions, Russell va rêver devant les mers de la Biscaye, voir l'écume battre les promontoires de Biarritz. Au crépuscule : « *quand les étoiles commencèrent à monter, on alluma le feu du phare, dont la lumière lugubre et fantastique allait, pendant dix heures, se pro-*

mener en tournant, dans la nuit, sur les bruyères et l'Océan, scrutant, illuminant et rougissant la terre, le ciel et l'eau, comme un œil plein de sang qui chercherait quelqu'un... »

Et c'est de Penzance (Cornouailles) qu'en novembre (tout en donnant au *Bulletin Ramond* un article sur le mal de montagne) il présente, pour début magistral dans l'*Annuaire (Exploration du Sud-Est et du Sud du Néthou)* « l'arête aérienne et neigeuse, épine dorsale des Monts-Maudits, digne de figurer parmi les grandes montagnes de l'Europe : elle est l'orgueil des Pyrénées et il serait impardonnable d'en négliger un seul détail. »

XXIII.

GOURDON : LE PIC « DÉSOLATION ».

Qui croirait qu'en septembre cette grande année 1877 (qui a aussi vu prendre le pic de Lanne-Bontal dans le massif de Piedrafita, sous le Marcadau, par Maumus, *Annuaire* et trouver par le même une variante facilitant le pic d'Enfer) n'est pas épuisée. Elle nous réserve encore des nouveautés : non des moindres...

[D'abord, sans paradoxe, la vraie nouveauté est d'entendre prononcer quelques noms français : *Ardiden* par Maumus, *Pic du Midi* par Schrader, *Pic de Jer* par Brulle, *Pic d'Ossau*, *Pic Long* et autres grands pics, par Lacotte-Minard, (*Bulletin Sud-Ouest*).... Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit.]

Une rapide notice en petit texte perdue dans les *Miscellanées* de l'*Annuaire* du Club Alpin rend compte de

courses faites en octobre 1877 par Maurice Gourdon. Brève, peu explicite, ardue, cette note capitale sème dans le pyrénéisme une série de noms inusités : Salana, Sandrous, Colomès, Sabourèdo, Ruda, plusieurs « Comolos », et surtout un pic au nom inconnu auquel Gourdon donne le nom arctique de « pic Désolation ».

Acte de naissance de nouvelles Pyrénées. Laissons-les mûrir : ce sera d'ailleurs prompt.

A présent, naître, arriver au pinacle, et finir dans l'abandon, c'est pour les montagnes affaire de trois ans !

LA PLÉIADE

(SUITE).

XXIV.

1878. — WALLON : BUQUESA. — LLENA DEL BOSO.

Elles sont donc inépuisables, les Pyrénées espagnoles ?

Non. Elles battent leur plein, pendant quelques années singulièrement touffues et qui semblent encore inextricables. Mais brusquement elles finiront, morceau par morceau, comme un problème élégamment résolu par éliminations successives.

Wallon revient encore une fois sur le massif de la Collarada. Il a bien envie de prendre sa Pala de la Horca de Lanne-Mayor ! Mais, réflexion faite, mieux vaut le point de rayonnement du système, le moyeu de la roue, la Punta de Bouquéça (Buquesa).

Il commence le 7 juillet par une promenade à la *Huega de Escarra* (1756 mètres, c'est le Superbagnères de Tramacastilla).

Wallon avance dans sa tâche, il commence à se transformer. Il est heureux. *Au début*, dit-il, *j'étais sans entrain*

(oh !), *mais maintenant c'est de la passion* (jugez ce que cela doit être !). Et sur sa Huega de Escarra c'est un enchantement. *Site ravissant*. Et occasion de placer une bonne description du massif de la Bouquéça (*Bulletin Ramond*). Et voici l'ivresse, et le cri caractéristique des pyrénéistes : *quel bonheur de vivre !*

Pour la Punta de Bouquéça, il la prend le lendemain, avec Latour et Vicente Faure, par la brèche d'Acumuer et l'Est : escalade de corniche en corniche, « pénible et périlleuse, à chaque instant la moindre distraction pouvait nous précipiter dans l'abîme ». Dix fois, Wallon est sur le point de renoncer, mais l'excitation nerveuse l'emporte et la cime l'attire irrésistiblement. *Que de peines et de fatigues !* s'écrie-t-il (pour un pic de 2770 mètres, et qui n'est pas le point culminant du massif ; et le point culminant, lui, est si facile !). Mais la vue est admirable, surtout le pourtour immédiat. Sur cette muraille dont on ne voit pas la base, et comme suspendue dans l'espace, le regard de tous côtés plonge à pic au fond des cirques d'Yp, de los Rayos (des rayons ou des coups de foudre). *Il serait difficile de trouver un autre endroit où le sentiment du vide s'impose aussi impérieusement.*

Descente par la longue vallée d'Acumuer, ou d'Aurin. Rentrée à Cauterets.

Et voici un massif éliminé, qui a brillé quatre ans. Saluez la Bouquéça-Collarada : dans l'histoire pyrénéiste vous ne la reverrez plus.

Wallon croit même cette année tout éliminer, et finir avec son travail, en poussant (*Explorations nouvelles*, dans l'*Annuaire*) vers la troisième section de son domaine, au delà du rio Aragon, jusqu'aux vallées qui naissent sous le Bisouri...

Il sent la fin, il se détend, reprend sa bonhomie ; il jouit

par tous les pores de la volupté d'être dans son Espagne. Ecoutez-le : on dirait qu'il continue un roman de Le Sage. « Le 25 juillet j'étais dans la vallée de Broto avec mon guide Pierre Pujo. *Après avoir passé toute la matinée avec mes amis don Blas Ballarin de Sarvisé et don Constandio Gil, notaire à Broto,* » (quelle couleur ceci vous a !) « *je quittai Sarvisé... Quelques minutes après avoir traversé le pont de Fiscal, engagés dans les rues tortueuses du bourg, nous fûmes obligés de demander plusieurs fois notre chemin pour arriver à la Casa de Cadena appartenant à l'un des propriétaires les plus considérables de l'endroit, don Mariano Sampietro, pour lequel son ami don Blas m'avait donné une lettre de recommandation. Nous reçûmes une hospitalité des plus gracieuses. Notre souper, très confortable d'ailleurs, fut égayé par les accords de toutes sortes d'instruments et les cris joyeux de la jeunesse qui célébrait par des danses nationales la fête de San-Iago, l'un des patrons de l'Espagne ...* » Tout le facile voyage (passer à Jaca), va être de cette allure. Au passage du petit col de Fenez : « *Je travaillai pendant une heure : ensuite, étendus sur une verte et moelleuse pelouse, nous fîmes honneur à l'excellent déjeûner que notre jeune compagnon Sampietro portait sur son mulet. Quel bonheur de se sentir vivre à pleins poumons au milieu d'un site aussi ravissant, dans une atmosphère éclatante de lumière et tout imprégnée du parfum des pins et des mille plantes alpestres qui forment notre tapis de verdure. Voilà de ces plaisirs que nous ne goûtons jamais dans le tourbillon de la vie au sein des villes* ». Arrivée d'un immense troupeau de moutons passant du val de Sobas dans celui de Sassa : « *Bergers et chiens furent bientôt près de nous : ils avaient probablement flairé l'odeur de nos succulentes côtelettes. Je fis aux bergers la politesse de les engager à casser une croûte avec nous, invitation qu'ils*

acceptèrent pour nous faire honneur... *Mais il faut s'arracher à ces délices* ». Heureux Wallon, qui sent que les résultats sont proches !

Descendu à El Puente sur le Gallego, il ne s'agit plus que d'atteindre Jaca par « d'excellents chemins » ; tout au plus y aurait-il embarras du choix à une bifurcation, mais voici des *gardes civils* (gendarmes) : ces « excellents militaires » indiquent la bonne direction, par Cartillana. (Vous avez raison, brigadier). Et à Jaca, après visite aux curiosités archéologiques, après travail sur les talus de la citadelle devant des officiers alors très tolérants, après messe à la cathédrale *où la haute société se rendait en grande toilette ; ce fut une étude de mœurs et un spectacle qui avait bien sa valeur*, et l'aubergiste *Firmin Diaz* lui ayant procuré pour guide le *señor Francisco Urban*, départ et passage à l'Ouest du rio Aragon.

Si le massif du Tendénère est une croix, et la Collarada une roue, le massif d'entre rio Aragon et frontière de la Navarre est une frange de contreforts qui descendent perpendiculairement à la frontière, avec un système de vallées Nord-Sud : val de *Luvierre* où est Borau, vallée d'*Aisa* ; puis vallées d'*Aragues* et d'*Urdues*, ces deux-ci tributaires de la grande vallée d'*Hecho* (Etcho) où coule le rio Subordan ; enfin vallée d'*Anso* où du rio Veral.

Wallon visite la vallée d'Aisa se terminant au Nord par le massif d'El Boso, ou de la Garganta. Il fait le 29 juillet l'ascension de la Llena del Boso (2581 mètres), au panorama « incommensurable et indescriptible » : le Bisouri, à cinq kilomètres, domine tout ; le regard plonge sur toute la région d'Aspe : une crête cache le lac d'Estaens. Les guides élèvent un cairn « formidable ».

De là, il passe par la *Collada de Yasa* dans la vallée d'Aragues, qu'il descend, ainsi qu'une partie de la vallée

d'Hecho, et par la *Collada de Lastiesas* va terminer à Jaca « cette excursion pleine de charmes ».

Quelques jours après, ayant passé à Torla en même temps qu'une troupe de « romeros » (*romeria*, fête religieuse et profane), habillée de couleurs éclatantes, dansant, chantant à tue-tête avec accompagnement de musettes, flûtes, guitares, il descend de Fiscal à la petite ville de Boltaña, introduisant dans le pyrénéisme le curieux *défilé de Janovas*, tranchée de calcaires rougeâtres que franchit le rio Ara, monte à l'ermitage de *Santa-Marina*, (1821 mètres, panorama « aussi vaste que merveilleux » sur le massif du Mont-Perdu au Nord, les Sierras au Sud). Wallon est ici sur les terres de Schrader, et sur le « plan incliné » qui du rio Ara, par Fanlo, monte jusqu'au sommet du Mont-Perdu.

Par Yeva il revient à Sarvisé, serre la main à son ami don Blas Ballarin et à la señora, et le soir à Broto, avec son autre ami don Constancio Gil, peut encore faire une promenade « du côté du rio Sorrosal et de la Costera de Pueyo ».

Qu'il est heureux, Wallon ! qu'il est heureux !

XXV.

RUSSELL-SCHRADER : LE PIC D'ÉRISTÉ.

Schrader l'est moins !

Sa carte du Mont-Perdu n'est que la première feuille de la future carte des Pyrénées espagnoles au cent-millième, qui se raccordera à la carte de France du Ministère de l'Intérieur. Pour continuer, dès 1878 il met sur le chantier — et termine presque — un morceau énorme : cinquante kilomètres entre le massif calcaire et le Montarto. (*De Barèges à Luchon par l'Espagne, dans l'Annuaire.*)

Or, en quittant la région du Mont-Perdu pour celle du Posets et des Monts-Maudits, sans aller, dit-il, « jusqu'au dédain », il éprouve un désenchantement, l'inévitable nostalgie des formes et des richesses de teintes de la montagne calcaire : il en fait « l'aveu sans détour ». Et plus d'une fois il y paraîtra.

Et puis, dans l'hinterland du Mont-Perdu il est chez Ramond et il est chez lui. Dans la sphère d'influence des Monts-Maudits il est chez tout le monde. Les belles choses, et il y en a « nombre d'admirables », ont déjà été vantées. Bref, ici c'est la concurrence. Les pyrénéistes s'y marchent sur les talons.

Le pic d'Éristé est le premier à prendre. Schrader contracte un engagement avec Russell : ils ne devront pas faire la première ascension l'un sans l'autre. Mais Schrader, au moment convenu, est empêché ; toujours peu jaloux des priorités sur les pics, il dégage de sa parole Russell qui peut ainsi assouvir librement son désir sur ce sommet depuis trois ans convoité.

Ceci nous fera deux « premières », par deux côtés opposés, et surtout faites dans des « états d'âmes » combien différents !

Pour Russell, qui le 17 juillet y monte du village d'Éristé avec Firmin Barrau et un jeune chasseur d'isards, André Soubra, par une chaleur « tout à fait effroyable », le pic d'Éristé ou de Bagueniola c'est la joie de déflorer, c'est la volupté d'une région sauvage et inviolée, c'est la nuit « idéale », un clair de lune près d'une cascade, les chaos fantastiques, la nature tiède et immobile, et dès le lever du soleil le ciel en feu : « *quelle vie charmante nous menions là, et comme je m'occupais peu du Congrès de Berlin !* ». Quant au sommet même ce n'est rien : un sous-

Posets. Encore Russell le manque-t-il le premier jour, et le second manque-t-il de le manquer tout à fait. Comme il y a trois ans, l'inspection des vivres lui apprend qu'il n'a plus que quelques onces de nourriture. C'est « sérieux, presque alarmant ». Mais il serait fou désormais de remettre à une autre fois un sommet vierge. Russell « persévéra ». Il se serra le ventre et eut le pic. Il revit le lac Millar, descendit à Vénasque, monta aux bains — « ce nid d'aigle », où l'on est « à merveille, comme en France (!!!). *J'aime beaucoup cet hôtel et son site* » — continua la grande vie dans la région de Litayrolles-Crabioules, et par le col de Litayrolles passant de l'implacable soleil et des neiges lumineuses de l'Espagne aux brouillards livides et orageux, descendit à Luchon, où le propriétaire du Grand Hôtel des Bains sut « le régénérer en quelques heures ».

Pour Schrader, l'Eristé est une montagne capitale. Quinze jours après, parti de Barèges le 6 août avec Henri Passet, montant au col d'Aure, c'est-à-dire admirant le Néouvielle et sa région lacustre, couchant à Castets chez Fouga (gîte désormais apprécié), passant le port de Moudang — vue « insignifiante » sur l'Espagne — recouchant dans une mauvaise cabane, faisant l'ascension du Suelsa (mais n'en disant rien parce que son ami Lequeutre, qui la fait quelques jours plus tard, lui témoigne le désir de la raconter), prenant l'Eristé par l'Ouest, par la mine de Seïn que dirige Antonio Rinz, l'aubergiste du Plan, et à mesure qu'il monte découvrant dans un cirque de granit un grand lac (de Seïn), où se reflètent les roches dorées et les neiges (*c'était si beau que nous nous décidons à y passer la nuit au bord du lac*) ; le lendemain continuant sur la brèche qui communique avec Sahoun et sur la crête qui mène au pic, comptant de tous côtés, dans ces vallons sauvages, dans ces hérissements d'aiguilles granitiques, un troisième lac, un quatrième, cinquième, sixième, septième, et encore

deux, et encore un, et encore un autre là-bas très loin, et cinq autres dans la gorge d'Eristé, il se voit avec une indicible émotion sur un « Néouvielle espagnol », sur la « protubérance granitique » de Ramond transportée de l'autre côté de la ligne de partage des eaux ; sur l'extrémité d'un des grands alignements primitifs des Pyrénées, dont Ramond avait connu l'autre bout (ce qui l'avait mis à un doigt de découvrir la théorie des « plissements »).

Quel enthousiasme chez Schrader ! et comme la forme autoritaire de Ramond se réveille en lui devant un Néouvielle méridional. *« Je le soupçonnais l'année dernière, j'en suis sûr cette année ; j'y compte dix-sept lacs en un jour, je vois les granits qui me portent se prolonger à travers les massifs de Suelsa et de Barrosa vers le Vignemale, les Monts d'Enfer, vers le pic d'Ossau : je les vois rejeter au Sud les calcaires crétacés du Mont-Perdu et du Cotieilla, au Nord les schistes du Piméné ou du Posets... La protubérance granitique devient un des grands alignements primitifs des Pyrénées, et le Néouvielle semble relégué au second rang quand je le considère du haut des granits d'Eristé. »* Ainsi parle-t-il, et géologiquement le pic d'Eristé est le plus beau jour de sa vie. En vain il cherche à se contenir : *patience, ne généralisons pas trop vite ;* mais quand par la gorge de Millar il longe « le pied du sombre Posets, noir, abrupt, surplombant, plein d'arbres, presque effrayant de sauvagerie, et les gorges latérales, où pendent quelques arbres qui se penchent comme étonnés de voir l'homme », il déborde : *« je l'avoue cependant, au moment de me diriger vers les schistes du Posets j'éprouvai un mouvement de joie intense en me retournant vers ce monde de granit, et je remerciai presque le pic d'Eristé de s'être trouvé conforme à ce que j'attendais de lui ».*

XXVI.

SCHRADER-RUSSELL : LE GRAND BATCHIMALE.

Ayant couché à la cabane del Clot, Schrader a au-dessus de lui sur la crête-frontière de Batchimale un grand pic mystérieux qui le trouble depuis cinq ans. Russell, contestant son existence malgré les affirmations de Schrader, a négligé de le prendre. Aurais-je donc créé un nouveau pic absolument ignoré ? se demande Schrader très ému. Et il en envoie le signalement géodésique au capitaine Prudent qui par le retour du courrier, répond : *Pic Pétard, 3177^m, 5*. C'était le calcul de Peytier. (Et aussi, semble-t-il, une erreur de nom du même officier donnant au Grand-Batchimale le nom d'un petit pic voisin qui est sur territoire français.) Un touriste, récemment, en avait approché mais dans la brume : Lacotte-Minard, avec Henri Passet. Schrader, en trois heures, le monte, le 11 août, également avec Henri. Ce Grand-Batchimale tourné au Pétard (et même, avec Schrader, au « Tonnerre ») si bien placé entre France et Espagne, et entre Monts-Maudits et Mont-Perdu, est, comme panorama, splendide. D'ailleurs, pic Pétard, pic Tonnerre, Grand-Batchimale, voyez Batoua, et Batoua voyez Lustou. Les trois pics sont aux angles, bien détachés, d'un triangle équilatéral.

Le lendemain Schrader, en deux heures de la cabane del Clot, monte au Posets. *Le panorama, si vanté, me paraît inférieur à celui de la veille*. Les chaos du Posets ne s'attendaient pas à être renforcés de cette pierre !

Puis, par Luchon, il rentre se reposer quelques jours.

Chassé-croisé. Russell entre en action, et en Espagne, et le 13 août prend le pic de *Las Louséras*, manqué par

Schrader pour cause de brouillard, et dont la carte de celui-ci lui a révélé l'existence.

De là, en France, le 17, pic de Cambieil (ne pas confondre avec le Pic Long), haut, facile, merveilleux de vue, et presque jamais fait. « Est-ce parce que le charme du danger lui manque ? » A six heures du soir, l'impression produite sur Russell est « ineffaçable ».

Le 21 avec Casse, facile, chaotique et longue ascension du Cestrède, dans ce groupe de Culaous qui forme le fond visible de Cauterets (et que du temps de Pasumot et de la duchesse d'Abrantès on nommait aux étrangers « Vignemale »). « *J'y trouvai les ruines d'une petite pyramide. On y était donc déjà monté* ». La chapelle de Héas brillait, tout Cauterets paraissait; quant au Vignemale, sa masse écrasait tout... (Décidément le versant français se défend avec vigueur. *Eaux-Bonnes à Pampelune par le pic d'Anie, Cadier; Pic du Midi, lac d'Orrédon et Gèdre par le plus court*, Despiaud : *Bulletin Ramond*. — *Pic entre les ports*, Schrader, et *Vallée d'Azun*, Bayssellance : *Bulletin Sud-Ouest*.)

Chassé-croisé.

Le 22, Schrader reposé, revenant à Luchon où il se joint à Trutat et à Gourdon, avec Barrau et Barthélemy Courrège pour guides, et pour porteurs le père Courrège et le domestique de Gourdon, descend — très bien impressionné de la vallée de l'Essera — à Venasque. Rues sales, enfants criards, écussons armoriés, ponts en dos d'âne, fenêtres grillées, jolies figures, mulets harnachés, cochons innombrables. On se sent si loin de la France, si loin de l'Europe; « Le soir tombe, tiède et plein d'apaisement, on n'entend plus que l'Essera qui gronde et un vague murmure de guitares aux fenêtres ouvertes. Il fait bon respirer sous les étoiles qui apparaissent une à une. Qu'avons-nous besoin

de travail, de pensée, de recherches, de complications infinies ? Une heure semblable suffit pour comprendre les peuples qui se laissent vivre. »

Le lendemain, Malibierne. Beau certainement. « *Ce n'est cependant pas la vallée incomparable que j'attendais d'après les descriptions*, et je ne puis m'empêcher de songer à ce que diraient mes compagnons s'ils se trouvaient transportés au fond des gouffres rouges et sous les arbres monstrueux que domine le Mont-Perdu ». Mais la comparaison est « un sot exercice, elle gâte ce qu'on a et ne donne point ce qu'on n'a pas ». Sur cette réflexion, Schrader mieux disposé est véritablement enlevé par le pic de Malibierne vu à midi, sous « un de ces aspects que les montagnes méridionales seules peuvent donner dans leurs beaux moments d'illumination... Le pic semble nous appeler : montons-y ». A quatre heures, devançant Trutat et Gourdon qui s'arrêtent pour recueillir des échantillons minéralogiques, Schrader avec Courrège est au sommet. Au faux sommet ! l'autre est en face, derrière la fameuse taillante qui s'effile : « la plus singulière crête que j'aie encore vue : une lame de dolomie sans épaisseur et sans cassure, quelque chose comme un énorme tranchant de rasoir, tombant verticalement sur des abîmes. » Il se rappelle le texte de Russell : *Inutile de passer au risque de sa vie*, etc. Mais pour orographier il faut atteindre le point culminant. Courrège et Schrader, après hésitation, se décident à enfourcher l'arête et à avancer à la force des poignets, le pouce sur un versant et les quatre doigts sur l'autre. En dix minutes ils sont sur le véritable sommet, et trompé par le texte de Russell qui prête au doute, Schrader s'écrie : « cette fois c'était sans y songer que j'avais accompli une des dernières conquêtes qui restent à faire dans les Pyrénées au-dessus de trois mille mètres ». Gourdon et Trutat arrivent, franchissent l'arête. On élève une pyramide...

Fausse joie. Il y a erreur, et bientôt Schrader apprendra que la grande pointe de Malibierne a déjà été faite par Packe, Russell, Lequeutre. Il rectifiera dès l'*Annuaire* de 1879.

Schrader sert au pic de Malibierne un « éreintement » de premier ordre.

« Oserai-je le dire après les éloges qui ont déjà été faits de la vue du Malibierne ? Ce panorama n'est pas ce qu'on pourrait attendre de la hauteur des cimes et de la profondeur des vallées. La longue crête des Monts-Maudits s'allonge avec une monotonie de formes et une indécision de relief qui lui enlèvent beaucoup de sa grandeur. Le Néthou est presque insignifiant. La chaîne du Gallinero est uniforme et sans caractère. Le Posets est fort beau : en revanche les crêtes du Montarto alignées en dent de scie ne produisent aucune impression de grandeur. La faute n'en est pas à ces montagnes mais à la situation même de l'observatoire. La nature n'est pas infallible, ici elle crée la Munia ou le Piméné, placés à souhait pour tout voir sous le plus bel aspect, là le Malibierne, tourné vers le versant le plus défavorable des montagnes qui l'entourent ... »

Pauvre Packe !

Trutat et Gourdon l'ayant quitté, Schrader fait le monotone Gallinero, (belle vue sur le Turbon, la sierra de Chia, le Cotieilla). Descente aux granges de Castanèze. Ici quel changement dans les mœurs. La jeune fille qui prépare le dîner offre à Schrader des prunes.... *et de l'eau pour les laver !* Et cette enfant, agenouillée et tenant une lampe plate, promène cette lumière fumeuse sur la carte provisoire du capitaine Prudent que tient Schrader, tandis que son père et les autres assistants, coiffés de longs bonnets rouges, donnent leur avis, dans la brève et robuste langue catalane, avec une gravité et une sûreté étonnantes. « Charme sin-

gulier de cette soirée... Au sortir de Vénasque où j'avais été frappé du contraste entre la vivacité des regards et la torpeur intellectuelle, je croyais entrer dans un monde nouveau. C'était un peu cela, je quittais l'Espagne pour la Catalogne. »

Après le passage du col de Salinas la descente le long du barranco de Buzia est grandiose, l'ouverture sur la vallée de la Noguera apparaît « comme une porte gigantesque à travers laquelle nous apercevons à sept ou huit cents mètres de profondeur le lit de la Noguera fuyant vers la droite sous les forêts épaisses de Montarto. *Voilà la manière de la Catalogne*, me dit Barthélemy. J'avoue que cette manière me plaît assez ».

Au village d'Aneto, Schrader demande pour l'accompagner au signal de Montarto un des hommes qui y sont montés pour construire la pyramide. On lui amène un grand gaillard, très énergique, ayant habité Toulouse, Bordeaux, Paris, parlant à tout propos le pur argot français le plus répugnant. « Il a fait tous les métiers, et d'autres encore, et s'en vante avec un tel cynisme que deux ou trois fois dans la journée je suis obligé de lui demander un moment de repos. » Très serviable d'ailleurs et sachant sa montagne. C'est avec cette râclure de boulevard extérieur échouée — ô caprice du sort ! — derrière le Néthou, que Schrader fait son ascension, par Fennarouye. Descendu au lac de Bécibéri, encore peu banal, il y retrouve une provision d'enthousiasme nouveau.

Le 28 août une course superbe — et depuis, classée : passage d'Aneto à Malibierne par le lac Liouset. « On est au sommet du monde ; nul bruit, plus un arbre : c'est une absolue et sublime solitude. » Pourtant il s'y trouve un chasseur-pêcheur et son fils, prenant au filet des truites qu'ils vont vendre à Luchon. Au deuxième lac, scintillant sous le soleil, Schrader qui a déjeuné regrette de ne pouvoir

se jeter dans cette eau irrésistible. Mais il y plonge les mains et la tête, pour « emporter sur lui la sensation vivante de cette lumière et de cet azur ». Au-dessus règne de toutes parts le désert de granit, « houle de hautes montagnes dont chaque dépression renferme un lac et où de toutes parts s'ouvrent en désordre des cols neigeux, hérissés d'aiguilles. C'est vraiment beau »... La description aussi est belle, de ces Pyrénées toujours presque neuves.

Le lendemain Schrader fait l'obligatoire Néthou, par Erioneil — « cette ascension est si connue que je n'en dirai rien » — et descend à Luchon.

Fin de cette tournée, où malgré quelques désillusions il a vu « nombre de choses admirables, des forêts étonnantes, des glaciers alpestres, des lacs entourés de neige, des vallées éblouissantes » ; où il avoue même avoir été ému « plus que de raison » devant la splendeur d'un soleil de midi dans la vallée de Malibierne. Mais s'il faut exprimer une préférence ce ne sera pas en faveur des Monts-Maudits.

Quinze jours après c'est au tour de Russell retardataire de rendre hommage au nouveau pic, au Grand-Batchimale, au pic Pétard. Avec un chasseur de Génos, par la gorge de Clarabide, Aygues-Cruses, et le versant Sud ; arrivant à six heures du soir, et descendant camper au-dessous des lacs espagnols de Batchimale. Encore une nuit superbe, une nuit *russellienne*.

Schrader place le sommet du pic Pétard en Espagne, Russell l'estime sur la frontière. Élément de discussions inépuisables, pendant vingt ans, pour les causeries d'entre pyrénéistes à l'hôtel de Gavarnie...

XXVII.

LEQUEUTRE : LA FORÊT DE NISCLE.

La grande course de 1878 fut pour Lequeutre.

Comme préliminaire, le 10 septembre, pendant que Russell est au pic Pétard, il est allé du port de Gavarnie, et par la « brèche de la Fourca », avec Henri Passet, prendre la forteresse de calcaire rouge qui défend par le Nord l'entrée de la vallée d'Ordéça ; c'est le pic de l'Escuzana (l'Escoussane : *Monte-Arruego* des géodésiens de 1787, pour lesquels le Mont-Arrouébo des modernes était « *la Fraucata* »). L'attrait de l'ascension fut le « spectacle grandiose » du Vignemale et de la chaîne de la Collarada, et la vue détaillée de la vallée du rio Ara, entièrement aperçue de la base du Vignemale jusqu'à Fiscal.

Puis le 15 septembre, toujours avec Henri Passet, il passe le col d'Aure, couche à Castets chez Fougà, remonte par le val de Moudang « charmant de grâce, de fraîcheur et de sauvagerie », franchit le port, descend au Passo de los Caballos, toujours invariablement enthousiasmé, après treize ans de courses, par la puissante originalité, par l'intensité de couleur et de lumière du versant espagnol et sa « merveilleuse splendeur » — (quelle jouissance intense ont eue ces quelques hommes qui ont découvert et exploré le versant Sud ! Pendant quelques années ils ont été les heureux de la Terre. Demandez à Schrader quel fut, dans ces années, son état d'âme. Il répond : *j'étais ivre !*) — couche non à la cabane, mais à la maison du régisseur de la mine d'argent d'Ourdissetou en compagnie d'une bande de dix chasseurs français de la vallée d'Aure, ascensionne le

lendemain le Suelsa (son rêve : il va pouvoir raconter le Suelsa en détail) par le mauvais pas de Russell ; il n'y a pas de danger, dit-il, « seulement il est essentiel de ne pas glisser », descend, non sur Plan, mais — ceci est une primeur — sur Bielsa par le val de Montillo ; heureux, flânant sur ce versant méridional du Suelsa parcouru seulement par Lacotte-Minard et si différent de l'âpre versant Nord. Bien que l'on soit à mi-septembre la chaleur est extrême, mais l'ombrage de la forêt de Montillo protège contre le soleil. *Il est entendu*, dit ironiquement Henri Passet, *que les Pyrénées espagnoles sont entièrement déboisées*, et Lequeutre se met à rire avec son guide de l'indéracinable préjugé du déboisement du versant méridional. « Je le redirai à satiété, il y a sur le versant espagnol de nombreuses forêts, de magnifiques forêts ».

De Bielsa le 18, exécutant son plan conçu avec un heureux instinct, remontant toute la vallée de Pinède, passant à Xavierre, puis sous Espierbe, traversant la Cinca, déjeunant à la Casa d'Inglatas, s'élevant longuement et durement sur les flancs des Parets de Pinède et, après avoir congédié son guide local le señor Chucarillo, franchissant le col de Niscle, il laisse sur sa droite la brèche Passet-Pujo et dévale de huit cents mètres — sans difficulté, Henri trouvant du premier coup d'œil les passages les plus aisés, — à la cabane de Fon Blanca où il passe la nuit, avec un berger et deux petits pâtres « très propres et très intelligents », étonnés de voir des étrangers, et qui donnent la partie supérieure de la vallée, jusqu'au barranco de Pardina, comme impraticable, tout au moins d'une difficulté extrême.

Le lendemain à cinq heures du matin, départ, et ici se complète le véritable acte de naissance de la VALLÉE DE NISCLE.

Fond de la gorge (rive droite du Vellos), quelques

pâturages ; déjeuner. « Nous sommes entourés de tous côtés par d'immenses parois de roches verticales grises rayées de jaune, aux anfractuosités desquelles s'accrochent des buis, des pins, des hêtres suspendus dans les airs. Il semble que nous sommes entièrement séparés du monde. » Rien de plus inconnu alors, que le fond de cette « crevasse », comme disait Ramond, de ce cañon de Niscle (ou de *Ripareta*), de cette répétition de la vallée d'Ordéça en fente étroite, qui va jusqu'à mille mètres de profondeur sans avoir plus de huit cents à quinze cents mètres d'ouverture au sommet.

Lequeutre et Henri pénètrent dans la forêt, en face du barranco qui descend d'Escuain. « Il faudrait être un grand poète pour dire l'impression profonde causée par la pénombre des grands bois silencieux. » (Et dire que Russell, l'homme aux idées absolues, n'a jamais voulu venir ici !) « Quant à moi je dirai seulement que cette forêt vierge, avec son cadre de rochers immenses, forme un ensemble merveilleusement beau. »

Longeant la muraille de droite (sous le plateau de la Casotte) Lequeutre et Henri glissent à travers la forêt. « Des arbres magnifiques morts de vieillesse ou frappés de la foudre barrent le chemin : les uns reposent sur le sol, présentant de tous côtés un fouillis de branches aiguës ; d'autres, arrêtés dans leur chute par les arbres voisins, forment portails ; d'autres pointent au-dessus des précipices. Ça et là des banquettes de roches sombres tombent à pic, il nous faut les contourner. » On descend dans de véritables gouffres. « Surtout ne vous accrochez pas aux buis, » dit Henri. De temps en temps des éclaircies laissent voir au-dessus de la zone forestière d'immenses parois de roche en terrasses, en aiguilles, en amphithéâtre, jaune rayée de noir, blanche, orangée ou presque rose. Et cela pendant dix kilomètres.

Soudain vient la coupure infranchissable du barranco de Pardina. Il faut descendre au bord du rio Vellos (très raide, mais facile). Au fond de la vallée, clairière, et rencontre d'un Aragonais qui s'écrie : *El señor Passeto* ! Il a vu Henri à Gavarnie. Il ne veut pas croire que du premier coup, celui-ci ait trouvé la seule ligne de descente possible. Dans cette haute partie de la forêt les Espagnols ne s'aventurent jamais. Ici au contraire commence la civilisation, l'exploitation (!) de la forêt et le chemin de trainage. Suite des murailles en châteaux-forts, les ravins secondaires sont des nids de verdure, sur la moindre saillie jaillit une rangée de grands arbres plaqués contre le rocher. « Nous sommes émerveillés. Je regrette que mon ami Packe ne soit pas avec moi, et que mon cher collègue Schrader n'ait pu m'accompagner : ses dessins fidèles auraient montré ce que je ne puis qu'indiquer. » (Le dessinateur viendra : Tissandier.)

La vallée fléchit au Sud-Sud-Est ; le Mont-Perdu paraît. Le torrent se précipite en cataracte dans un large gouffre d'eau bleue, sur lequel se penchent les arbres.

Les plus merveilleuses choses ont une fin : il faut commencer à s'éloigner du Vellos, derrière lequel on voit à gauche l'admirable hémicycle du Sestrale s'élevant de douze cents mètres d'un seul jet... Doublant la base du pic de Crespeña, rentrant dans la nature « nue, calcinée, roussie, pelée, vulgaire », où la seule belle chose est la lumière ardente du soleil, tournant à l'Ouest dans la vallée du rio Aso et traversant Cercué, Lequeutre, à deux heures, prend un repos à la Casa Buesa, à Nérin...

Nérin ! Là, juste vingt ans auparavant, le garde forestier avait proposé à Tonnellé la course de Bielsa par le col de Niscle. C'était l'aurore, alors, de la découverte de l'Espagne.

Aujourd'hui la voilâ faite, par Lequeutre, l'incomparable

course Bielsa-Nérin par la vallée de Niscle. C'est la fin, ou bientôt!

Pour Lequeutre — qui après deux heures de repos poursuit sur Fanlo — ce récit capital (*De Barèges à Gavarnie*) sera sa dernière contribution pyrénéiste à l'*Annuaire*.

Non que sa carrière soit terminée, heureusement.

XXVIII.

LES SOUVENIRS D'UN MONTAGNARD, PREMIÈRE ÉDITION.

Encore un symptôme de maturité des Pyrénées.

En 1878, reprenant tous ses articles des journaux locaux et du *Bulletin Ramond*, les serrant encore de texte, Russell forme l'histoire de ses ascensions, c'est-à-dire de sa vie :

Souvenirs d'un Montagnard, par le comte Henry Russell, membre des Sociétés géographique et géologique de France, de l'Alpine-Club, du Club Alpin français, de la Société Ramond, auteur de 16.000 lieues à travers l'Asie et l'Océanie, etc., etc., etc. Mirabilis in altis Dominus. *N.B. la vente de cet ouvrage est interdite.* Pau (imp. Vignancour) 1878, in-12 de 416 pages.

Nous n'avons plus à l'analyser, ce livre extraordinaire, c'est fait : car Russell place ici ses courses dans l'ordre chronologique, depuis son fameux « seul au Mont-Perdu » de 1858 — exorde étourdissant — jusqu'au pic d'Eristé. Or, toutes ces courses, nous les avons suivies une à une.

Mais l'ingrédient nouveau, ici, et d'une singulière saveur, c'est la préface, l'autobiographie où l'auteur fait de lui-même le portrait le plus capricieux et original.

Tout Russell est là, d'une sensibilité féminine, et au fond

un timide. Sa préface, cantique des cantiques de la montagne, est une préface de doute, au moins apparent. Lui — si sociable et raffiné, si répandu dans le monde — parce que l'été venu il éprouve le besoin de rompre avec le monde pour se retremper dans la nature et la montagne, il se croit misanthrope et sauvage ; amoureux invariable des Pyrénées, il se croit changeant ; original, il se croit « bizarre ». Que va-t-on dire de moi ? se demande-t-il : « quel est cet acrobate, ou pire, ce panthéiste ? Pourquoi Blondin ou Léotard ne se mettraient-ils pas, eux aussi, à écrire leurs sensations en six cents pages ? Que nous veut ce rêveur, qui n'est pas un savant (bien que membre de la Société géologique !), ce célibatairesansdescendanceetsans carrière, cet inutile ? »... Sans carrière ! quand on est écrivain. Sans descendance ! quand par influence on a fait souche de passionnés de la montagne. Inutile ! quand on a fait un livre. Inutile ! quand on a pris enfin cette place de poète des montagnes, que des Chateaubriand, des George Sand et des Hugo avaient laissée vide (parce qu'ils n'avaient pas voulu monter, et que dégager la poésie des hauteurs ne peut se faire en nombrant des syllabes et alignant des rimes *ex cathedra*).

Frossard célébra le livre de Russell dans le *Bulletin Ramond*, et Packe dans l'*Alpine-Journal*.

Ce fut Schrader qui présenta les *Souvenirs* aux lecteurs de l'*Annuaire*. « Le nom de Russell est désormais lié à celui des Pyrénées. Les montagnes franco-espagnoles ont trouvé en lui leur poète : il aura eu une grande joie, de révéler une beauté nouvelle à tous ceux qui sentent leur cœur battre devant une montagne. Et si dans sa préface notre collègue semble s'excuser d'avoir visité ses sommets de prédilection avec plus d'enthousiasme que de méthode, s'il paraît regretter d'y avoir promené une âme de poète au lieu d'un baromètre ou d'un théodolite, si enfin il n'a jamais porté dans la montagne, comme il nous l'écrivait derniè-

rement, *que des émotions et des larmes*, c'est précisément de cela que nous autres, ses imitateurs, nous le remercierons. La flamme qui brûlait en lui a été contagieuse, et bien qu'il soit resté seul capable jusqu'à présent d'exprimer la magie des montagnes ensoleillées et des plaines éblouissantes sur lesquelles descend le soleil couchant, il a appris à d'autres à sentir ce qu'il avait senti, à aimer ce qu'il avait aimé... »

Schrader ajoutait : *le volume dont nous parlons n'est pas encore publié ; quelques exemplaires seulement ont été distribués par le comte Russell à ses amis...*

Eh bien, ces premiers *Souvenirs d'un Montagnard* ne paraîtront jamais.

Pourquoi ?

Ah ! pourquoi ? La réponse est justement dans la suite même de l'histoire pyrénéiste.

Laissons donc l'édition presque entière emmagasinée chez le comte Russell, et poursuivons.

LA PLÉIADE (SUITE). — GOURDON.

XXIX.

GOURDON : LE PAYS D'ARAN.

Les Pyrénées épuisées tiennent en réserve, dans un mystère absolu, une surprise inouïe : un morceau de roi.

Où ? A l'opposite de Gavarnie, du calcaire et des cañons ; et près de Luchon : c'est le royaume du granit et des lacs.

Pour qui sera-t-il ? La question est piquante, étant donné le dédain que maintenant les gavarnistes, les alpinistes fervents, les « montagnards » comme ils s'appellent, les passionnés du piolet, bardés de grosse laine et dinant en souliers ferrés, professent pour Luchon, la capitale pyrénéiste mondaine.

Lisez ce qu'un bibliothécaire de la Faculté de Lyon et un professeur à la Faculté des Sciences de Grenoble, membres de la S. T. D. (société des touristes du Dauphiné) croient très bien d'écrire sur le registre du Néthou. *Vue comparable aux plus belles des Alpes sans en excepter le Mont-Blanc. Il est incroyable que cette ascension soit si rarement tentée (??) ; la raison en est évidente, la haute Société mondaine et le high-life amolli ou ramolli qui a envahi le Bas-Luchon (sic) a chassé l'alpiniste sérieux d'un centre*

d'excursions aussi admirablement situé. Voici des alpinistes sérieux qui se prennent au sérieux.

Ce n'est pas tant de la montagne de Gavarnie que les gavarnistes sont fiers, que des guides de Gavarnie, semblables d'allure aux montagnards des Alpes : des Passet surtout, Henri et Célestin, Célestin et Henri. Quant aux guides luchonnais, *risum teneatis* : des écuyers cavalcadours pour accompagner à l'Entécade...

Point de fumée sans feu. Luchon abonde en prétendus guides, simples « domestiques » d'écurie qui ne peuvent indiquer un seul nom de pic. Il y a d'ailleurs longtemps qu'on le dit (Lambron, 1860). Mais toutes les fois qu'on a eu besoin d'un vrai guide pour une ascension, on l'a trouvé. En tout cas le moyen de former des guides à Luchon n'est pas d'en faire venir de Gavarnie. Assurément il faut compter avec l'attachement que l'on prend pour le guide avec lequel on a commencé, mais il y a aussi dans l'emploi à Luchon des guides de Gavarnie une bonne dose de snobisme. Faire venir un Passet pour le Néthou — et il y en a qui le font venir pour Superbagnères — c'est envoyer blanchir ses faux-cols à Londres.

Malgré ses fautes, sa suffisance et son apathie, Luchon a ses éléments de résistance, ses passionnés, ses montagnards « sérieux », et de vrais guides. Luchon commence à se défendre. Et le morceau de roi, il est parfaitement capable de le souffler aux gavarnistes.

Le champion de Luchon va être un luchonnais, d'ailleurs breton.

Maurice Gourdon, né à Nantes en 1847, venu aux Pyrénées enfant dès 1859, à Luchon en 1862 puis tous les étés, y fixe son domicile en 1871, se met à la montagne dans des conditions toutes spéciales : toujours à pied d'œuvre, n'ayant qu'à faire la navette entre Luchon et les pics ; après chaque

course bien gîté et reposé, et ceci en toute saison, les Pyrénées été et hiver. Marcheur ardent et rapide, grimpeur, naturaliste, dessinateur à la plume et habile photographe. Et il expédient chaque mois ! On voit les résultats au bout de quelque temps ! Élève de Lézat, au début il ne fait qu'une enjambée de tout le répertoire de son maître... Après quoi il passe à celui de Russell...

En 1873 nous l'avons vu avec Trutat piqueter le glacier de la Maladetta. Avec Trutat il dresse, au retour d'un voyage en Norvège, le catalogue des blocs erratiques de la vallée de Larboust, vestiges superbes du passage de l'ancien glacier d'Oo (elles périssent aujourd'hui, ces impérissables moraines, tuées par les paysans qui en font des clôtures de champs!). Avec Trutat en 1875 il parcourt la moitié orientale de la chaîne jusqu'à la Méditerranée. Nous l'avons trouvé au Posets avec Trutat, Regnault, Fabre (les voici, les montagnards « sérieux » luchonnistes), et le 1^{er} janvier 1876 au Pic du Midi. Il est constamment dans la vallée et les montagnes du Lys : il monte le Sacroux l'hiver. A moins qu'il ne soit dans un pays inconnu... la vallée d'Aran.

Le pays d'Aran a la spécialité d'être oublié : des diplomates lors du traité des Pyrénées qui laisse par mégarde à l'Espagne le morceau de versant français où sont les sources de la Garonne ! Des pyrénéistes ensuite. Assurément, rien de plus pratiqué que la route qui du Pont du Roi mène à Viella et Salardu, au port de la Bonaigue (ou de Paillas) et au fameux Pla de Bérêt (l'œil de Garonne). Assurément il y a eu le maréchal de Noailles (très curieux), et ce remarquable Parrot qui vit tant de choses aux Pyrénées en peu de temps (un mois de plus, vraiment, il prenait tout : il était de l'espèce de ceux qui font vite). Packe, Russell ont entamé la sierra de Montarto, mais n'ont pas achevé. En 1879 le docteur Jeanbernat, de Toulouse, connaît bien

l'Aran, paraît-il : mais ce qu'il sait, il l'écrit dans des recueils peu répandus.

La vallée d'Aran est à l'Est de Luchon la contre-partie de la vallée d'Aure à l'Ouest. Celle-ci, à Viella fait un coude, s'enfonce à droite dans la montagne, projetant à gauche des gorges qui montent aux ports. Le val d'Aran à Viella, s'enfonce à gauche et projette des gorges sur la droite.

Nul obstacle pour aborder ses hautes montagnes si visibles que le préjugé qu'elles n'existent pas : « à l'Est des Monts-Maudits il n'y a plus rien pour l'amour-propre » (on peut pourtant se casser le cou s'y l'on y tient, ajoute Russell). Mais maintenant, avec le progrès de « l'alpinisme », c'est dans toutes les Pyrénées qu'il n'y a plus grand chose pour l'amour-propre ! Le pittoresque reprend ses droits.

Toute la partie orientale de la chaîne, jadis aplatie d'un mot par Russell, se relève énergiquement, jusqu'à la Méditerranée.

D'autorité, Gourdon se fait participant au partage des Pyrénées. Sans convention avec personne il s'adjuge le pays d'Aran. Nous l'avons vu prendre le Montarto des Aranais, beau, très beau pic, et le reprendre après avoir couru les montagnes de Caldas et essayé le Comolo-Forno.

XXX.

COLOMÈS ET SABOURÉDO.

En tant qu'espagnol, et non cartographié ou relevé, l'Aran réserve à chaque pas des trouvailles.

Dès 1877, Gourdon est en pleine exploration méthodique des vallées secondaires de l'Aran (de *Rio Negro* qui mène au port de Viella, de *Valartias* qui monte au port de Caldas,

de *Colomès* où coule l'Ayguamoch, de la *Ruda*, du *Rio Malo*), et en pleine découverte.

Il se place sur le facile pic *Salana*, à cheval sur les deux vals de Valartias et Colomès.

[En septembre il fait avec Trutat son second Néthou. « *Le pont de Mahomet, complètement changé, n'est plus qu'un jeu.* » La grande difficulté — bien décrite, qui le croirait ? dans un article de la *Vie Parisienne* de 1863, racontant une ascension de 1859, docteur Mony — était un de ces blocs qui, campés en travers des passages, arrêtent le grimpeur, ce pourquoi on les appelle des « gendarmes » : le fameux gendarme du Néthou avait fini par être précipité.]

En octobre avec son domestique-porteur Bernard, et Barthélemy Courrège pour guide, il se replace, de Salardu, sur le *Salana*. De là, coupant la vallée de Colomès, il va prendre le petit pic, le col, et le *grand pic Sandrous* (2701) facile, merveilleux, à cheval sur le cirque de Colomès plein de forêts, d'innombrables lacs, couronné de pics neigeux, et sur le cirque lacustre de Ruda-Sabourédo.

Des bains de Trédos (misérable gîte), traversant le *cirque de Colomès*, immense, sauvage, et passant à la base d'une aiguille qu'il nomme *Pouce de Colomès*, il escalade un pic inconnu qu'il baptise du nom polaire et impressionnant de *pic Désolation* (ce qui fait faire des réserves à la rédaction de l'*Annuaire* du Club Alpin : ce sera le pic Occidental de Colomès). Vue d'un nouveau monde ; les hauts chaînons qui se détachent du Montarto au Sud : les Comolos ; la vallée de Saint-Nicolas, etc.

Puis il se place sur le pic de *Baqueire*, entre les vals de Ruda et du Rio-Malo, dans l'intérieur de l'Aran.

En 1878 — et au mois de mai ce qui rend la course admirable (*Ruda et le lac Gervais* dans l'*Annuaire*) — il monte du Pla de Béret au *pic de Bacivé* (massif intérieur de l'Aran), toujours construisant des tourelles et mettant sa

carte, descend par les *gorges du Rio Malo*, monte de Salardu à l'entrée du cirque de Sabourédo, mais à la base du petit Sandrous est attiré vers l'Est par l'aspect sauvage de ce côté du val de Ruda : partout chaos, neiges, sierras horriblement déchirées, merveilleuses silhouettes. Il se dirige vers le massif des Pouys, des *Aiguilles de Sabourédo*, escalade l'aiguille Sud, domine le cirque de Sabourédo, cinq lacs glacés, dont le lac de la Ratère. Une descente scabreuse à l'Est le met au bord du lac *Gervais* (Gerbel), de là au petit lac d'Estanyo, et descente au port de Paillas.

Après ces courses fortunées, en juin, tournée en Andorre (*Bulletin Ramond*), ascensions des puyg de Casamania, puyg d'Estanyo, avec le comte de Monts qui, lui, fait la première ascension de touriste, manquée par Lequeutre, de la Coma Pedrosa, qui n'est pas un pic pour alpiniste mais un magnifique observatoire (pourvu d'une tour massive).

Encore avec de Monts, en juillet, la troisième ascension de la Fourcanade (*Bulletin Ramond*).

[En août il est, avec Trutat et Schrader, de l'expédition de Malibierne.]

En septembre, il monte aux faciles observatoires que l'on voit, en débouchant du Portillon de Burbe, derrière Bosost : la Séoubé et Montludé, séparés par le val de Margalida. De là, il va revoir ses aiguilles de Sabourédo.

[De là... au Mont-Perdu.]

XXXI.

1879 : LES ENCANTADOS.

LE « SAN-CRISTOBAL » (GRAND PIC PÉGUÈRA).

Voici venir le fameux morceau, et une des grandes journées pyrénéistes.

Ayant ouvert l'année en janvier au pic du Midi, et après

une campagne dans la région de l'Eristé et ascension dudit pic, départ pour l'Aran, avec Barthélemy Courrège. Prenant à Bosost le porteur Reilla, dit *l'homme au parapluie vert*, à cause de cet accessoire qui ne le quitte jamais, nouvelle ascension de la Séoube et du Montludé, et par derrière ceux-ci, du *pic de los Armeros* qui domine le plateau, les lacs, et la mine de Liat (nous sommes ici dans le massif entre Luchon et Crabère, et entre les deux vallées intérieures d'Aran : celle de Toran, qui descend à Canéjan, et celle de Barrados, qui tombe à Arros); Barthélemy construit sur *los Armeros* une tourelle et y dépose un « procès-verbal d'ascension ». Descente à Salardu. Changement de porteur, Reilla remplacé par un autre espagnol, Dedieu.

Le 28 juillet, départ à quatre heures et demie du matin. Val de Ruda, traversée du cirque de Sabourédo. A dix heures et demie, port de la Ratère, col herbeux ouvert à 2740 mètres, et où passent les Aranais qui se rendent à Caldas ou à Espot.

Entrée dans l'inconnu (aussi inconnu que si l'on tombait sur la planète Mars). Les sierras inexplorées — les « trois mois de pics » d'Henri Passet — se déroulent au Sud.

Voici deux bergers, il faut les héler, ils donneront des indications, moyennant tabac. Quel est ce pic en face ? *Pico des Crabes* (pic des Chèvres). Et le col à côté ? Le col des Crabes. Et derrière ? Le val de San-Nicolas. Et à gauche ? Le val de « San-Narciso » (lisez San-Moricio) qui descend à Espot. Et au loin, au Sud ? La *Sierra de los Encantados* : on n'y monte pas, « mauvais pays ». Ici une pointe dans la vallée d'Espot : « une des plus belles des montagnes espagnoles ».

Retour à midi vers la base du Pico des Crabes. Dedieu accablé se laisse tomber et mange de la neige à pleines mains. Pour le décider il faut employer les grands moyens,

lui promettre qu'au col des Crabes il aura... une cigarette. « Le pauvre homme déteste les neiges. » Au col, vue magnifique, le val de San-Nicolas s'ouvre à droite. Au Sud derrière des crêtes étagées, le pic San-Cristobal. Ascension du pic des Crabes.

Descente à des pacages nommés *la Pleta des Gavachos*, croupe d'une beauté, d'une austérité saisissante digne du poète et du peintre (2600). Un berger, gagné par une cigarette, offre un abri pour la nuit à la cabane de la Pleta (sous le grand pic de Colomès). Il montre avec fierté le *col del Pescador* (de la Montañeta) passage des pêcheurs portant à Luchon les truites des lacs de Capdeilla. Visite au lac Llonch : les pêcheurs y tendent leurs filets. Soirée à la cabane avec sept pâtres.

Le 29, départ à quatre heures et demie, pour la conquête du San-Cristobal ou Saint-Christophe (remarquons que ce nom, pour le pic Péguéra, a aussi été donné à Lequeutre sur l'autre versant). Plateau de pâturages entre les vallées de San-Morcio et de Saint-Nicolas, estan Negro ou lac Rond, fatigante marche (pour couper la vallée de Subenulls), paysage de ravins et de pins clairsemés. « C'est sauvage et grandiose. *Il me faudrait en dire bien long pour décrire en détail toutes les beautés de cette région inconnue.* » (Ici un col, et passage dans la vallée de Péguéra, ou de Monestero). Le San-Cristobal, à droite, trône noble et majestueux. A le voir il est redoutable. (C'est l'aspect du pic d'Ossau.) Descente dans une riante pleta, au déversoir d'un beau lac : puis pavé de granit ; on commence à monter constamment, la chaleur aussi. A huit heures, on est à 2700 mètres. Un à pic imprévu rebute l'espagnol pris de vertige, qui refuse d'avancer. Après avoir déjeûné, on le laisse en lui donnant rendez-vous au lac. Puis Gourdon et Barthélemy marchent au col sous le pic, au dernier couloir, au sommet du San-Cristobal.

« Le panorama est merveilleusement beau et varié. » On

est au centre de l'inconnu, la sierra de Montarto au Nord, au Sud les cinq lacs de Capdeilla et la vallée du Flamisell sous les pieds, plus loin le Monseny.

Redescendus dans la joie de la conquête au « lac San-Cristobal » (de Monestero : l'indécis des noms double la sensation d'inconnu) passant au déversoir à une heure et demie, Gourdon retrouve son porteur étendu à l'ombre d'un quartier de roche. Là chaleur est excessive, mais quel grandiose panorama : au Sud, le cirque solitaire de San-Cristobal ; au Nord, les montagnes « de Portaron », à gauche des crêtes brûlées, à droite les silhouettes déchirées des Encantados descendant vers Espot. Mais le temps presse, il faut partir : les pins se montrent, grandissent, se groupent : « nous sommes en forêt, et quelle forêt ? sous l'énorme frondaison de ces pins deux ou trois fois séculaires les rayons du soleil pénètrent à peine et c'est avec délices que nous louvoyons dans ce labyrinthe ».

Une clairière. Alors paraît sur l'autre rive du torrent « un admirable pic », élevant d'un seul jet sur le bleu du ciel ses deux pitons calcaires. Un vertigineux couloir, plus effrayant que celui de la Fourcanade, en tombe d'un seul bond jusqu'à la base, dans des masses de verdure. « *Où donc ont-ils vu les Pyrénées espagnoles, ceux qui prétendent que ce versant est triste et déboisé, sans pics dignes d'être gravis ?...* »

Et voilà le pic des Encantados, des Encantats.

Pourquoi ce nom d'*Encantados* ? Parce que dans la fourche du pic on aperçoit deux « hommes de pierre » : deux chasseurs endurcis — c'est le cas de le dire — qui s'obstinaient à chasser le dimanche sans avoir entendu la messe, et que Dieu finit par punir en les métamorphosant. Les hommes enchantés, les deux pierres, ont donné leur nom au pic, qui l'a donné au massif.....

Côtoyant un magnifique lac (de San-Moricio) par un soleil intense, laissant à gauche le Pico des Crabes, Gourdon commence une des plus fatigantes montées qu'il ait jamais faites. « Nous souffrons horriblement de la chaleur, cependant nous sommes sous bois, mais il nous faut gravir le long des pentes fort redressées, couvertes de glissantes aiguilles de pins ; l'air est embrasé, on respire du feu, la sueur nous inonde, les pierres auxquelles nous nous cramponnons sont chaudes, les feuillages des plantes tombent pendants et comme sans vie le long des tiges. »

A cinq heures, port de la Ratère. Déception à la cabane du lac de Sabourédo : quatre pêcheurs occupent toute la place. Alors, à neuf heures et demie, à Salardu.

XXXII.

RUSSELL : ASTAZOU ET MOULIÈRES.

Les Monts Enchantés ! titre d'apothéose finale, illuminée par le San-Cristobal, le grand Péguéra (un « *pic du Bengale* » !).

Les signes d'épuisement du pyrénéisme de grandes découvertes se multiplient.

En publiant ses *Souvenirs*, Russell ne considère-t-il pas que sa carrière de conquérant est comme finie ? Et il n'a que quarante-quatre ans ! Que va-t-il faire ? Il est prestigieux, illustre, il occupe parmi les montagnards et les écrivains de montagne une position souveraine : il nous doit un manifeste. Le voici : c'est ce compte-rendu de ses ascensions de 1879 (dans l'*Annuaire*) qui commence ainsi :

« Il y a des créatures glaciales et dédaigneuses, qui ont pourtant le don d'inspirer des passions éternelles... Est-ce leur dédain même et leur silence qui nous attirent

au lieu de nous décourager et de nous refroidir?... »
Ceci — poursuit-il — est vrai des choses inanimées. Écoutez Lamartine :

*Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?*

Nous aimons tous les « belles horreurs » et l'âme humaine a un secret penchant pour ce qu'il y a de plus terrible et de plus triste dans la nature, les grandes montagnes couvertes de glace. Depuis un siècle ce sont surtout les hautes montagnes qui ont le don d'inspirer les poètes, de consoler les misanthropes, et d'attirer à elles les rêveurs, les athlètes, les savants, tous les hommes qui ont encore au fond du cœur l'amour de la nature. « Quant à moi, après vingt-cinq étés passés à parcourir les Pyrénées, à en faire ma maison et mon lit, c'est sans affectation que je puis appliquer le mot amour à la tendresse qu'elles m'inspirent toujours... »

« Ce privilège de la fascination, les montagnes d'Oo l'ont au suprême degré : les Pyrénées occidentales (à fortiori les orientales) n'ont rien de comparable à ces géants funèbres et silencieux... »

Ainsi le serment d'éternelle fidélité aux Pyrénées fait en 1861 tient toujours. Et la passion exclusive des pics de premier ordre : les vraies grandes montagnes, aux Pyrénées, les montagnes durables, sont les montagnes de Luchon ; toute cette forêt de pics secondaires surgissant depuis quelques années, fantasmagorie, engouement momentané.. ! (A n'en pas douter voici la réaction : contre le versant brûlé et la montagne moyenne, pour le versant neigeux et les Pyrénées capitales. Il va être curieux d'en observer le développement).

Pour s'entraîner, le 21 juillet laissant son ami Packe chasser l'isard, il prend Célestin et va glaner un grand

pic oublié : l'Astazou, ce môle formidable quand on le voit de Gavarnie. Mais pris à revers, du col de l'Astazou, c'est un monticule. En vingt minutes, au pic.

Entendez à l'Astazou *occidental*, de 3024, celui qui plonge sur le cirque, et non à l'Astazou *oriental* de 3080.

Parce que maintenant nous allons assister à un curieux phénomène : le dédoublement des pics. Pour peu que les pointes semblent s'y prêter, on va les couper en deux, pour donner prétexte à la passion des premières ascensions de s'assouvir.

Cette-année là, neige énorme. *Jamais les Pyrénées n'avaient été si blanches et si belles.* Magnifique et lumineux panorama. Russell demeure ébloui et « comme halluciné » par l'éclat de la neige et la splendeur inouïe du ciel. *On voyait onduler les forêts veloutées et brûlantes de Bielsa...* Au Nord quel abîme, l'Astazou ! Les pierres qui en tombent n'arrivent pas en bas : elles sont volatilisées... (Russell, lui, ne serait pas d'avis de monter par là... Ce qui ne veut pas dire qu'on n'y montera pas...)

De là, avec Célestin, au lac d'Oo, le 29 juillet, le jour où Gourdon est au San-Cristobal. Il y a dans ce synchronisme comme une protestation.

Le lendemain, au lac du Portillon, *par une de ces journées aussi rares qu'adorables où le ciel est d'un bleu si tendre qu'on ne sait plus comment l'appeler.*

Le lac du Portillon dormait encore, le 30 juillet, sous un manteau de glace épaisse, semblable à celle que dans les mers polaires on appelle *pack-ice*, dépassant l'eau d'un mètre, couverte d'une épaisse couche de neige fissurée en tous sens et formant des centaines d'îles que le soleil faisait étinceler comme des diamants. *Quel attachant spectacle à six heures de Luchon et en pleine canicule !* Au Sud un précipice de glace tombait sur l'eau d'au moins vingt mètres

comme un mur de saphir. *Ailleurs tout était blanc et l'on n'entendait rien....*

De là au col de Litayrolles. Le col de Litayrolles ! voilà par excellence le lieu d'élection de Russell ! Mieux qu'un pic de trois mille : un col de trois mille ! Le point le plus précisément polaire des Pyrénées (avec le col des Gourgs-Blancs, autre lieu d'élection) puisqu'il joint les montagnes d'Oo aux montagnes du Lys ; en même temps, joignant Oo et le Lys à l'Espagne (le Groenland à la Nubie).

Ascension du Crabioules, en apparence inaccessible. Chose bizarre : devant la cheminée, Russell est plus ému que ne le furent Lézat ou Tonnellé. Il prépare ses facultés, réfléchit, calcule, met des espadrilles. Puis, lorsque *tantôt comme des gymnastes, tantôt comme des reptiles, tantôt comme des convulsionnaires*, Célestin et lui sont en haut, quand le magnanime Crabioules ne lui a pas cassé les reins, il l'injurie et l'appelle *poseur*. — Voici un original, peut penser le Crabioules. (Mais le Crabioules doit agacer Russell : il porte deux tourelles !)

Notez que Russell est sur la pointe Ouest, et que le Crabioules est dédoublé. Il faut en laisser pour les autres.

De là, redescente au col, et montée du pic de Litayrolles (pic Royo, pic Rouge, qui n'est d'ailleurs pas le Quartau des géodésiens : celui-ci, qui unit à la hauteur du Litayrolles le nom dénaturé du *Courtaou* français, est encore aujourd'hui un pic inexplicable) par le mauvais côté : « des milliers de blocs de granit gris, dardés en tous sens et aussi mobiles que les dents d'un vieillard »....

Le 1^{er} août, au Quairat. Attention ! à la cime *véritable*, « redoutable », celle où « une chaise tiendrait à peine », et où les géodésiens n'ont pu placer de signal. Russell et Célestin y placent leurs personnes : Russell électrisé, fier, même un peu ému. « Sur le côté Espingo, si on glissait, on tomberait de mille mètres ».

De là à Luchon, et avec Firmin Barrau première ascension du pic Moulières (voisin du col Alfred), pic de trois mille, si facile « qu'il devrait devenir par excellence celui des montagnards timides qui veulent voir des merveilles sans se donner beaucoup de peine ». (Russell est tant frappé de la vue que, chose rare, il veut la décrire en détail.) On est entre Monts-Maudits et Montarto. Le Néthou, il faut le voir d'ici. A l'Est on plonge sur *cet amas inextricable de pics qu'on ne compte plus tant il y en a, et dont mon ami Lequeutre est l'explorateur : M. Gourdon connaît aussi très intimement ce massif si confus...* (Il ne sait pas si bien dire ! les Encantados datent de quatre jours.)

Bref, sur le superbe Moulières — une trouvaille au point de vue pittoresque — Russell est ravi.

Et il le reste. Quelques semaines après, revenu à Bagnères-de-Bigorre, *cher Bagnères !* attendri, respirant la brise et les parfums du soir, écoutant « amoureusement » les clochettes des troupeaux que l'automne fait descendre des montagnes, il est heureux d'être près des hommes.

XXXIII.

BRULLE ET BAZILLAC : LE CLOT DE LA HOUNT.

NARINO : LE NÉTHOU PAR LE SUD.

Pourtant les hommes font des choses qui ne lui sont pas agréables.

Le Club Alpin, par exemple, donne des coups de pic dans les *Rochers Blancs*, pour faciliter la montée du col de l'Astazou. Voilà qui horripile Russell. Au fond, il y a incompatibilité entre Russell, très « Alpine-Club » et qui veut être seul en montagne, et le Club Alpin qui veut amener à

la montagne le plus de monde possible. Russell ne veut pas qu'on « tripatouille » la nature. Il a sa conception à lui : il admet sur les grands pics de bons hôtels, pour réconforter le montagnard — mais avec de mauvais chemins, pour décourager le philistin.

Et puis les hommes commencent à faire aux Pyrénées des excentricités « inutiles ».

Regardez (12 août 1879) : en voici quatre perchés au Clot de la Hount sous le Vignemale. Henri Brulle, que nous avons vu débiter il y a cinq ans avec Saint-Saud et qui devient à toute vitesse un grimpeur terrible ; son ami Bazillac, même genre ; Sarrettes et Bordenave. Déjà ils ont dépassé le point où Frossard se mit en perdition. Ils traversent le glacier d'écharpe : Bordenave en tête, Bazillac, Brulles, Sarrettes. Extrêmement scabreux ! Bordenave, à une corniche de glace, tend son bâton à Bazillac et lui recommande de le bien tenir ; sage précaution, car la neige cède sous le pied de Bazillac ; sans la recommandation c'était fait de lui. Les voilà sur une arête de glace verticale, Bordenave « taillant avec peine », tous restant « dans une position des plus tendues ». Dans cet « affreux passage », Bazillac pour tromper la longueur des stations hasarde un refrain d'opéra. Sarrettes, qui à l'arrière-garde juge la gravité de la situation, le fait rudement taire... Enfin les voilà au pic. Succès. « Je ne crois pas qu'aucune ascension dans les Pyrénées soit plus pénible, le danger est continu. » (Brulle, *Annuaire*.)

Ainsi naît un pyrénéisme nouveau, le « pyrénéisme alpiniste », le pyrénéisme de sport.

Peu après (1^{er} septembre), avec Haurillon et Cantaloup, le cubain Narino ayant fait le pic Russell, « splendide », et couché au lac Néthou, arrive « par la grâce de Dieu » au Néthou *par la gorge qu'il ne faut pas confondre avec celle*

de Coroné (et par l'arête côté des Tempêtes), après avoir gravi la muraille verticale plein Sud. Nous avons manqué y périr à cause des rochers qui cèdent à la main. Dieu préserve d'autres voyageurs d'essayer ce terrible passage. Le pas de Mahomet n'a été franchi qu'à la descente seulement. Ceci est l'impression vive et sincère du moment. Dans l'*Annuaire*, ensuite, les choses sont présentées avec plus d'impassibilité : l'alpiniste s'est ressaisi. Il y avait eu un moment anxieux ; Haurillon « admirable », répétant résigné ce mot typique des guides méridionaux : *il faut tâcher de s'en sortir !* Au sommet de l'arête, après des difficultés énormes, spectacle magnifique et terrifiant : les ascensionnistes, dans un bruit de tonnerre, avaient vu s'écrouler au Nord, sur le glacier, un morceau de la crête des Tempêtes !

Et en octobre de Monts et Gourdon essaieront de prendre le Crabioules par le Nord. Mais ceci est une autre affaire, et le mur Nord du Crabioules sera plus résistant que la Meije elle-même. Il restera — au dix-neuvième siècle du moins — infaisable, ce mot qui en alpinisme n'existe plus guère.

Russell n'aime point ces « inutiles » acrobaties : lui qui a pour principe de ne risquer sa vie que quand cela est nécessaire.

S'il n'a que quarante-quatre ans, Russell d'ailleurs est déjà un ancêtre. Il est d'un autre temps, et d'une autre génération, de la génération Packe-Russell. Il commence à avoir pour la génération suivante ce détachement que l'on a toujours pour ceux qui vous succèdent. Maintenant, on pressent en lui comme un vague fond de protestataire.

Pour lui, de plus en plus poète, presque mystique, entrant dans sa troisième manière (l'article *Ascensions* de 1879 est un morceau d'une grandeur et d'une élégance accom-

plies), il a dégagé sa passion définitive : plus que jamais les très hautes régions, et la neige ; mais la neige aux Pyrénées, sous le ciel du Midi.

Cette passion inextinguible pour la neige il faut la lire dans un article admirable, *Soirée d'hiver au lac de Gaube* (3 décembre 1879), après un orage, les colères de la nature s'étant calmées. Quel temps ! Quel ciel ! Quel étrange et incroyable contraste entre la lumière et l'ombre. Au pont d'Espagne plus le moindre bruit. « Il est midi, un soleil éblouissant resplendit dans un ciel d'indigo ; les sapins immobiles et noirs comme des cyprès percent par milliers l'immensité des neiges. La grande cascade a l'air d'une cataracte d'éclairs et de diamants. C'est comme le Canada ou la Scandinavie, on croit rêver... Des stalactites monumentales de glace, où la lumière se décompose en mille couleurs, pendent aux flancs des rochers comme des orgues de cristal... Les sapins laissent pleuvoir sur ma tête des flocons qui ressemblent à des plumes... » Le lac de Gaube n'est pas encore gelé.

« Les hautes montagnes pendant l'hiver ont une beauté si froide, une majesté si triste et si austère, que l'impression qu'elles laissent est difficile à définir, on ne saurait guère en jouir longtemps... Ce qui étonne le plus, c'est le silence suprême... »

Et pour conclusion à ce tableau : « La blancheur du Grand Vignemale était sublime. Cette masse étincelante et monstrueuse était pourtant rayée de noir par des parois si verticales qu'aucune neige ne saurait y tenir : et ces falaises en deuil avaient l'aspect féroce des précipices bronzés par les tourmentes polaires. Ruskin les eût appelées des fragments de la nuit. *Pour bien des raisons je crois que cette montagne est destinée à devenir un jour la plus populaire des Pyrénées. Malgré son grand âge, le Grand Vignemale a de l'avenir...* »

XXXIV.

GAVARNIE A LUCHON PAR L'ESPAGNE. — TOURISTES.
DUPUY ET LACAZE DU THIERS.

La course fondamentale du versant Sud — Gavarnie à Luchon — est au moment de transition qui sépare l'inédit du classique.

Ici double relation (*Bulletin Sud-Ouest*). Deux touristes de sommets — il s'en forme beaucoup maintenant à la suite de la Pléiade — deux professeurs, venant du Vignemale, de Gavarnie et du Mont-Perdu, redescendus à Gaulis, sont pris par la tentation de continuer sur Luchon, en se séparant pour suivre deux itinéraires différents.

Ernest Dupuy, avec Pujo, par Bielsa. Courte relation (*De Cauterets à Luchon par l'Espagne*, six pages), joliment écrite. Impression de lettré en voyant la neige du Mont-Perdu couverte de papillons morts: « un poète lakiste, un Wordsworth qui aurait lu les *Emaux et Camées*, eût tiré de ce spectacle un sonnet pénétrant ». Tableau des troupeaux à Gaulis; portrait des deux bergers — le jeune est un « Bonnat » —, des chasseurs venus de Fanlo. Tour de Gaulis: « au dire de Pujo le comte Russell a tourné autour pour l'attaquer, mais les isards n'y monteraient pas davantage! ». Inaccessible. (Il faudra voir.)

Puis quatre impressions tranchées. Première: l'Arrouébo, la Peña Montañesa bleue dans la lumière du matin, le développement des murailles de Niscle, déchiquetées, noires de forêts: un lointain « féérique ». Seconde: la brèche Passet - Pujo et le col de Niscle franchis, la descente sur Bielsa « des plus monotones » (la course est à faire en sens inverse, en venant sur le Mont-Perdu).

Troisième : à Bielsa. Gîte, non dans la « dégoûtante » auberge, mais dans la maison Mazcaray ; bonne hospitalité, nourriture très tolérable ; une pièce très pittoresque, la cuisine. C'est le moment de la fête locale, c'est-à-dire de la danse permanente pendant trois jours : sur la Plaza Mayor, ou au café entre buveurs d'aniset les filles du cafetier, ou le soir à la casa consistorial. Beaucoup de danses françaises. De temps en temps les patriotes réclament la jota nationale, « peu variée et interminable, sur un air d'une monotonie navrante ». Grandes curiosités : les types — tel vigoureux garçon est un Fortuny ou un Madrazo, — le costume des femmes, leurs bijoux. (Tableau très vif ; ce sujet n'est pas encore trop usé.) Quatrième impression : à mulot, passage au Plan de Gistain : « ici le chemin ne mérite pas d'être connu dans le détail ». Le Posets : « je ne décrirai pas l'ascension qui est relatée partout ». Vallée de Litayrolles, port de Vénasque : « à partir d'ici la route est encombrée de touristes galants et de guides cavalcadours... » (toujours le même enthousiasme décroissant quand on s'éloigne du Mont-Perdu).

Plus développé et important (presque primordial encore) est *A travers l'Aragon pyrénéen* (trente pages). Lacaze du Thiers, lui, est pris d'une obsession comme la montagne en donne à ceux qui la sentent : voir de près le Cotieilla, et surtout la Peña Montañesa ; sa beauté est-elle réelle ? ou une illusion d'optique ? « n'existe-elle que dans mon imagination et la vapeur bleue du soir ? ».

Avec le guide Casse de Cauterets, départ de Gaulis ; — passage sous la Cazotte, spectacle superbe des murailles d'Arrasas « jaunes comme l'or ou rouges comme le feu » ; — col de Gaulis : au fond le formidable Cotieilla, cette fois le colosse est gris noirâtre, une montagne de fonte ; la Montañesa a son vêtement de vapeur bleue ; le barranco de

Niscle, trou noir béant. Descente à Fanlo (ici série de peintures très poussées) : sentier de pierre échauffée, aveuglante ; cultures, troupeaux ; odeur amère des buis échauffés ; les indigènes, les femmes surtout, regardant les étrangers avec étonnement. Fanlo : qui a vu un village aragonais les a vus tous. Sur une hauteur ; couleur de pain grillé, comme dit Théophile Gautier ; rues étroites en corridor, où il y a quelque fraîcheur ; paysannes sur leurs portes passant la journée à peigner leur cheveux lustrés, marmaille sur le pavé glissant, derrière les fenêtres les rires étouffés des jeunes filles invisibles regardant l'étranger ; le débit de tabac, l'*estanco nacional*, l'eau anisée ; la place, l'église ; vue admirable de la vallée du Vello et de la Montañesa : « le soleil l'a dépouillée de son vêtement bleu, il l'adore avec amour », quand il aura disparu elle deviendra violette. — Départ de grand matin sur le mulet que conduit le señor alcade, et Casse marchant derrière par respect pour « Monsieur le Maire » ; toujours les rires étouffés des jeunes filles cachées, et le touriste se sent ridicule. Pour distraction résoudre ce problème : de la culotte du maire, ou de son parapluie, lequel est le plus usé ? Ceci n'empêche pas l'œil à tout : aux cultures, aux canaux d'irrigation. Mais le paysage grandit. Et arrivé en face de la vallée de Niscle qui débouche entre le Crespeña d'un côté, le Sestrale et le Fraile de l'autre, étonnement, admiration, enthousiasme : une merveille ce barranco de Niscle, avec sa structure en « bastions et créneaux, et les couleurs éclatantes, or, rubis, opale, de ses rochers clivés, triomphalement éclairées par un ciel violemment bleu, où le Soum de Ramond là-bas dans le pan de jour laissé par l'écartement des deux montagnes, fait une tache blanche sur l'azur » (conformité de sensation avec Tonnellé alors ignoré !). — Sous le soleil mordant, trois heures de cailloux dans la poussière, sans ombre. Pouyarrouégo.

Au loin Escalone, au pied de la Montañesa rutilante, écrasante de hauteur. Il est onze heures ; le soleil, de ses rayons perpendiculaires, frappe en plein la montagne, qui les renvoie autour d'elle en un immense étincellement....

Escalone : « cinq ou six maisons, rangées autour d'une place rectangulaire où se dessèchent un ou deux arbres rabougris, blanches ou jaunâtres, étalant de grands pans de murs nus qui renvoient la lumière aveuglante, percées irrégulièrement de petites fenêtres carrées au bord desquelles la giroflée et l'œillet rouge s'ennuient dans de vieux pots fêlés, quand ils ne sont pas remplacés par les hardes et guenilles séchant au soleil sur les balustrades de bois noirâtres ».

Lieu de halte obligée pour les caravanes de muletiers allant approvisionner les hautes vallées. La posada, la jeune hôtesse indolente et active, accueillant les voyageurs avec cette réserve des Aragonais que l'on prend à tort pour de l'hostilité, la lenteur du service, la longue attente du déjeuner — deux heures, — le fait d'être pris pour un Anglais, car « se déranger, » et franchir la frontière pour venir ici ne peut-être que d'un Anglais ! — le jeune homme qui gratte sur la guitare un air lent et doux à chute plaintive. La soupe, sorte de *tourrin* (eau, oignon, œuf, pain), les œufs frits « à l'huile que vous savez », la tranche de jambon rance, les quelques feuilles de salade nageant dans un mélange rosâtre d'eau et de vinaigre, et un morceau de fromage très dur et très piquant. Prix cinq francs. « Méfiez-vous des femmes d'auberges aragonaises qui ont l'air de vierges de Murillo. » (Tout ce tableau d'Escalone, topique.)

Et à partir de là, la suite sur Saravillo, désenchantée ; rien à admirer, rien même à regarder : la Cinca est déjà le cours d'eau sans transparence des régions basses ; des mamelons sans beauté, nus, brûlés, écorchés, cachent les

grandes montagnes vers lesquelles on marche.... A Badaïn, arrivée lugubre. Silence triste de l'après-midi. Personne. Un chien qui aboie aux étrangers, une poule qui se sauve ; des marmots déguenillés, barbouillés, jouant devant une porte ouverte qui laisse voir la mère ignoble ou l'aïeule hideuse.... rien qui bouge, pas une fumée, pas un souffle : « triste village où je ne voudrais pas passer la nuit — non par peur des assassins : ceux-ci, dans cet Aragon calomnié, n'existant pas » ; soif ardente, coups de bâtons ferrés dans les portes.

Apparition d'une vieille qui finit par donner un délicieux verre d'*agua fresca*, volupté exquise. Cette sorcière garde la maison : les jeunes sont allés danser à Saravillo. Suite de la route, en continuant à recevoir « une averse de feu ». Néanmoins, satisfaction : « contrée nullement banale, où tout est pittoresque, l'homme et la nature, où les visages basanés ont des traits accentués comme les traits du paysage, où les costumes sont aussi éclatants que les roches colorées des sierras.... »

A Saravillo, tout-à-coup, joie : les offices finissent (c'est Dimanche), la fraîcheur descend, les danses commencent — scène d'opéra-comique — devant un personnage étonnant, bourgeois, rebondi, fier, en veston et pantoufles, mains dans les poches, cigarette aux lèvres :... le curé !

Le défilé de l'Incluse, à la nuit tombante, terrifiant.

Et à partir du Plan de Gistain, l'inévitable fin de l'enthousiasme. Voici venir les mots de « monotone » et « d'ennui ». Col de Sahoun, apparition subite des neiges à l'horizon en feu : « le Cotieilla, géant triste et farouche portant le deuil éternel de lui-même ». Vénasque : désillusion (combien les sensations sont personnelles et variables !) : des maisons bourgeoises, un *monsieur*, un vrai *gommeux* de province, la civilisation.... « Que veut dire cette apparition ? que je suis sorti, bien sorti d'un pays plein d'enchantement.

C'est la fin de l'ivresse, c'est le réveil en sursaut d'un beau rêve.... »

Moralité de ces histoires brûlées de soleil africain : c'est de Luchon que la course doit se faire, sur le Mont-Perdu et Gavarnie. Elle va d'ailleurs devenir courante, et facile avec les chevaux luchonnais.

XXXV.

WALLON : LA FRONDEILLA. — LA FORCA.

Wallon est toujours épris de sa part d'Espagne, *non satiat* : il voudrait évidemment que cela ne finît jamais ! Et il cumule les passions de triangulateur, de grimpeur, d'explorateur.

Comme triangulateur, il fait la première ascension de la *Punta de Baldairan* (dans les 2600) sur la branche Nord de la croix du Tendénère. L'impassible Latour lui-même ne cesse de répéter : « c'est bien beau ».

Comme grimpeur, le 2 août, de Sallient, avec Clément Latour et Vicente Faure, ayant couché aux lacs d'Arriel, il ajoute le lendemain un codicille à l'histoire du Balaïtous en escaladant sa partie espagnole, la Frondeilla ou Montagne-Fermée. (C'est le pic de dédoublement du Balaïtous.) « *Cette montagne vierge jusque-là mérite bien par la difficulté de ses abords la qualification de fermée. Si son prestige à cet égard se trouve amoindri par la victoire remportée sur elle, il n'en est pas moins vrai qu'elle restera encore l'une des plus difficiles à ascendre.* » Panorama « sublime ».

Comme explorateur, avec Pujo et l'espagnol Mariano, d'Aragües, il revient sur le terrain de l'année précédente (*Des montagnes de la Bernera à Berdun*, dans l'*Annuaire*),

par la région de Bernère, le lac d'Estains et le cirque d'Olibon, descend au *cuartel* (poste de carabiniers) de Lizara, à Aragües, passe à Urdues, de là à Hecho (repas de Lucullus : truites saumonées, lapin sauvage, cailles, perdreaux, pâtisseries, vieux rancio, le tout servi par des señoritas ravissantes dans leur costume espagnol); le 27 août ascensionne la Forca (dans les 2,300 mètres seulement, mais une vue immense : sur la chaîne frontière, des pics d'Anie et d'Ansabère au Balaïtous; la vallée du rio Subordan; à l'Est une compagnie de cimes étranges connues des ingénieurs de 1787, et formant la suite de la fameuse chaîne parallèle à la frontière : *Castillo de Achert, Acostatiza, Aguerrin, Gavidella*; plus loin le Bisouri et la Collarada. Tout cela ruisselant de lumière); descend à Anso et arrive à Berdun. Retour par Jaca, le col de Cotebable et la vallée du rio Ara, où l'on ne saurait décemment passer sans serrer la main à ses amis don Blas Ballarin de Sarvisé et don Constancio Gil de Broto....

Relation très minutieuse, très sûre, d'un grand intérêt pratique, mais très chargée.

XXXVI.

SCHRADER : LA PEÑA MONTAÑESA.

Schrader a un sentiment très arrêté : qu'en matière de récits de montagne, à un moment donné, il faut savoir couper net. Que sur les objets de premier ordre il ne faut jamais revenir. Et que ceux de second ordre il n'en faut pas parler, ils compromettent.

En matière d'Espagne surtout, il commence à laisser percer l'idée qu'il y a là bien des choses qui n'ont pu valoir que la première fois, avec une forte dose d'excitation de tête

chez l'explorateur ; que peut-être elles ne sont pas belles de façon absolue, et que le plus net de leur beauté, c'était le mystère... !

Aussi est-il parfaitement capable de « ne pas infliger » au lecteur le récit d'une campagne d'un mois, de ne pas dire qu'il a monté la Fache ou le Tendénère (d'abord, par traité, il ne le peut pas, il est chez Wallon) ; il est capable de ne pas raconter qu'il a couru encore au Sud du Mont-Perdu, et dans les fonds de la vallée de Niscle. Il est capable de monter sans le dire le facile mais superbe Turbon, pic en somme peu commun, dont Russell ne s'est pas soucié, et la Sierra-Ferrera, et ainsi de suite jusqu'au port de Vénasque.

Il ne fera d'exception (*Fragments de voyage*, dans l'*Annuaire*) que pour le pic de Pinède (voisin de Tuquerouye). Les bergers d'Estaubé, d'ailleurs y montent, mais qu'importe ? C'est un piédestal géologique, c'est son Piméné à lui Schrader. On y saisit des « alignements », et quand un géologue saisit des alignements, comme dirait Voltaire *il ne se connaît plus !* C'est quelque chose comme l'enthousiasme prophétique en arrière. « Le panorama répond à ce que j'attendais de lui. Je suis perché sur la crête terminale d'une de ces grandes vagues aériennes qui, *figées dans la tourmente*, ont gardé dans leurs ondes non seulement l'agitation de la rupture d'équilibre qui les fit surgir, mais surtout la régularité des lois qui présidèrent à cette rupture d'équilibre. » Et de l'enchevêtrement se dégage une muette affirmation d'harmonie : l'armée des monts se forme en colonne, se range en bataille, avec ses étendards de neige alignés dans le ciel, les masses profondes de ses régiments de granit, les sierras lointaines détachées en éclaireurs (mon colonel, Ramond, tu dois être content) ; tout cet ébranlement, figé depuis des siècles, et se continuant même au moment où on le contemple ; l'orchestre des torrents et l'artillerie des avalanches, voix de la planète

en transformation éternelle... « En vérité une de ces minutes vaut la peine de vivre. »

Et de même, quelques jours après, au sommet de l'admirable Perdighère, à l'idée d'être juste sur le point de croisement de deux alignements granitiques, Eristé-Posets-Montagnes du Lys, et Néouvielle-Monts-Maudits.

Mais « on ne peut pas vivre sur une autre planète, il faut regagner la Terre »... et une suprême montagne calcaire, « bien modeste, et cependant l'une des plus belles des Pyrénées » : la Peña-Montañesa.

Le panorama n'en est pas beau, au point de vue pittoresque. « Mais le soir, quand le soleil se couche illuminant d'une auréole d'or les roches verticales de la Peña, le pic se revêt de gloire incomparable... »

Combien symbolique, pour ceux qui aujourd'hui connaissent l'histoire pyrénéiste, le coucher de soleil sur cette Peña Montañesa que Tonnellé avait vu surgir au soleil levant « comme un fantôme bleuâtre » !

La journée est écoulée ! (entendez : les grands jours de la découverte...) Mélancolie de cinquième acte.

Combien émouvant par rapprochement, ce trajet de Schrader partant de Bielsa : c'est le trajet de Tonnellé en sens inverse !

Voici les magnificences des premières gorges. — Voici Salinas.

Voici le Passo de las Devotas, seule communication normale de Bielsa et de Plan avec le reste de l'Espagne : l'une des plus sombres gorges des Pyrénées et la plus romantique ; voici la vue sur un des barrancos de Teilla : *« ses rochers blancs, rouges, jaunes, bleus, gris, roses, teints de couleurs impossibles, forcent presque à fermer les yeux tellement ils resplendissent au soleil. On n'oserait pas y jeter une allumette de peur de les voir prendre feu. »*

Le buis, les chênes verts se penchent sur toutes les corniches : quant au ruisseau, ce n'est plus qu'une trainée de pierres sur lesquelles l'air scintille et tremble comme au-dessus d'un foyer.... »

Puis le passage se ferme complètement : « ce n'est plus qu'un mur à pic ou en surplomb qui renvoie dans toute la gorge l'écho de la Cinca. Le monde finit là. Nous sommes dans un puits au pied de murailles qui se rapprochent au-dessus de nos têtes, et tout contre lesquelles un mince liseré de sable nous sépare de la Cinca.... Il fait sombre dans ce gouffre, mais c'est délicieusement original et frais.... » Photographier ici ? non. « *Il faudrait prendre aussi le surplomb qui nous domine, le soleil qui inonde les échappées de ciel et de montagne droit au-dessus de nos têtes, l'ombre bleue qui du torrent remonte, mêlée de lueurs tremblantes, contre les hautes murailles...; il faudrait prendre le murmure de la rivière, le recueillement de tout ce qui nous entoure, le contraste de la fraîcheur et du ciel ardent. Cela est impossible à la photographie. Je me contente d'admirer, et de me sentir pour un moment complètement heureux, oubliant que le reste du monde existe....* »

En face de l'embouchure du rio Irvès et de l'église de Badaïn, voici la Fortunada : il fait chaud, l'ombrage est épais, on dépique le blé, le nom de *La Fortunada* est tentant, on attendrait bien ici la tombée de la chaleur. Mais pourquoi des taches noires courent-elles sur les chaises ? Señor — dit le maître du logis — ce sont probablement des punaises. Départ instantané. Voici le Sestrale et son acolyte le Fraile, voici l'hospice de Teilla....

Après une nuit à la Spuña, voici le sommet de la Peña Montañesa (cheminées extrêmement raides). « Le paysage est triste » (Tonnellé avait dit la féroce nudité de ces régions), « le panorama est médiocre, presque lugubre »...

Quel ton nouveau, maintenant !

« Au Sud, on ne peut pour le moment » (une heure de l'après-midi) « rien débrouiller de l'amas de plateaux, de coupures, de gonflements, cultivés, arides, pelés, boisés, vallées sans ruisseaux, ruisseaux sans vallées, mamelons coupés en deux par des crevasses où le cours d'eau ne passe pas, rochers qui ressemblent à des villages, ou villages qui ressemblent à des rochers. *C'est à désespérer d'y voir jamais clair, à moins d'aller toucher chaque repli de terrain, et cette perspective est presque décourageante.* »

C'est le pays intermédiaire entre les Pyrénées et la bordure des Sierras (entre chair et cuir : quelque chose comme les aponévroses de la chaîne), région mamelonnée, de 700 à 1000 mètres. « Au premier regard, c'est prosaïque et ingrat..., pierreux, raviné, brutal et mélancolique... »

Et Schrader, qui en sa qualité de civil peut raisonner avec les corvées, se pose la question : aurait-il jamais le courage de pousser son travail jusqu'à la plaine ? Rien que d'y penser il s'endort ! Quand il se réveille le soleil a baissé et renouvelle ses effets de transfiguration, comme au Cotieilla, recouvrant la laideur (*sic*, ô versant espagnol !) d'un voile de beauté. Mais Schrader n'est pas dupe, et quant à rejoindre par ses levés « la Sierra bleue dont le contour noble et simple termine l'horizon », il y renonce.

Il y a quatre-vingt-douze ans, montant au pic du Midi, Ramond a jeté sur le Mont-Perdu un premier regard enthousiaste. C'est le commencement de cette grande épopée de la découverte du massif calcaire : pour toujours inoubliable dans l'histoire de la Montagne.

Maintenant voyez Schrader, sur un dernier regard désenchanté descendant de la Peña Montañesa.

C'est fini.

LA PLÉIADE (SUITE). — SAINT-SAUD.

XXXVII.

SAINT-SAUD : LES SIERRAS.

1879. — GAVARNIE A BARCELONE : SAN GERVAS ET BOU-MORT.

Mais lorsque sur la Montañesa, l'artiste primant le géographe, Schrader juge et condamne les Sierras, la situation n'est plus entière et son verdict est déjà cassé. Les Sierras ne sont plus à prendre, elles sont prises.

Par le jeune de Saint-Saud.

En 1878 il a accepté une suppléance de juge à Lourdes où il va rester deux ans. Manière de concilier ses goûts pyrénéistes avec les désirs de sa famille rêvant pour lui la magistrature, qui lui dit peu.

Le voilà en service au pied des Pyrénées, comme jadis le lieutenant Chausenque.

Seulement, ce n'est pas une déclaration d'amour qu'il va leur adresser, mais une déclaration d'ambition.

Il veut entrer dans la Pléiade, et que son nom demeure dans l'histoire de la découverte des Pyrénées espagnoles. Venu trop tard pour la conquête des grands pics, il veut viser : les levés de Schrader et Wallon l'empêchent de

dormir. Viser quoi ? Ici le terrain est brûlant : s'immiscer dans le partage ! A la réflexion il s'avise « qu'il y a quelque chose à faire dans les Pyrénées sans gêner Wallon ou Schrader » : il est un vaste champ où l'on ne courra aucun risque de se coudoyer. Et froidement il met la main sur les Sierras. Ou mieux : sur les tours d'horizon à prendre dans les Sierras ; une moisson de visées, matières premières à faire mettre en œuvre par son ami le commandant Prudent, qui leur donnera « de la consistance ».

Détermination géographique nécessaire : il faut que les Pyrénées soient connues et cartographiées de la plaine française à la plaine espagnole.

Détermination originale. Détermination vigoureuse.

Pour un pic si dur soit-il, on trouve toujours quelqu'un ; pour les Sierras personne. Les plus passionnés pyrénéistes renâclent. Le morceau est rêche. S'il n'y avait que la cordillère de bordure, tout le monde en voudrait. Mais ce *magma* de sierras intérieures ! Combien y faudra-t-il de kilomètres à pied ou à mulet ? combien de jours ? combien de nuits surtout ?

Mais calcule-t-on d'avance les misères de la guerre ?

Donc, ayant « fermement résolu » de visiter « ce pays inconnu des touristes et du mauvais temps et que dorent les rayons d'un soleil quasi-africain », en avant ! (*A nous deux maintenant !* aurait-il crié aux Pyrénées dans le temps du romantisme.) En avant pour une reconnaissance d'ensemble.

En 1879, dès le 24 mai pour éviter les grandes chaleurs, avec un baromètre, une alidade et Henri Passet (lui, toujours lui !), avec une volonté tenace, avec force protections et recommandations de Madrid, du ministère de la Gobernacion, et même un talisman, un papier suprême, ordre royal, *orden real*, dont la simple vue pétrifie les gardes civils les plus méfiants et les receveurs de douane les plus coriaces,

il part, couper de biais tout le versant espagnol, de Gavarnie droit sur Barcelone, à travers tout.

Et alors, avec la gaieté des entrées en campagne : — Torla ; — le défilé de Janovas et Boltaña ; — la Ainsa, puis un pays dénudé et triste, vue isolée sur le Mont-Perdu étonnant de majesté malgré son éloignement ; puis un pays perdu où on est étonné de croiser deux histrions suivis de petits poneys de manège portant guitares et tambourins ; échappées de vue sur le Cotieilla et la sierra de Guara ; col de la Foradada (entre les sierras Ferrera et de Campanué), passage de l'Esera, Campo (très cher : le patron de la casa Mur voulant, dit-il, se venger des prix qu'il paie à Luchon où il va quelquefois) ; — déjeuner à Sarrate (casa Juan Alins) avec un vin délicieux vendu par le curé ; le Turbon manqué pour cause de brouillard quand déjà par la merveilleuse brisure du portail de Monsech on aperçoit la plaine de l'Èbre ; col de las Aras, Ballabriga (propreté relative) ; — couper le barranco de l'Isaveña ; Castroid, barrancos, col de Siz (belle vue, gorges de tous côtés), déjeuner à Santorens (casa Pey : pour servir, trois blondes filles, charmantes, et dans l'admiration discrète du señor que Passet leur dit travailler *por el mapa*, pour la carte, ou *el camino de hierro*, le chemin de fer) ; passage de la Ribagorzana et défilé dit la Sulaneta de la Palanca, entrée en Catalogne (tout ceci, triomphe des gorges, barrancos, portes), « quelle chaleur nous accable ! » ; Adons (gîte à la Tonnellé) ; — montée à la station géodésique de San-Gervas (1839 mètres), à cette date très neigeuse : montagne originale « quiconque a vu une fois cette crête isolée la reconnaîtra toujours » ; Saint-Saud très ému de manœuvrer l'alidade sur sa première Peña, en oublie qu'il a un précipice à dos et manque d'y tomber (« un pas de plus et bonjour Luc, comme disent les guides ») ; vue magnifique « comme elles le sont de tous les observatoires situés au milieu du plateau houleux qui sépare

les Pyrénées des sierras » ; descente au barranco du rio Flamisell, trois kilomètres de gorges, « nous marchons d'admiration en admiration » ; au confluent du Flamisell et de la Paillaresa, dans un coquet et fertile bassin, la Pobla-de-Segur (bon accueil chez Cortina, bonne musique au café le soir : « je n'oublierai jamais ma première journée en Catalogne, si bien commencée, si gaiement finie ») ; — Claverol, Ortoñeda ; montée (2074) au Tosal (tossal : sommet portant une tour) del Cap de Bou-Mort (tête de bœuf mort), « quelle sauvage région ! la vue est absolument merveilleuse, unique », du Mont-Perdu et de cette sierra de Guara visible de partout, au Puigmal et au Montserrat, trois cents kilomètres de long sur cent de large : *seul notre collègue le comte Russell pourrait chanter, avec ces accents dont il possède le secret, la joie profonde qui m'envahit subitement à l'aspect de ces teintes harmonieuses, au milieu de cette immensité mystérieuse dont j'occupe le centre* ; descente au cirque de Mantella ; Organya ; — assis sur des cages vides attachées au mulet, admiration, sans se presser et tout à l'aise, des gorges de la Sègre (que le géologue Leymerie appelait la contre-partie espagnole de celle de Pierre-Lys), c'est-à-dire, des défilés de Graho la Grande et de Tres Pons ; puis Oliana (café nacional de la Calle-Mayor), Ogern ; le muletier ivre abandonne ses mulets qui continuent d'instinct ; Solsona ; — grand'messe à Cardona : l'organiste répond aux chantres dans un autre ton qu'eux et avec des airs de la *Fille du Régiment* ; enfin, Manresa, le Montserrat, Barcelone. — Repos ; conférence à la Société Catalane d'excursions sur ce très beau voyage (le fait de ces Français qui enseignent l'Espagne aux Espagnols est vraiment singulier), et rentrée par Bourg-Madame, avec indisposition de fatigue... (Récit éparpillé en quatre ! *Annuaire, Bulletin Ramond et Bulletin du Sud-Ouest*).

Espagne désormais n'exclut pas France, ni les sierras les pics. En août capture de deux beaux pics de deux mille neuf, les gardes du corps du Vignemale : le 23, Maumus, son ami de Saint-Saud et les frères Latour pour guides, prennent le Chabarro (le Chabarro ! nous voici revenus au temps de Chausenque !), pénible, très belle vue (brève relation de Maumus, *Bulletin Sud-Ouest*) ; le 29 Saint-Saud, Maumus, Lourde-Rocheblave et les deux Clément Latour, le pic de la Sèbe (joli récit de Lourde, *id.*), difficile, crête vertigineuse : « *exercice de dislocation digne d'un Léotard* ». (Oh ! mais Léotard l'élégant ne fut jamais un disloqué ! Il faisait la difficulté sans la faire sentir.) En construisant la tour on écrase un doigt à Saint-Saud. Panorama immense et superbe : « c'est d'ici qu'il faut voir le Vignemale ». (Étonnant, comme dans le pyrénéisme, à présent, il passe un vent de Vignemale !)

En octobre, petit voyage de quatre jours effectué par Saint-Saud et Paul de Laffitte (double récit : *Castets à Bielsa*, Saint-Saud, *Bulletin Ramond*, — et *De la vallée d'Aure à Gavarnie par l'Espagne*, Paul de Laffitte, *Bulletin Sud-Ouest*). Le pic d'Arré (encore un de deux mille neuf) : « *la première ascension connue est celle de M. l'ingénieur Harlé* », dit Saint-Saud, « *j'en fis la seconde avec M. de Laffitte* » (et Henri Passet). Mais au sommet, il avait vu apparaître ce qui est pour les forceurs de pics vierges la statue du commandeur : « *nous nous assîmes à l'ombre d'une tour solide, construite on ne sut nous dire ni quand ni par qui...* »

(Quand et par qui ? Rappelons-nous Peytier et Hossard après avoir rejoint Corabœuf au Crabère en 1825, repartant pour la vallée d'Aure, et le pic d'Arré visé ensuite *sur le pied du signal* comme point de second ordre. Sur place, il n'avait pas été jugé la station qu'il fallait pour partager la

distance entre le Balaïtous et Maupas : de là son passage au second ordre comme le pic d'Ossau, et le choix du pic de Troumouse. Il fut encore stationné dans la seconde triangulation, en 1848. Mais c'est par les relations de Laffitte et Saint-Saud que le pic d'Arré prend du corps et que son panorama se précise, immense.)

Du pic d'Arré, par l'horrible hospice de Riou-Mayou (qui n'est pas espagnol, celui-ci) et le port d'Ourdisset, à Bielsa, (gîte à la Casa Mazcaray, indiquée par Dupuy : « très propre, car on y balaie les chambres tous les quinze jours ». Très joli tableau de la messe par P. de Laffitte. Les hommes tristes, silencieux, affectant la majesté jusque dans leur façon de rouler la cigarette ; les femmes en costume local, jupon blanc, corselet de velours noir, foulard, capulet ; le capitaine, inspectant cigarette aux lèvres la garnison, soldats du service à court terme, des enfants de dix-huit ans. Puis l'inévitable jota générale, avec l'administrateur des douanes...) Rentrée par le port de Pinède.

Et l'année 1879 qui a commencé par une ascension d'hiver au Néthou (12 mars, de Monts), finit de même (23 décembre, Gourdon, avec Courrège et Bernard : temps superbe ; jusqu'au Portillon, très dure montée, on enfonce dans la neige à mi-corps ; ensuite glacier excellent, une vraie promenade, pas de corde ; le pont de Mahomet neigeux et verglassé, difficile et dangereux. Vue idéale).

Comme l'ascensionnisme a marché depuis dix ans, depuis le sensationnel Vignemale d'hiver du comte Russell, 1869 !

Aujourd'hui plus rien n'est rien.

A propos, que fait Lequeutre ?

Il a terminé *les Pyrénées* de Joanne, édition de 1879. Edition à peu de chose près définitive. (Il semble que dans le pyrénéisme on entend crier : *la clôture* !) Et déjà lancé

par la maison Hachette sur un autre travail, un futur *guide des Cévennes*, Lequeutre, dans ce temps nouveau où un barranco de premier ordre pèse plus désormais qu'un pic de second, où l'on est tout aux merveilles naturelles, Lequeutre explore les sierras françaises, et entre les causses tout frais découverts, descend les gorges — que sous l'influence d'Arrazas et Niscle on appelle à l'espagnole le *cañon* — du Tarn.

XXXVIII.

1880. — LA SIERRA DE CADI.

Brillat-Savarin dit qu'après plusieurs absorptions d'un même vin, fût-il exquis, la langue se sature, et qu'il ne s'éveille plus que des sensations obtuses. — Et l'oreille, après trois heures de grande musique ! En vain vous ajouteriez des chefs-d'œuvre, ils ne produiraient que fatigue. — Et tout l'organisme, quand à l'Opéra arrive minuit ! Il semble que le premier acte est loin, loin... Lassitude, lourdeur, désir de la fin.

Ainsi aux Pyrénées ; après plusieurs prologues, l'admirable campagne de la Pléiade dans les Pyrénées espagnoles a eu cinq actes pleins, 1875-1879. C'est tout ce qu'on en peut porter. La saturation arrive, subite. Le lecteur voit défiler devant lui des récits de courses qui n'éveillent plus que des « sensations obtuses ».

— En 1880, dès le 5 janvier, de Monts est au Néthou.

— En mai Gourdon se reprécipite au pays d'Aran : de l'hospice de Viella il passe le port de Rieus, ou de Rios, et traverse le lac glacé sur la piste faite la veille par un

troupeau de moutons. Dans le lac se déverse au Sud un ruisseau assez fort : d'où vient-il ? Gourdon monte un peu au-dessus et ne voit qu'une *plaine de neige*, qu'il ne peut photographier, ayant laissé son appareil au lac... Il manque une découverte de premier ordre.

De là il monte au pic de la Lanza, dans le massif intérieur de l'Aran (dans la boucle de la Paillaresa). Ce massif dit de *Béret*, de *Ruda* ou de *Piedrafità*, constamment cotoyé, est totalement inconnu ! — En mai rien n'a de physionomie, tout est « empâté » de neige (trop de neige est trop) ; on ne reconnaît rien des montagnes en vue, dont néanmoins Gourdon envoie la « photo » à Schrader.

— En juin Saint-Saud, avec Henri Passet, reprend son exploration (qu'il faut considérer comme un voyage unique, raconté en articles malheureusement épars, sous le titre collectif *Excursions nouvelles dans les Pyrénées françaises et espagnoles*) et prend une nouvelle diagonale, au Nord de la première et en sens inverse. Partant de Bourg-Madame il se dirige vers la Sierra de Cadi.

Chausenque, qui regardait bien, notait du Montcalm « le beau chaînon du Puigmal, qui porte jusqu'en Cerdagne des formes toujours alpestres ». C'est le prolongement espagnol de la chaîne du Canigou, qui coupe la frontière au Puigmal, et par le Puig d'Alp et la Sierra de Cadi proprement dite, s'avance de cinquante kilomètres, sur une mince largeur, et vient tomber à la Sègre au-dessus d'Organya. Totalement inexploré jusqu'ici, et de mauvais renom.

Saint-Saud en commence la reconnaissance par le Puig d'Alp (ou pic du col de Jou : 2535) ; une vraie partie avec des jeunes gens de Puycerda, dont l'écrivain espagnol J. L. Clot qui pour le récit de cette ascension tient la plume, heureux d'accompagner « le secrétaire général de la section du Sud-Ouest du Club Alpin français ». Ensuite, par la

fameuse Canall-Baredana — passage redouté, « connu des brigands et des carlistes », — première ascension du sommet de la Sierra de Cadi, désigné pour une station géodésique : le Puig de la Canall-Baredana (2670 : il faut en rabattre sur l'apparence de trois mille). Mauvais temps : la vue *doit être* superbe. Ainsi est pris le Canigou espagnol.

De là, par la Seu d'Urgel, Castellbo, Santa-Creu (ici gîte inénarrable chez un pauvre curé : *Passet dans sa chambre vit de ces détails d'intérieur qu'on ne peut vraiment raconter qu'au sommet d'un pic*), la station d'El-Orri, Rialp, les gorges de la Paillaresa (superbes), Liavorsi, à Espot.

Espot! Saint-Saud brûle de voir la découverte de Gourdon. « *Menez-moi au pic le plus élevé!* » On le conduit au *Puig de Linia* et à un *Cap de Fonquera* (2884) d'où, avec désappointement et « colère concentrée », il entrevoit un instant à travers les nuages le fameux San-Cristobal... Mais quel débrouillement géographique ! (Ces débrouillements vont être d'ailleurs des embrouillements pour les profanes : enfilades de cinquante noms : barrancos, lacs, pics : *rran!* on dirait un tir à répétition !)

D'Espot, montée au gracieux lac de San-Moricio, photographie du beau pic des Encantados, vue du *Portaron*, ce col qui sépare le val d'Espot du val de San-Nicolas et qui rattache à la grande chaîne tout le massif des Encantados. Passage du port de la Ratère (souricière, ratière), mauvais temps, froid. *Le cirque de Sabourédo avec ses beaux lacs étagés fait déjà partie du domaine connu, aussi je n'en parlerai point...* (les montagnes vont vite!).

Et descente à Luchon, où l'on cause Encantados avec Gourdon retour du Moulières et de la première du pic des Salenques...

XXXIX.

LES DERNIÈRES CARTOUCHES.

RUSSELL: SPIJEOLES, COL MAUDIT.

WALLON: LA DENT DES BATANS.

SAINT-SAUD: L'ALGAS.

GOURDON: SUBENULLS ET LE GRAND COLOMÈS.

La saturation est dans les pyrénéistes même.

Russell accentue sa manière de voir et ne mâche plus les mots. Son pyrénéisme de conquérant refuse de se laisser submerger par le pyrénéisme de géographie et de voyage. Homme des grandes vagues de trois mille mètres, il dédaigne la « houle » du Montarto et le clapotis des sierras. Les pics au-dessous de deux mille peuvent être charmants, ils sont de troisième ordre. Ceux de deux mille à trois mille peuvent être scientifiquement intéressants, ils sont de second ordre. Les pics de trois mille, seuls, premier ordre : les pics chefs de groupe. Autrement « si on s'attache aux excroissances, aux mamelons se boursouflant sur une longue crête ou sur les flancs d'une montagne mère, on n'en verrait jamais la fin ».

Et quant aux pics récemment découverts à l'Est du Montarto, pics précieux d'ailleurs, eh bien ! son examen de conscience fait, il les laisse à de plus jeunes explorateurs que lui. Ayant gravi deux fois la Pique d'Estats, il se contente de cela, « car il est impossible que jamais on découvre à l'Est des Monts-Maudits un plus splendide observatoire que celui-là ». Au point de vue géographique et bien d'autres *ique* encore (*sic*) les découvertes de ses collègues sont de vrais événements ; « je les admire, et tous mes vœux les accompagnent ».

Il y a chez le prestigieux montagnard une part d'idées

préconçues, car il ne refusa pas toujours le pic de moins de trois mille, et il devrait reconnaissance au Cotieilla et à la Collarada qui lui fournirent de si belles pages. Mais il pressent l'envahissement, « le découpage et le débit des pics en détail » comme dira bientôt l'*Annuaire* du Club Alpin, la conquête bruyante de simples apophyses, le gâchage du sujet. Il ne veut pas se commettre avec ce tas de Turbons et de Baldairans, avec ces nouveautés-feux de paille qui s'éteignent après deux ans.

Puisqu'il n'y a plus de pics de trois mille à prendre en Europe, il reste désormais ce qui sera éternellement beau. Aux Pyrénées, les montagnes centrales, les plus grandes Pyrénées : voilà l'avenir.

Et dans une dernière campagne de conquête, campagne polaire, il remonte au lac d'Oo. Ce chemin du lac d'Oo est vraiment une voie sacrée, et cette région d'Oo, la quintessence des Pyrénées. Cent ans de pyrénéisme, et plus, y sont passés ; les prédécesseurs de Ramond, et Ramond, et tous, et hier en 1879 Schrader, écrivant avec la même fraîcheur que Ramond cette suite à Ramond : « *La vallée d'Oo, par un beau soleil, me paraît toujours une des plus belles, peut-être la plus belle du versant français : la noblesse et la hauteur des montagnes qui la dominent, la superbe couronne de neige et de glace qui la termine au Midi, les adorables bosquets de frênes qui en font un jardin dans la partie inférieure, le lac circulaire de la partie moyenne, sans pareil dans aucune région de montagnes, enfin la grandeur des cirques supérieurs, des glaciers, des lacs chargés d'icebergs et bordés de banquises, tout cela est fort à part dans les Pyrénées et je n'y connais pour mon compte rien de plus complet que le second cirque* » (d'Espingo).

Ayant couché à l'hôtellerie du lac d'Oo « dans un lit aussi propre que la neige » (comme son amour pour la neige le

rend indulgent !), Russell, le 1^{er} juillet, avec Firmin Barrau et le chasseur Jean Brunet, part pour la première ascension du pic Spijeoles, point culminant de cette crête de Spijeoles familière aux chasseurs d'isards, de ce large môle qui couronne si superbement la vallée d'Oo. Est-ce la voie sacrée qui l'inspire ? jamais il n'a été plus écrivain, jamais plus ému, jamais plus jeune. « *L'aurore illuminait depuis longtemps les grands sommets lorsqu'au lac d'Espingo je m'arrêtai quelques minutes pour admirer encore une fois les monts étincelants qui le dominant au Sud et voir descendre le jour du haut de leurs glaciers en feu. On conserve toute sa vie, si jamais on l'a eu, l'amour des lieux sauvages, des précipices et des neiges éternelles qui rougissent à l'approche du soleil. Comme tout est virginal dans les montagnes, à la clarté naissante d'une matinée sans nuages ! Et quel cristal à jamais eu l'éclat des gouttes aux mille couleurs que la rosée jette comme une pluie d'étoiles ou d'or sur les rochers, les sapins et la mousse ? Elles ont la transparence, le charme et la pureté des larmes qu'on verse à dix-huit ans. Mais elles ne durent pas plus longtemps ! — Toutes ces petites merveilles liquides avaient déjà fondu lorsqu'à huit heures nous entrâmes au soleil en nous élevant au S. S. O....* » Rochers, isards, délire et fureur du chasseur Brunet qui n'a pas son fusil.... « *Nous saluâmes l'astre du jour en déjeûnant sur un rocher déjà brûlant, puis nous nous embarquâmes sur l'océan des neiges à 2.200 mètres.* » Que tout ceci est vif et frais, on dirait l'aurore de la découverte des Pyrénées ; nous sommes revenus en 1787. Est-ce Russell ? est-ce Ramond ? A une heure le Spijeoles est pris. Centre d'un paysage polaire, d'un morceau de grandes Alpes, entre les cirques d'Oo et les Gours-Blancs. « Plus j'étudie ce groupe et plus il m'étonne et m'enthousiasme. Pendant une heure mes yeux tournèrent autour de

l'horizon : j'avais l'air d'une girouette.... » Port d'Oo, pic Noir (entre le col des Gourgs-Blancs et le col de Spijeoles), Gourgs-Blancs, Posets, Grand-Batchimale. Au Nord-Ouest la cime de Hourgade et la « terrible » Belle-Sayette, 2969 mètres : « voilà deux pics presque inconnus, peut-être vierges ; dans tous les cas la *Belle-Sayette* n'est pas facile et je promets des émotions violentes à quiconque l'attaquera ». (Il faut s'entendre : la Belle-Sayette de 2966 mètres de l'État-Major, c'est le Hourgade vrai, qui sera pris bientôt, sans émotions violentes. La vraie Belle-Sayette, de 2810, ne sera pas montée au dix-neuvième siècle : ce qui n'est pas capital ! Et tandis que le Spijeoles est un pic sans avenir, trop long à aborder, le Hourgade réussira brillamment.)

Autre course : de Luchon, Russell va revoir le col neigeux qui sépare le pic de la Maladetta du pic du Milieu, et qu'on laisse sur la droite en montant au Néthou. Ce col glacial, plus élevé que le Balaïtous, n'est pas un col : c'est au Sud un abîme infernal tombant sur le lac Gregonio. Ce jour-là encore, le vent souffle en tempête. Russell impressionné, mettant encore une fois sa griffe sur cette haute région de la Maladetta, baptise le « Col Maudit ».

De là aux bains de Vénasque : orages d'une violence effroyable : « une de ces nuits atroces où la nature en délire et en feu au milieu des ténèbres semble avoir peur et appeler Dieu à son secours ». Le lendemain 9 juillet, temps magique, et par la petite brèche au-dessus des bains, par des chaos où l'on fait seulement cinq cents mètres à l'heure, montée au lac de Gregonio « plus fameux que populaire », gelé partout. Il s'agit de prendre, de l'autre côté du lac, le pic d'Erihuell (Erioueil). L'émouvant est de côtoyer le lac par le fameux talus Nord, chargé de neige fraîche : c'est « sérieux », même « décourageant ». On se risque, la neige est molle, on garde le silence pour ne pas faire partir une avalanche : « j'entendais battre mes artères ». Le pic est pris (secondaire quoique de

trois mille, c'est une excroissance sur les flancs des Monts-Maudits), descente dans le même style. Barrau a une ophtalmie. Et Russell est heureux, ayant retrouvé dans ce voyage sa grande neige, sa Sibérie et ses grandes Pyrénées.

Wallon. Encore une traversée du plateau de Fanlo, agrémentée de diverses puntas (Luxiarre, Asin, Suerio, Comiello) au-dessous de deux mille. Puis deux joies : l'une dans les deux mille, le Cerro d'Otal (Sud du col de Cotebable et du Tendénère), et pour son 14 juillet une de presque trois mille et très raide, sa très désirée Dent des Batans (Nord du Tendénère, plongeant sur le Bramatuero), ascension difficile, par le lac de Lavaza : *la Dent des Batans est vaincue !* ; vue superbe, l'entourage immédiat n'est que ruines et gigantesques précipices, tout est à pic et se tient par un prodige d'équilibre : on attend l'effondrement général : « le tableau est hideux, mais il est grandiose ».

Et c'est fini du massif du Tendénère.

Visite aux Peñas de Cancias sous Fiscal (point géodésique, vue illimitée ; le rio Ara suivi de Torla à Escalona).

Saint-Saud. Excursion de cinq jours, 13 juillet. Coucher à la cabane Darré-Spumous en même temps que les princes de Joinville et de Saxe-Cobourg. Puis « le soi-disant terrible Balaïtous ». Aucune difficulté sérieuse, neige excellente, le mur de la brèche Casse-Latour ne fut qu'un jeu. (C'est pour cela qu'il a été inventé.)

De là, première du pic d'Algas, le voisin de l'Arualas sur les bains de Panticosa. Difficile, dit Saint-Saud : soi-disant difficile, diront d'autres ; affaire de circonstance : manqué d'abord par l'Ouest et le lac de Garmonegro, tourné et repris par le Nord. Danger, rude escalade sur crête disloquée ; gymnastique. Avec Sarrettes. Sommet 3050. « *Je viens de conquérir une des dernières cimes vierges, la dernière*

peut-être au-dessus de trois mille. C'est l'ascension la plus difficile que j'aie faite. » Descente aux bains de Panticosa.

Au retour sur Cauterets il cueille l'Aratille, une conquête de deux mille neuf.

Les dernières cartouches !

Gourdon. Repart pour son champ de gloire. Salardu, col de Fougarus, à Espot le 14 juillet. Le 15 avec Courrège et le porteur Ouillastre (Ullastres) lac de San-Moricio, passage sous le roc des Encantados, splendide : il se promet d'ascensionner ce beau pic l'année prochaine. Il ne l'aura pas, ni lui ni un autre : le roc des Encantados, au dix-neuvième siècle, ne subira pas le contact de l'homme...

De là, par le val qui s'écrit si joliment Subenulls et se prononce si vilainement Souvénouils, ascension du pic de ce nom, *Punta de Subenulls* : le voisin d'Ouest du grand Péguéra.

Et au retour, traversant le Montarto par le petit col dit *Traou de Portaron* (passage des pêcheurs de Capdella portant les truites à Luchon), il enlève le grand pic de Colomès (deux mille neuf, toujours). Déjeuner dans une brèche à 2845), nommée *Traou del Rat*...

Lourde-Rocheblave, prend, avec de Vercly, le Grand-Barbat, près de Cauterets. Bel observatoire. Et grand enthousiasme : dans les deux mille huit. (*Bulletin Sud-Ouest.*)

D'un membre lyonnais du C. A. F., Louis Rérolle, géologue : *Excursion en Cerdagne et Ascension du Puigmal* (dans l'*Annuaire*). « L'intérêt du Puigmal ne réside que dans la vue dont on jouit de son sommet. Montagne très massive, pénible à graver, mais n'offrant aucun danger, aucun de ces pas difficiles qui rendent

l'ascension de nos Alpes bien autrement émouvante.... Chaos fatigants... profil monotone. L'ossature de ce colosse manque de finesse.... » Mais la vue très belle, et la descente en Espagne, sur Nuria et Ribas, superbe.

(En 1864, le jugement de Russell sur cet interminable Puigmal était pareil, mais accentué rageusement. « Trop arrondi et trop massif pour plaire aux yeux : les miens du moins ont le culte des formes sveltes, pour les montagnes comme pour les femmes.... Au col de la Perche, regard découragé sur l'horizon stérile de la Cerdagne..., gorge rien moins que gaie..., ascension brûlante..., je me croyais presque arrivé, pas du tout : une heure et demie montant et descendant comme un navire qui tangué ; le pic de Sègre passa sous moi comme une grande vague, mais d'autres lui succédèrent. Ça devenait ridicule. J'étais presque en colère. Ce ne fut qu'après six heures de marche forcée de Mont-Louis que j'arrivai à la dernière de ces absurdes et irritantes collines.... Quelle vue bizarre !... Beau mais triste..., pas assez « pyrénéen » pour me séduire.... Ce fut sans regrets que je quittai cette cime sans caractère.... »

XL.

SCHRADER : LES SOURCES DE LA GARONNE. LE COMOLOS-PALES.

La découverte des Encantados avait produit chez les pyrénéistes une émotion extrême. Tout y prêtait : l'étrangeté du nom, la situation de montagnes dominantes trouvées encore une fois au Sud de la ligne de partage des eaux, et le fait incroyable d'un pareil massif demeurant jusqu'alors dans le mystère absolu. Il n'y eut pas de jalousies — la jalousie est inconnue dans la Pléiade — mais des regrets :

surprise du gavarnisme à l'idée de cette victoire luchonniste. Regrets très vifs de Schrader pour Lequeutre qu'il aimait comme un frère (de ces deux hommes l'un était protestant et républicain, l'autre d'origine catholique et royaliste, mais loin d'être inconciliables ils furent complémentaires) : dans une lettre sur les Encantados adressée à Saint-Saud il essaiera de rattraper pour son ami quelque chose du succès en disant que Lequeutre en a fait *la presque découverte* (le mot est bien). Et pour lui-même, Schrader, que pense-t-il ? Certes, viser en 1879, de l'Entécade, des pics « absolument imprévus », être forcément amené sur ce champ de découvertes par son programme de travail de 1880, et le trouver défloré (Gourdon était survenu juste à temps, avec un bonheur inouï), c'est amer. Mais il se contient, et il faut serrer son texte de bien près pour y saisir quelques traces (appréciables pourtant) de nervosité.

Mais, stimulé au vif, il veut que les Encantados deviennent un peu siens par la forme du récit. (M. Thiers jadis, renversant un ministère et exposant le programme du sien disait : *nous jouerons le même air, mais nous le jouerons mieux.*)

Sa relation *Autour des sources de la Garonne* (dans l'*Annuaire*) est l'un des plus savoureux morceaux de la littérature pyrénéiste.

Captivant ! C'est qu'il nous ramène sur un terrain familier, sympathique, et primordial. Les sources de la Garonne ! Mais c'est par là que le pyrénéisme de découverte a commencé avec le premier voyage de Ramond en 1787 ! Et c'est par là qu'il va finir, avec le dernier récit de Schrader qui, plus que jamais ici, prend la suite de Ramond.

Voici ce qu'il aurait vu, Ramond, s'il eût poussé à fond plus loin que le Goueil de Joneou. Et Chausenque, s'il eût été moins placide et moins porté à se contenter du tradi-

tionnel Œil de Garonne. Et ce qu'aurait vu Packe — et aussi Russell — avec quarante-huit heures de curiosité de plus. Schrader le montre éloquemment : « les vallées qui forment l'ensemble d'Aran, groupées autour du massif central de los Armeros ; la grande coupure de la Garonne traversant toute la région par le milieu ; les vallées méridionales de Colomès, d'Artias, de Ruda, dominées par d'admirables cirques neigeux et parsemées de lacs innombrables qui font oublier ceux du Néouvielle et du Carlitte. Derrière les frontières, des cimes plus hautes encore, Comolo-Forno, Comolos-Pales, les Encantados ; puis à leur pied, de larges et profondes vallées descendant vers l'Espagne, encadrées encore de hautes sierras et de forêts de sapins, si loin vers le Sud, que le col de Capdella ouvert à douze kilomètres au Midi de la ligne de faite est encore élevé de deux mille sept cents mètres !....

« Partout du granit, partout des lacs, partout de la neige. Pyrénées après Pyrénées, vagues après vagues ; c'est un océan de montagnes, monotone peut-être au premier abord, car il a trop de pics, mais singulièrement intéressant quand on l'étudie, et passionnant quand on en détermine pour la première fois les lignes et les formes. »

Schrader a pris Henri Passet (sans demander d'indication à Courrège « qui serait peiné de livrer à un autre le secret des chemins suivis par lui »), a jeté un premier coup d'œil de Bacanère, et demandé à Bosost, comme porteur, Rella, l'homme au parapluie vert (à Luchon, disent les gavernistes, on ne trouve pas de porteurs, *les guides aiment mieux s'y faire porter*) ; a passé la soirée à se faire renseigner par un *capataz de cultivos* (prononcez : garde-champêtre) intelligent ; est monté par Lès au pic de los Armeros de Gourdon, « protubérance insignifiante » mais centrale ; est descendu à l'ermitage de Mongarry, remonté au pic de

Marimaña, plus élevé que celui de la Lanza gravi par Gourdon, et point culminant du massif intérieur de Piedrafità ou de Béret, massif mystérieux, très fier, très individuel. *Comment se peut-il qu'un tel ensemble de cimes granitiques ait échappé à tous les regards ?*

(On voudrait ressusciter le bon Chausenque et lui dire : voilà ce qui crevait les yeux et ce que vous auriez dû voir.)

Schrader ici, domine le système des vallées inconnues, il peut se rendre compte et « agrandir le bassin de la Garonne au dépens de celui de la Noguera, l'Atlantique au détriment de la Méditerranée ». Paysage de granits chaotiques et de pins, solitude étonnante. Descente vers le lac de Bacivé puis au fameux Pla de Béret. Eh mais ! il est fort remarquable ce vaste pâturage de Béret par son fond de tableau : l'immense crête des Monts-Maudits, le Posets, les grandes cimes du Montarto resplendissantes de neiges et de glaces (exactement la sensation de Chausenque) ; *plus encore que les jours précédents j'étais frappé de la supériorité du val d'Aran sur celui de Luchon*. Mais voici un petit filet liquide, qu'on épuise en y buvant. C'est la Garonne. Ça ? Et Schrader rit, pensant aux navires qu'il va mettre à sec dans le port de Bordeaux. Mais pourquoi donc ce maigre filet d'eau a-t-il été choisi comme source de la Garonne, alors que le Goueil de Joueou est si abondant et pittoresque, alors que de la haute montagne coulent le rio *Malo*, la *Ruda*, l'*Ayguamoch* : le mauvais, le rude, le beaucoup d'eau ? c'est parce qu'il est, lui, la bonne petite source, ne débordant et ne tarissant jamais, connue des troupeaux, aimée des bergers et des voyageurs, faite à souhait pour les petits oiseaux qui ont juste de quoi se baigner dans le bassin de la fontaine. Qu'importent les grands torrents qui roulent leur écume sur les granits ? C'est toi, petite source, qui est la Garonne, la seule vraie Garonne des montagnards...

[Ceci est fort joli — objectera Gourdon — mais si les

bergers du Pla de Béret, qui comme tous les bergers sont d'une ignorance épaisse, regardent le filet d'eau comme la vraie source de la Garonne, c'est tout prosaïquement qu'ils ne connaissent pas les autres.]

A Salardu, Schrader rencontre précisément le docteur Jeanbernat, très ferré sur le pays d'Aran, et « le plus fougueux défenseur de la Ruda » comme source vraie de la Garonne.. Soirée de conversation « inoubliable ».

Et maintenant, sur les traces de Gourdon. Le récit se presse, enthousiaste, avec une rare force d'expression. Au pic Sandrous : « *nulle part dans les Pyrénées une pareille masse de granit ne renferme un tel dédale de nappes d'eau* ». Le lendemain, ayant monté — et débaptisé — le pic Désolation, qui n'est pas plus désolé qu'un autre, et devient le pic Occidental de Colomès : « *au Sud s'entasse le massif très noir, très neigeux de Comolos-Altes où personne n'est encore allé : la raideur de ses masses granitiques impose le respect et entre tous les sommets qui le composent s'élève bien au-dessus de nous la dent aiguë du Comolos-Pales ;* » puis, sur le grand pic de Colomès (scabreux) : « *les Monts-Maudits sont admirables, c'est un petit Mont-Blanc. Partout des lacs. Vers le Sud monte l'énorme sierra de los Encantados, avec son hérissément fantastique de pointes aiguës, ses grands déserts pierreux, ses neiges et sa fière aiguille de Péguéra dominant l'ensemble* ». (Et Russell n'a pas voulu venir ici ! mais comme il a enseigné à voir la montagne !) Et de là, en avant vers cette sierra magique, passage par la pleta de los Gavachos, etc., et soudain la vallée de Subenulls s'ouvre profonde, sauvage, avec deux lacs et des forêts de sapins, dominée par une rangée d'aiguilles extraordinaires auxquelles correspond dans l'ouverture inférieure de la vallée la double pointe rougeâtre des rocs Encantados. « *Comme je n'abuse pas des*

superlatifs, je puis dire pour une fois que c'est prodigieusement beau. »

Après une nuit de campement dans la vallée, et passage dans celle de Monestero, le 12 août seconde conquête de « l'admirable aiguille de Péguéra, l'un des plus fiers sommets des Pyrénées : *seul le pic du Midi d'Ossau, moins haut de cent mètres pourrait rivaliser avec lui pour la fierté des profils...* »

A la descente sur Capdella, dans une région de pâturages et d'apparence facile — perfides sont les montagnes ! — subitement les trois hommes frisent la catastrophe : le brouillard les saisit comme ils descendent une paroi de granit poli et humide. Ils veulent remonter, impossible de ressaisir une corniche. Je ne tiens plus guère, dit Henri. Moi non plus, dit Schrader. Une éclaircie montre, au-dessus d'eux, les semelles de Rella, tenant du bout des pieds sur un ressaut, chancelant, et ne pouvant s'équilibrer. Il a peur, il est perdu ! dit Passet. *Jette tout !* crie Schrader. *Non,* crie Rella, *je n'ai qu'un pas à faire, seulement je ne puis pas le faire.* Il le fait ! Puis avec des précautions infinies on se laisse glisser, chacun pour son compte, sans parler.... Un quart d'heure après tous trois se réunissaient sur une prairie. Rella avait tout sauvé, les clichés et son parapluie.

Le 14, de Caldas, avec Passet seul, Schrader fait, dans le grand massif très noir du Comolos-Altes, la première ascension du Comolos-Pales. A deux mille cinq cents mètres, subitement un cirque de pics noirs, nêvés, deux lacs. Encore une paroi ! les ascensionnistes sont épuisés de leur campagne, ils ne peuvent rien manger et Schrader a la fièvre. Un dernier effort, et la cime. *Quel pays !* crie Henri, *quel pays ! je n'ai jamais vu tant de montagnes nouvelles !* (dont Gourdon prendra d'ici l'une : le *Basiero*, à l'Est de

Sabouredo, d'où à l'Ouest vue sur sept ou huit vagues de granit, la dernière déferlant blanche d'écume : les Monts-Maudits).

Heureux Comolos-Pales, il a trois mille (3006) alors que tant de pics dans cette région ont la spécialité des deux mille neuf ! (Malheureux grand Péguéra, malheureux San-Cristobal ! le calcul révèle à ses admirateurs désolés qu'il lui manque quelque chose, un presque rien. On refait calculs sur calculs, avec l'intention de toujours errer au besoin dans le sens désiré, comme on force la note d'un candidat bachelier très protégé : vains efforts, il lui manque dix-sept mètres, il reste à 2983.)

Sur la cime du Comolos-Pales Henri est pris d'une courte défaillance, Schrader ne vaut guère mieux ; l'extrême fatigue : « évidemment nous sommes à bout de forces ». Passet élève une pyramide « avec plus de plaisir qu'il n'en a jamais construit aucune ».

Pyramide vraiment finale, et fatigue symbolique : ce ne sont pas seulement Schrader et Passet qui défaillent et sont à bout, c'est le grand pyrénéisme de découverte. On n'en pourrait supporter davantage...

C'est au tour de Schrader d'être au point où en était tout-à-l'heure Russell. Celui-ci s'arrêtait dès l'Est des Mont-Maudits. Pour Schrader, moins intransigeant, c'est à l'Est du Montarto et des Encantados que l'intérêt des Pyrénées faiblit. Il ne veut pas raconter le second ordre. Comme explorateur des Pyrénées il a donc fini d'écrire.

La Pléiade est en dissociation.

TABLE DES MATIÈRES.

1860-1902 (suite)	V
-------------------------	---

LA PLÉIADE.

I. — Le Club Alpin.....	1
II. — <i>L'Annuaire</i>	6
III. — Morceau d'ouverture.....	11
IV. — Le partage des Pyrénées. — Le capitaine Prudent	15

LA PLÉIADE (suite).

V. — Russell : le Bisouri.....	18
VI. — Le Posets par l'Ouest.....	20
VII. — Wallon : la crête de las Aleras.....	27
VIII. — Lequeutre et Schrader : la vallée de Niscle. — La brèche Passet-Pujo.....	35

LA PLÉIADE (suite).

IX. — 1876 — Russell : l'Arualas. — Le Néthou par l'Épaule.	44
X. — La Peña Collarada. — Le cirque d'Yp.....	46

XI. — Schrader et Lourde : la crête de Diazès. — Le grand Cañon pyrénéen.....	50
XII. — Wallon : le pic de Brassato. — La Collarada par l'Est.....	54
XIII. — La triangulation espagnole.....	57
XIV. — Lequeutre : le Signal de Campcardos. — Défilé de l'Aude.....	58
XV. — Gourdon : le Montarto d'Aran. — Les montagnes de Caldas.....	60

LA PLÉIADE (suite).

XVI. — 1877 — Wallon : la Peña Telera.....	63
XVII. — Schrader : le cirque de Barrosa. — La <i>garganta</i> d'Escuaïn.....	68
XVIII. — La carte du massif du Mont-Perdu.....	75
XIX. — Lequeutre : le Comolo-Forno. — Le col de Capdeilla.....	77
XX. — Le <i>Bulletin C. A. F. du Sud-Ouest</i> . — Saint-Saud : le Salto de Roldan.....	82
XXI. — Russell : la crête des Tempêtes.....	86
XXII. — Le Soum de Ramond.....	93
XXIII. — Gourdon : le pic « Désolation ».....	95

LA PLÉIADE (suite).

XXIV. — 1878 — Wallon : Buquesa. — Llena del Boso...	97
XXV. — Russell-Schrader : le pic d'Éristé.....	101
XXVI. — Schrader-Russell : le Grand-Batchimale.....	105
XXVII. — Lequeutre : la forêt de Niscle.....	111
XXVIII. — <i>Les Souvenirs d'un Montagnard</i> , première édition.	115

LA PLÉIADE (suite). — GOURDON.

XXIX. — Gourdon : le pays d'Aran.....	118
XXX. — Colomès et Sabourédo.....	121
XXXI. — 1879 — Les Encantados. — Le « San-Cristobal » (Grand Pégüera).....	123

TABLE DES MATIÈRES.

171

XXXII. — Russell : Astazou et Moulières.....	127
XXXIII. — Brulle et Bazillac : le Clot de la Hount. — Narino : le Néthou par le Sud.....	131
XXXIV. — Gavarnie à Luchon par l'Espagne. — Touristes. Dupuy et Lacaze du Thiers.....	135
XXXV. — Wallon : la Frondeilla. — La Forca.....	140
XXXVI. — Schrader : la Peña Montañesa.....	141

LA PLÉIADE (suite). — SAINT-SAUD.

XXXVII. — Saint-Saud : les Sierras. — Gavarnie à Barcelone : San-Gervas et Bou-Mort.....	146
XXXVIII. — 1880. — La Sierra de Cadi.....	152
XXXIX. — Les dernières cartouches. — Russell : Spijeoles, Col Maudit. — Wallon : la Dent des Batans. — Saint-Saud : l'Algas. — Gourdon : Subenulls et le grand Colomès.....	155
XL. — Schrader : les Sources de la Garonne. — Le Comolos-Pales.....	161

LILLE. — IMPRIMERIE L. DANIEL.



CANAL
JAN 1880

Widener Library



3 2044 105 573 059